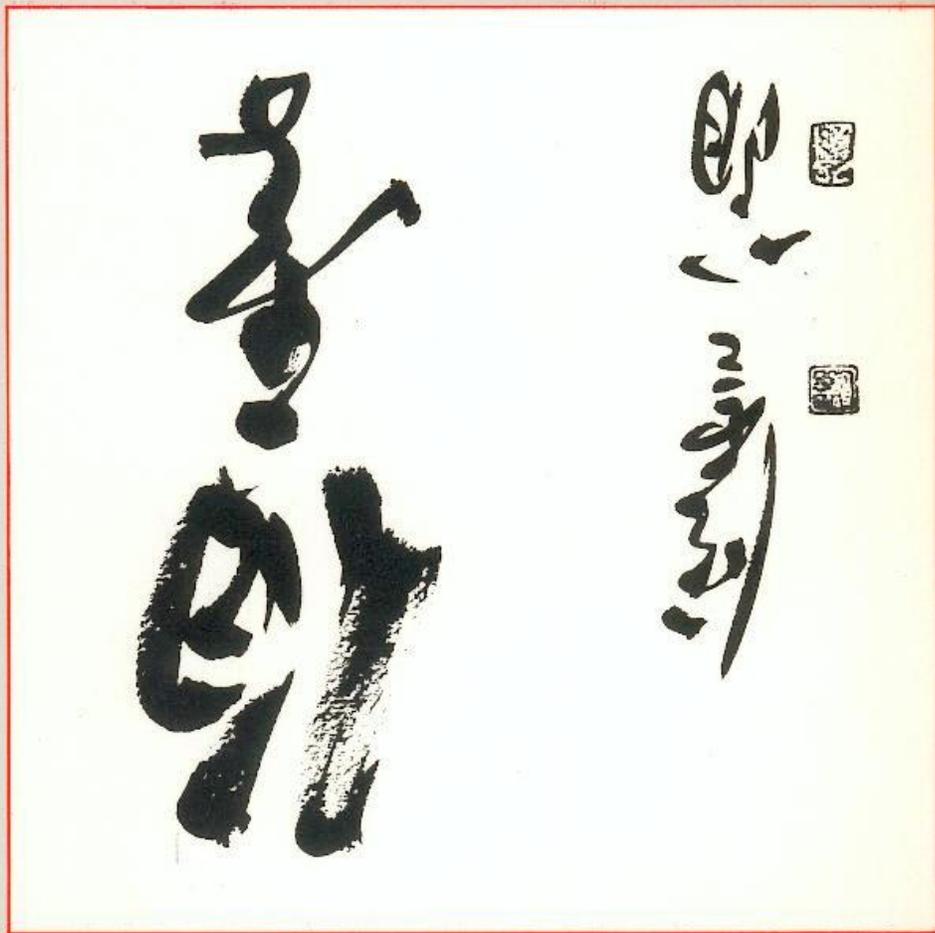


MYSTÈRES DE LA SAGESSE IMMOBILE du Maître Takuan

Présenté et traduit par Maryse et Masumi Shibata



Spiritualités vivantes

Albin Michel

*Collection « Spiritualités vivantes »
fondée par Jean Herbert
Nouvelles séries dirigées par
Marc de Smedt*

© Éditions Albin Michel S.A., 1987
22, rue Huyghens - 75014 Paris

Tous droits réservés. Toute reproduction, même partielle, de cet ouvrage est interdite. Une copie ou reproduction par quelque moyen que ce soit, photographie, photocopie, microfilm, bande magnétique, disque ou autre, constitue une contrefaçon passible des peines prévues par la loi du 11 mars 1957 sur la protection des droits d'auteur.

ISBN : 2-226-02930-3
ISSN : 0755-1835

Mystères de la Sagesse immobile

Textes Zen du Maître Takuan

Traduits et commentés par
MARYSE ET MASUMI SHIBATA

Albin Michel

BIOGRAPHIE DE TAKUAN

Takuan naquit en 1573, à Izushi, au Japon, dans la province de Tajima (aujourd'hui préfecture Hyôgo). Il était le fils d'Akiba Tsunanori, dont le nom laisse supposer qu'il devait être un samouraï. A l'âge de dix ans, il devint moinillon au temple Shônen-ji (de l'école de la Terre pure) situé dans la même ville. On ne sait pourquoi il quitta sa famille afin de devenir moine. Plus tard, à l'âge de quatorze ans, il entra au temple Sukyô-ji, situé lui aussi dans la même ville, afin d'y étudier le Zen. Il y fut le disciple de Maître Kisen et, après la disparition de celui-ci, il devint alors le disciple de Maître Tôho. A partir de vingt-deux ans, on le voit au temple Daitoku-ji de Kyoto sous la direction du Maître Shun-oku-Sôen (1517-1597) et cela pendant sept années. Plus tard, il s'exerça sous la direction du Maître Ittô-Jôteki (mort en 1606), au temple Nanshû-ji de la ville de Sakai. En 1604, il lui succédait dans la Loi, à l'âge de trente-deux ans. Par décret

impérial, il fut nommé à la tête du temple Daïtoku-ji. Il avait alors trente-sept ans. Mais, seulement trois jours après, il démissionnait. Voici la stance qu'il composa à ce moment-là :

*Depuis toujours, j'ai été comme un cours d'eau
Et des nuages flottants.*

J'ai vécu à tort dans un temple célèbre.

C'était au printemps, dans les rues violettes.

Je ne veux plus de cela.

*Demain matin, je serai au Sud, sur la côte
marine.*

*La mouette blanche ne vole pas du tout
En direction des poussières rouges.*

La ville portuaire de Sakaï est située au sud d'Osaka. C'est une ville plus modeste que Kyoto, mais elle est tout de même très animée grâce à son commerce et à ses industries. Cette agglomération ne satisfaisait pas les goûts de Takuan et il préférait vivre pauvrement, en pleine campagne. Il retourna donc au temple Sukyô-ji de sa ville natale, alors qu'il était âgé de quarante-huit ans (en 1620). A ce moment-là, il dit : « Je ne veux flatter quiconque en vue d'obtenir des richesses et des titres. Je ne saurais vivre en vendant la Loi du Bouddha. Pour rien au monde, je ne traînerais dans la boue la Voie de nos ancêtres du bouddhisme. »

Abordons maintenant l'« incident de la robe violette », selon le nom que lui ont donné les

historiens japonais. En juillet de l'année 1615, le gouvernement shogunal des Tokugawa promulgua trois décrets : 1 — Réglementation concernant les samourais ; 2 — Réglementation concernant la cour impériale, c'est-à-dire l'empereur et les nobles de cour ; 3 — Réglementation concernant tous les moines de toutes les écoles.

A ce moment-là, la guerre civile, qui avait duré tant d'années, était terminée et enfin les assises du gouvernement Tokugawa étaient plus solides. Ce gouvernement voulait réglementer strictement les relations entre la cour impériale et lui-même et, surtout, il voulait lui ôter le droit de parole dans les affaires politiques. Ainsi, ses bases allaient encore être renforcées et plus durables. L'attribution de la robe violette à des moines était le privilège réservé à la cour impériale et c'était l'une des sources importantes de ses revenus. Dans la hiérarchie religieuse bouddhique, la robe violette était le signe du haut rang occupé par un moine. Les temples Daïtoku-ji et Myôshin-ji étant sous la protection de la cour impériale, le gouvernement Tokugawa établit tout spécialement des réglementations pour ces deux temples :

- 1 — Les supérieurs du Myôshin-ji et du Daïtoku-ji doivent avoir pratiqué le Zen pendant plus de trente années.

- 2 — Ils doivent être parvenus au terme de leurs recherches sur mille sept cents kôans et ils doivent avoir réalisé les perfections bouddhiques et profanes après avoir pérégriné chez les Maîtres vénérés.
- 3 — Les moines des deux temples qui sont en droit de porter les robes violettes doivent tout d'abord le déclarer au gouvernement Tokugawa et en recevoir l'autorisation.

Mais ce n'est là que la raison officielle superficielle, car à l'arrière-plan se cache la haine éprouvée par le moine Sûden, chef de l'administration religieuse du gouvernement Tokugawa, vis-à-vis de Takuan. Au sujet de ce moine Sûden, voir *Dans les monastères Zen au Japon*, chapitre III, Nanzen-ji.

L'histoire de cette haine du moine Sûden débuta en août 1619. Le moine Shôgaku-Jôchô, du temple Daïtoku-ji, était un très bon calligraphe, il exécutait des contrefaçons d'œuvres d'anciens calligraphes renommés. Il avait entendu dire que le Maître de la cérémonie du thé, Oda Yûrakusai (jeune frère d'Oda Nobunaga), cherchait une calligraphie du Maître national Daïtô, fondateur du Daïtoku-ji. Tout de suite, il exécuta une contrefaçon et la vendit un bon prix. Donc, Oda Yûrakusai la conserva

pieusement et soigneusement, plein de contentement. Un jour, il la présenta à l'un de ses visiteurs qui décela la contrefaçon. Donc, Oda demanda à Sûden de bien vouloir l'expertiser. Sûden lui soutint que c'était une réelle calligraphie de Daïtô. Mais le bruit continuait de courir que c'était une contrefaçon, alors Oda la présenta cette fois à Takuan et à Kôgetsu, lesquels jugèrent au premier coup d'œil que ce n'était pas l'œuvre de Daïtô. Tous deux, supérieurs du Daïtoku-ji, ne pouvaient se tromper. Shôgaku-Jôchô subit un interrogatoire serré et finit par avouer la vérité. Il fut expulsé sur-le-champ du Daïtoku-ji. C'était un incident honteux pour le Daïtoku-ji, mais en la circonstance, une discussion violente éclata entre Takuan et Sûden à propos de l'authenticité de la calligraphie. Le résultat fut la victoire de Takuan et Sûden perdit la face irrémédiablement. Et cela se changea en haine indéracinable dans le cœur de Sûden.

En 1626, le gouvernement des Tokugawa commença à vérifier quels étaient les moines qui contrevenaient aux réglementations gouvernementales et il supprima l'autorisation de porter la robe violette aux quinze moines du Daïtoku-ji et du Myôshin-ji. Takuan protesta énergiquement auprès du gouvernement Tokugawa de la façon suivante :

« Vous nous avez demandé si nous n'observions pas deux points de la réglementation,

c'est-à-dire avoir pratiqué pendant trente années le Zen et avoir effectué des recherches sur mille sept cents kôans. A ce propos, feu le shôgun Tokugawa Ieyasu connaissait bien la réalité et nous pensons que cette réglementation revient à approfondir à l'extrême le Zen. Ou bien les rédacteurs étaient ignorants de la réalité du Zen et, alors, ils auraient établi ces chiffres à la légère. Ce nombre de mille sept cents correspond au nombre des maîtres figurant dans le *Recueil sur la transmission de la lampe* (publié en 1004) et ce n'est pas un nombre de kôans. Parmi mille sept cents Maîtres du Zen cités, ce recueil ne révèle, en vérité, que neuf cent soixante-trois "dits" de Maîtres et le reste n'est qu'une citation de noms. Même si on rassemble tous les "dits" des neuf cent soixante-trois Maîtres, en ce qui concerne les kôans cela ne dépasse pas mille cent règles. En conséquence, cette réglementation de devoir méditer sur mille sept cents kôans en trente années est ridicule. Eclaircir mille sept cents kôans signifie qu'en éclaircissant un "dit" d'un Maître on peut alors saisir mille sept cents kôans, c'est-à-dire que cela revient à comprendre, au travers d'une chose, dix mille choses. Quant à l'exercice de trente années, cela ne veut pas dire non plus qu'il faille y passer réellement ce nombre d'années. Supposons que l'on commence l'exercice à quinze ou seize ans et que l'on s'exerce sous la direction d'un Maître

pendant trente années. Il faut y ajouter cinq années afin de préparer une activité dans la société et il faut éduquer des disciples qui devront à leur tour pratiquer pendant trente années. Donc, ce Maître ne pourra pas éduquer de disciples au cours de sa vie. De cette façon, la succession dans la Loi du Bouddha ne pourra plus s'effectuer. Il ne s'est jamais trouvé jusqu'ici aucun Maître du Zen qui ait pratiqué pendant trente années. Yôsaï est allé deux fois en Chine afin d'y étudier le Zen et il ne s'est exercé au Zen que pendant cinq années, sous la direction du Maître Hiu-ngan (en japonais Kian). Le Maître national Shôichi s'est exercé au Zen pendant sept années et Guchû pendant six années. Le Maître national Daïô s'exerça au Zen sous la direction de Maître Hiu-t'ang (en japonais Kidô, 1185-1269) et, sept ans plus tard, il eut l'autorisation de ce Maître. Le Maître national Daïtô, fondateur de notre temple Daï-toku-ji, suivit la direction du Maître Daïô pendant quinze années et il termina la recherche du Zen par la méditation sur cent quatre-vingts kôans. Le Maître Tettô, successeur de Maître Daïtô, médita sur quatre-vingt-huit kôans sous la direction de Maître Daïtô et lui succéda dans la Loi. Pour l'école du Zen, l'essentiel est d'atteindre profondément le grand Éveil et cela ne dépend ni du nombre de kôans médités ni du nombre d'années d'exercice. Notre temple Daï-

toku-ji limite l'exercice à vingt années et nous ne connaissons aucun exemple de trente années. La méthode est importante pour l'exercice. Il y en a qui peuvent s'exercer en une année alors qu'il faut trois ou quatre années à d'autres. Donc, l'exercice d'une durée de vingt années équivaut aux trente années que vous proposez. »

Des spécialistes de l'histoire du Zen voient dans cette protestation écrite la négation des caractéristiques du Zen moyenâgeux qui consistaient en la recherche de nombreux kôans, dans une petite pièce, par dialogues entre Maître et disciple. Ces spécialistes y découvrent le bourgeois du Zen des temps modernes.

Cette lettre de protestation fut expédiée auprès du gouvernement Tokugawa par les soins des trois signataires : Takuan, Gyokushitsu et Kôgetsu. Le gouvernement Tokugawa les convoqua à Edo (aujourd'hui Tokyo) et les interrogea durement. La décision tomba en juin 1628 et Takuan fut exilé dans la province Dewa, Gyokushitsu dans la province Ôshû (ces deux provinces sont situées dans le nord du Japon) et Kôgetsu fut acquitté à cause de ses regrets ou bien à cause de quelque pot-de-vin qu'il aurait versé par l'intermédiaire de sa riche famille — ce qui provoqua les railleries des gens de cette époque. Ainsi, le gouvernement Tokugawa réussit-il à contrôler les deux temples de Daitoku-ji et de Myôshin-ji qui avaient été jusque-là

en dehors de son influence et, en même temps, atteignait son but, qui était d'imposer sa pression sur les nobles de la cour impériale.

Ces trois moines, Takuan, Gyokushitsu et Kôgetsu, entretenaient entre eux des relations très amicales. Lorsque Takuan voyagea dans la province Yamato, vers 1620, il écrivit des lettres très détaillées sur ses voyages à ses deux amis qui étaient au Daïtoku-ji. Au cours de ce voyage touristique, Takuan se rendit au temple Hasedera, au temple Murô-ji et parcourut la région Miwa où était né le shintoïsme. Son récit est à la fois religieux et poétique, il révèle l'habileté littéraire de Takuan.

Takuan demeura quatre années en exil, mais le seigneur de la région, Doki Yoriyuki, lui témoigna beaucoup de respect et prit grand soin de lui, alors qu'il aurait dû exercer une stricte surveillance sur cet exilé. Takuan lui-même évoquait sa situation confortable dans ses lettres adressées à son jeune frère, Akiba Hanbê :

« J'ai donné à mon ermitage le nom d' " ermitage de la pluie printanière ". Il se compose d'une pièce principale de six nattes (tatamis) et la suite, un grenier de trois nattes (tatamis), une pièce pour un domestique. Celui-ci prépare mon repas matin et soir. Afin d'amortir l'effet du froid, la galerie est entourée d'une double haie. On peut atteindre la salle de bains et les toilettes directement par la galerie. Tout est arrangé afin

dans le quartier Shinagawa de Edo. Jadis, Takuan s'était révolté contre la politique religieuse du gouvernement Tokugawa et maintenant il recevait un chaleureux accueil de sa part. Que penser de ce changement ? L'homme a généralement tendance à être contestataire durant sa jeunesse, mais en vieillissant il désire vivre dans l'harmonie avec son entourage. Takuan aussi voulait-il l'harmonie entre la cour impériale et le gouvernement shogunal ?

Homme cultivé, calligraphe habile, Takuan est aussi l'auteur de quelques peintures. Son habileté s'étendait à la fabrication de cuillères pour la cérémonie du thé et à celle de récipients pour l'arrangement floral (*ikebana*). Il laissa des écrits religieux, des poésies, des livres de médecine et de physique. Sa calligraphie révèle un caractère intellectuel et pur, plutôt que la force.

Il ne transmet pas sa Loi à l'un ou à l'autre de ses disciples. A ce sujet il écrivit : « Depuis que j'ai obtenu la transmission de la Loi de mon Maître, quarante ans ont déjà passé. J'interroge mes disciples sur un kôan, mais jusqu'ici aucun ne m'a fait une réponse authentique » (phrase tirée des *Dits de Manshō* [Milliers de Pins], volume I). Par cette déclaration on peut deviner le désespoir de Takuan de constater l'incapacité de rechercher le Zen chez ses disciples. Il refusa donc une transmission de facilité de la Loi et

voulut plutôt, par l'interruption de la transmission, conserver toute sa pureté au Zen. Il insista sur cette interruption de la succession dans ses « Admonitions à ses disciples » que nous allons citer d'après le quatrième volume des *Dits de Manshō* (Milliers de Pins).

- Je n'ai aucun disciple pour me succéder dans la Loi. Si quelqu'un se prétend disciple de Takuan après ma mort, ce sera un ennemi de la Loi. Prévenez-en les autorités et punissez-le.
- Je n'ai aucun disciple pour me succéder dans la Loi. En conséquence, il n'y aura personne pour recevoir les condoléances de tout un chacun. Si des moines de notre école ou d'autres écoles viennent réciter des sūtras, le supérieur de notre temple les accueillera sur le pas de la porte, leur en expliquera les raisons et les priera de s'en retourner. Ne pas les prier d'entrer.
- Au cours de ma vie, j'ai rendu et déposé la robe et le bol de mon Maître à sa tombe (stūpa). En conséquence, je ne suis qu'un moine habillé d'une robe noire loqueteuse.
- Après ma mort, n'accrochez pas mon portrait en robe violette. Un cercle devra remplacer mon portrait. Quant

aux fleurs, cierges et bâtons d'encens, chacun fera ce qu'il veut.

- Qu'il n'y ait aucun don d'aucune sorte.
- Que les plus émus brûlent un bâton d'encens. Mais cela est laissé à leur propre volonté, cela ne me regarde pas.
- Si quelqu'un veut laisser une enveloppe, n'acceptez pas même une graine de pavot.
- Après ma mort, ne recevez pas le titre de Maître du Zen.
- Ne placez pas de tablette funéraire à mon nom dans la salle des Maîtres du temple (Daïtoku-ji). Si, obéissant à sa propre pensée, quelqu'un veut l'y placer, brûlez-la discrètement. Celui qui la brûlera est mon meilleur ami.
- Lorsque les supérieurs du Daïtoku-ji meurent, la coutume veut que l'on organise un repas funéraire au Daïtoku-ji. Je me suis déjà retiré du Daïtoku-ji et j'ai adopté une vie dans les champs sauvages, donc je n'ai plus aucune relation avec les affaires du Daïtoku-ji. N'assistez pour rien au monde à ce repas funéraire. C'est là ce que j'ai toujours pensé et l'idée ne vient pas tout juste de me venir à l'esprit.
- Je ne veux pas être incinéré. Transportez en secret mon cadavre nuitamment,

creusez un trou profond dans un champ et enterrez-le en le recouvrant d'herbes. Ne constituez pas un tumulus au-dessus. Tout cela afin qu'on ne le découvre pas. Deux ou trois personnes qui se sont occupées de moi ne doivent pas y aller après en souvenir de moi.

— Lorsque ma respiration s'éteindra, expédiez vite mon cadavre nuitamment dans les champs. Si cela arrivait au milieu de la journée, n'annoncez pas ma mort. La nuit venue, expédiez mon cadavre dans les champs. Deux moines seulement (Kô et Kyû) pourront m'accompagner. Après leur retour au temple, on pourra brûler des bâtons d'encens et se prosterner, mais ne réciter aucun sûtra.

— Ne dressez pas de stûpa en pierre pour moi à l'intérieur ou à l'extérieur du temple. Mon défunt Maître Shumpo composa une stance :

Notre propre corps n'a pas d'os.

Un tas de cendres d'os puants.

On creuse profondément la terre pour les enfouir.

Les montagnes vertes transcendent les poussières.

Réfléchissez bien au sens de cette stance.

— N'organisez pas de cérémonies anniversaires de ma mort.

Un samouraï, Kudo Yukihiro, vassal du seigneur Numata, édita un *Recueil patriarcal de Manshō* (Milliers de Pins) dans lequel il fit paraître les actions, les poésies et les articles de Takuan. Dans ce recueil, il fit aussi paraître un résumé des « Admonitions de Takuan » :

« Inhumez-moi au fond de la montagne et retournez-vous-en après m'avoir recouvert de terre. Ne récitez aucun sūtra. N'organisez pas de repas funéraire. N'acceptez aucun don de la part des moines ni des laïcs. Vous, moines, comportez-vous comme à l'habitude, habillez-vous et mangez normalement. Ne construisez aucun stūpa et n'installez aucun portrait de moi. Ne cherchez pas pour moi un titre posthume. Ne placez pas une plaquette funéraire en bois dans la salle patriarcale du Daïtoku-ji, en mémoire de moi. N'éditez pas ma biographie ni le récit de ce que j'ai fait dans ma vie. »

En novembre 1645, Takuan tombait malade au Tôkaï-ji et le 11 décembre, à la demande des moines, il traça une calligraphie ; en gros caractères : « Rêve », puis en petits caractères :

*Cent ans, trente-six mille jours.
Maitreya et Avalokitesvara,
Combien de oui et de non ?
Oui est aussi un rêve,
Non est aussi un rêve.*

Maîtreya est un rêve,

Avalokitesvara est aussi un rêve.

Le Bouddha a dit : Il faut contempler ainsi.

Posant son pinceau, Takuan mourut. Il était âgé de soixante-treize ans.

Le temple Tôkaï-ji, du quartier Shinagawa de Tokyo, conserve encore aujourd'hui la robe de Takuan, des pinceaux, une flûte, et surtout l'ultime calligraphie dont nous venons de parler. Dans le jardin de ce temple, se trouve un tombeau constitué de roches non travaillées. La forme triangulaire de la pierre levée évoque une gravité imposante : c'est le tombeau de Takuan.

Le temple Shôn-ji, de la ville de Sakaï, conserve un portrait de Takuan peint en couleur sur soie. Dans la partie supérieure se trouve une stance calligraphiée par Takuan lui-même, datée de mars 1639. Takuan avait alors soixante-sept ans, six ans avant sa mort. La peinture est due à une commande de son disciple Sôbô. Ce portrait est dans la tradition de tous les portraits de Maîtres du Zen. Le visage de Takuan et les lignes du dessin sont doux. La coloration est très minutieuse, ce qui donne à l'ensemble beaucoup de dignité. On peut dire qu'il s'agit là de l'un des meilleurs portraits du début de l'époque Edo. Le peintre devait appartenir à l'école Kano de l'époque Edo.

LIVRE I
MYSTÈRES DE LA SAGESSE IMMOBILE

1 — Inscience, tenir l'esprit quelque part et passions

L'inscience désigne ce qui n'est « pas clair », c'est-à-dire l'égaré. « Tenir l'esprit quelque part » s'exprime en japonais par le mot *jûji*. *Jû* signifie « habiter ou demeurer » et *ji* « la terre, l'étape ou le niveau ». Le bouddhisme divise l'exercice en cinquante-deux étapes. Parmi ces étapes, celle où l'on fixe son esprit sur chaque chose est appelée *jûji*. Habiter ou demeurer signifie fixer son esprit sur une chose, quelle qu'elle soit. Prenons comme exemple l'escrime, votre spécialité. Si, à la vue du sabre de votre adversaire qui tente de vous pourfendre, vous voulez parer le coup, à ce moment-là votre esprit sera figé, tel quel, par le sabre adverse et vous manquerez d'activité. Ainsi vous serez pourfendu par votre adversaire. C'est ça que j'appelle « tenir l'esprit quelque part ». Bien que vous voyiez le sabre s'avancer, n'y fixez pas votre esprit. Conformez-vous au rythme du

sabre de votre adversaire, ne pensez pas à le frapper, ne réfléchissez ni ne conjecturez. Aussitôt que vous voyez le sabre que votre adversaire lève, profitez de la situation, telle quelle, sans y tenir du tout votre esprit et accrochez-vous au sabre adverse. Alors vous pourrez arracher le sabre de votre adversaire qui s'apprête à vous pourfendre et, au contraire, vous allez pouvoir l'en pourfendre.

Dans l'école du Zen on qualifie cela : « Prendre le fer de lance d'un adversaire pour le transpercer lui-même. » Cela signifie qu'on arrache à l'adversaire sa lance, sa hallebarde ou son sabre et qu'on l'en frappe en retour. C'est ce que vous appelez « sans sabre ».

Si vous fixez votre esprit, même un petit peu, sur l'attaque de votre adversaire, sur l'attaque de votre côté, sur l'homme attaquant, sur le sabre attaquant, sur la distance ou sur le rythme, votre travail sera sans aucun effet et vous serez pourfendu par votre adversaire. Si vous vous opposez à votre adversaire, votre esprit sera occupé par lui. Vous ne devez donc pas placer votre esprit sur votre corps. Maintenir l'attention sur le mouvement de notre corps n'est adapté qu'à la période des premières leçons, alors que nous ne sommes que des novices. Si nous agissons ainsi, notre esprit sera accaparé par notre sabre. Si nous tenons notre esprit sur notre sabre, notre esprit sera accaparé par notre

sabre. Dans tous ces cas l'esprit est tenu quelque part et nous-mêmes sommes devenus une dépouille. Certainement, vous avez dû faire vous-même cette expérience. J'ai expliqué votre escrime en l'adaptant à la Loi (Vérité) du Bouddha. Dans la Loi (Vérité) du Bouddha on appelle cet esprit fixé : « égarement ». Voilà pourquoi on dit : « Inscience = esprit fixé quelque part et passions ».

2 — Sagesse immobile des Bouddhas

Je dis « immobile », mais cela ne signifie pas qu'on est une nature inerte comme la pierre ou le bois. Bien que l'esprit agisse, comme il veut, devant, à gauche, à droite, dans toutes les directions, il n'est jamais fixé, même un instant. On nomme cet esprit « Sagesse immobile ».

Regardez une représentation de « Gardien immobile » dans le bouddhisme. Il tient une épée dans la main droite et une corde dans la gauche. Il montre les dents et son regard est furieux. Bien campé sur ses jambes, il est là pour vaincre les démons qui perturbent la Loi du Bouddha. Mais cela ne dit pas qu'un tel génie se cache quelque part dans le monde. Il est présent chez les êtres vivants personnifiant la protection de la Loi du Bouddha et muni de cette Sagesse immobile. Cette représentation de Génie immobile a trois sens, selon le niveau atteint par les hommes :

1 — Le profane, totalement ignorant, a peur de ce génie et il jure de ne pas s'opposer à la Loi du Bouddha.

2 — Ceux qui se sont approchés de l'Éveil comprennent bien qu'il s'agit de la Sagesse immobile et ainsi ils se libèrent de tous les égarements.

3 — Ceux qui ont éclairci la Sagesse immobile et qui ont eux-mêmes pratiqué aussi bien que le Génie immobile cette vérité spirituelle comprennent grâce à cette représentation que les démons n'existent pas.

Donc, bien que l'on dise « Génie immobile », en réalité il s'agit d'un état immobile de l'esprit unique de l'homme, autrement dit rester « sans se bouleverser ». « Sans se bouleverser » signifie « ne pas s'arrêter à chaque chose ». A la vue d'une chose ne pas y fixer l'esprit, c'est ça l'« immobile ». Car, si l'esprit est fixé sur une chose, à cause de toutes sortes de différenciations dans l'esprit on imagine des tas de choses et l'esprit est troublé. Mais, même si l'esprit fixé se meut, au fond il ne se meut pas.

Par exemple, supposons que dix personnes essaient de vous frapper tour à tour avec un sabre ; si vous parrez le premier coup de sabre, si vous n'en restez pas là, si vous l'oubliez et si vous vous occupez du suivant, alors vous ne manquerez pas de réagir à chacune des dix

personnes. Bien que votre esprit réagisse dix fois à ces dix personnes, si vous ne laissez pas votre esprit se fixer sur quelqu'un, vous pourrez vous occuper de chacun et vous ne manquerez pas d'agir. Si vous fixez votre esprit sur une personne, bien que vous ayez pu parer le coup de sabre de la première personne, vous ne pourrez pas réagir au coup de la deuxième personne.

Voyez Avalokitesvara (en japonais Kannon, « Seigneur qui a regardé en bas ») aux mille bras. Que signifient ces mille bras ? S'il fixe son esprit sur le bras qui tient l'arc, les neuf cent quatre-vingt-dix-neuf autres bras deviendront tous inutiles pour lui. Par contre tous les bras seront utiles s'il ne fixe pas son esprit sur un seul endroit. Même à Avalokitesvara, pourquoi faut-il mille bras malgré son corps unique ? Ses représentations sont destinées à enseigner aux gens que lorsque l'on atteint la « Sagesse immobile », mille bras sont tous utiles à un corps.

Par exemple, supposons que nous soyons face à un arbre. Si on fixe une seule feuille rouge, on ne voit aucune des autres feuilles, mais si l'on ne fixe pas une seule feuille et que l'on regarde tout l'arbre sans intention, alors toutes les feuilles entrent dans notre vue. Si l'on fixe une seule feuille, on ne peut pas voir les autres feuilles. Si l'on n'en fixe pas une seule, on peut voir tous les milliers de feuilles. Ceux qui ont compris cette Vérité sont l'Avalo-

kitesvara aux mille bras ou aux mille yeux.

Cependant, les profanes totalement ignorants croient indubitablement qu'il possède réellement mille bras ou mille yeux et ils le vénèrent. Et les connaisseurs superficiels s'en moquent en disant : « A quoi servent mille yeux pour un corps : ce n'est que mensonge. » Si on connaît un peu mieux le bouddhisme, on dépassera les niveaux des profanes crédules et des connaisseurs superficiels moqueurs. On le vénérera et la raison nous portera à y croire. La Vérité du Bouddha s'exprime totalement dans un objet.

Toutes les Voies sont semblables. En particulier, je pense que le shintoïsme poursuit cette Voie. Ceux qui croient en ces apparences sont des profanes ; mais nier les apparences auxquelles ils croient, en s'en moquant, est encore pire. Il y a une raison à leur crédulité. Il y a des Voies, celle-ci ou celle-là, mais l'aboutissement est le même.

Or, si on commence l'exercice en partant du niveau de novice qui fixe son esprit quelque part et que l'on parvient au niveau de la « Sagesse immobile », on retournera au contraire au niveau de débutant qui fixait son esprit quelque part. Expliquons cette philosophie au travers de votre spécialité, l'escrime.

Le novice ne sait rien de la façon de protéger son corps et de celle de maintenir correctement son sabre. Donc son esprit n'est pas tenu à son

corps. Lorsque son adversaire le frappe, il réagit sans réfléchir. Mais il apprend plusieurs choses : positions du corps, du sabre, de l'esprit, etc. Son maître lui enseigne des tas de choses, alors son esprit est fixé partout. Même s'il veut frapper quelqu'un, il ne peut le faire sans réfléchir. Vraiment il n'est pas libre, mais au fur et à mesure qu'il poursuit son exercice pendant des jours, des mois, des années, il ne réfléchit plus à la position de son corps ni à celle de son sabre et il redevient comme au temps où il était un débutant qui ne savait rien et qui était vide. Le début se retrouve à la fin, comme le chiffre 1 se retrouve après que l'on a compté jusqu'à 10. Il en est de même pour la note de musique : le ton le plus bas est voisin du ton le plus haut.

Le plus haut et le plus bas deviennent semblables. Lorsqu'on approfondit la Loi (Vérité) du Bouddha, on devient comme un ignorant qui ne connaît ni le Bouddha ni la Loi (Vérité). On ne présente ni pédanterie ni prétention au savoir que les autres puissent remarquer. Ainsi, le niveau de l'inscience et des passions où l'on était au début et où notre esprit était fixé quelque part et celui de la Sagesse immobile atteint plus tard ne font qu'un. On perd le travail de la sagesse et on s'établit au niveau sans pensée ni réflexion. Lorsqu'on parvient au niveau ultime, les mains, les jambes et le corps apprennent d'eux-mêmes et les pensées n'interviennent pas

du tout. On peut parvenir à ce niveau. Le Maître national du Zen, Bukkoku (1256-1316), de Kamakura, composa une poésie :

*Un épouvantail
Dans un petit champ montagnard.
Il ne le surveille pas
D'une manière consciencieuse.
Mais il n'est pas inutile.*

Tout va selon cette poésie. L'épouvantail dans un champ montagnard a une forme humaine, avec son arc et sa flèche. Les oiseaux et les bêtes s'enfuient en le voyant. Cet épouvantail n'a pas du tout de conscience, mais les cerfs en ont peur et s'enfuient. Il est donc utile et non vain. C'est une parabole utilisée dans toutes les Voies pour expliquer des actions de l'homme parvenu au plus haut niveau. Seulement, ses mains, ses jambes et son corps agissent et son esprit ne se fixe pas même un instant. Les autres ne peuvent deviner où se trouve son esprit. Il est sans pensée ni réflexion et atteint le niveau de l'épouvantail dans le champ montagnard.

Le profane ignorant n'a aucune sagesse, donc la sagesse ne le trouble pas. Aussi, ceux qui ont déjà atteint un niveau très profond ne sont pas non plus troublés par la sagesse, car leur sagesse est très élevée. Nous sommes troublés par la sagesse, car nous sommes des connaisseurs superficiels. C'est ridicule.

L'observation des rites par les moines d'aujourd'hui est aussi superficielle et vous les trouverez ridicules. J'en ai honte. On sépare l'exercice en deux parties : l'une, théorique, et l'autre, de fait. Comme je l'ai expliqué plus haut, par « théorie » j'entends l'état suprême où l'on ne s'occupe de rien et l'abandon de chaque pensée. Je l'ai déjà expliqué en détail, mais sans l'exercice « de fait », ni le corps ni les mains ne fonctionnent malgré l'accumulation de théories. Pour expliquer l'exercice de fait, prenons votre escrime. Vous devez apprendre cinq postures du sabre, l'Unique qui emploie librement ces cinq et d'autres leçons. Même si vous êtes versé dans des théories, il faut agir librement dans le domaine des faits. Même si vous avez de bonnes postures et manœuvrez bien le sabre, vous ne devez pas ignorer de théories importantes. Le fait et la théorie doivent être comme une roue.

3 — Temps de réflexe ne mesurant pas plus que l'épaisseur d'un cheveu

Je vais expliquer ce principe en prenant pour exemple votre escrime. Même un cheveu ne peut passer entre deux choses superposées. Par exemple, lorsque nous claquons des mains, un son éclate immédiatement. Il est produit par le claquement des mains en un laps de temps pas plus grand que l'épaisseur d'un cheveu. Le son

ne réfléchit pas quelques instants avant de se faire entendre à la suite du claquement des mains. Le son se fait entendre immédiatement, au claquement. Si l'escrimeur tient son esprit sur le sabre adverse qui le frappe, alors l'intervalle de temps intervient et il manque de réflexes. Si l'espace de temps entre le sabre adverse et le sien n'est pas plus grand que l'épaisseur d'un cheveu, alors le sabre adverse deviendra le sien. Des dialogues du Zen sont faits dans cet esprit. Le bouddhisme déconseille de fixer son esprit sur un objet et d'y rester attaché — ce qui est donc appelé « passions ». Si on jette un ballon dans un torrent, il file sans stagnation et il ne s'arrête pas même un instant. Nous estimons l'esprit qui est dans cet état.

4 — Agir comme une étincelle

Cette expression concerne aussi l'état d'âme tel que je viens de l'expliquer. Lorsque l'on frotte deux pierres, une étincelle jaillit. Entre le frottement et l'étincelle il n'y a ni intervalle ni intermède. Ces deux expressions sont utilisées pour figurer notre esprit qui ne se tient nulle part. C'est une erreur que de prendre cela uniquement pour de la rapidité. L'essentiel est de ne pas fixer son esprit sur une chose. Il faut ne pas tenir l'esprit même sur la rapidité. Si notre esprit est fixé, il est attaché sur quelqu'un

d'autre. Si l'on agit rapidement dans un but de rapidité, l'esprit est alors attaché à l'intention de rapidité. Une prostituée d'Eguchi, quartier d'Osaka, répondit par l'intermédiaire de la poésie suivante au poète Saigyô (1118-1190) :

*J'ai ouï dire
Que vous n'aimez pas la vie en société ;
Je vous conseille donc
De ne pas tenir votre esprit
En une auberge provisoire.*

Vous pouvez prendre cette poésie pour ma philosophie. Vous devez comprendre les deux vers :

*Je vous conseille donc
De ne pas tenir votre esprit.*

Voilà un beau sujet de réflexion.

Dans l'école du Zen, si l'on demande : « Quel est le Bouddha ? » celui qui est interrogé lèvera son poing. Ou bien si l'on demande : « Quelle est la Vérité ultime de la Loi du Bouddha ? » il sera répondu avant même que la question soit achevée : « Une branche de prunier » ou bien : « Un cyprès dans le jardin. » Il n'est pas question d'objet bon ou mauvais, mais l'Esprit qui ne se tient nulle part est respecté. Cet Esprit qui ne se tient nulle part n'est souillé ni par la couleur ni par un parfum. Le substantiel de cet Esprit qui n'est pas souillé est vénéré comme une

divinité, respecté comme un Bouddha, est appelé Esprit du Zen ou Vérité ultime. Même dans le cas d'une parole d'or ou d'une phrase merveilleuse, si elle est prononcée après réflexion, c'est déjà « tenir l'esprit quelque part » et « passions ».

« Agir comme une étincelle », c'est l'instantanéité de l'éclair qui brille soudain. Par exemple, quelqu'un appelle : « Uemon ! » on répond : « Oui », c'est ça la Sagesse immobile. On a été appelé « Uemon » et après avoir réfléchi de quoi il peut s'agir on répond ensuite : « Qu'est-ce que c'est ? » alors là, c'est « tenir l'esprit quelque part » et « passions ». Si on tient l'esprit quelque part, qu'on est troublé et égaré par des objets, l'esprit est alors dit « tenu et passion » et on est un profane. Par contre, si après avoir été appelé « Uemon », on répond « oh ! », c'est la Sagesse des Bouddhas. Les Bouddhas et les êtres vivants ne sont pas deux, de même que les divinités et les hommes ne sont pas deux non plus. Si on conserve cette Sagesse immobile, on sera appelé « divinité » ou « Bouddha ».

Bien qu'il y ait plusieurs Voies : shintoïsme, Voie de la poésie, confucianisme, toutes sont l'éclaircissement de cet Esprit unique (Sagesse immobile). Expliquons cet Esprit unique avec des mots. Les autres et moi-même en sommes pourvus. Jour et nuit on fait le bien et le mal, à

la suite des pires actions on s'éloigne de la famille ou on détruit l'État. Selon son niveau chacun fait le bien et le mal et ils sont tous deux des actions de l'esprit. Mais rares sont ceux qui comprennent et éclaircissent ce qu'est cet esprit, et tout le monde est égaré par l'esprit. Dans le monde y a-t-il quelqu'un qui ne connaisse pas l'esprit ? Mais il me semble que rares sont ceux pour qui il est bien clair. Aussi, il est difficile de mettre en pratique ce qu'on connaît. Même si on peut bien expliquer cet Esprit unique, cela ne signifie pas qu'on l'a rendu clair. Même si on explique l'eau, la bouche n'est pas mouillée. Même si on explique bien le feu, la bouche n'est pas chaude. Sans toucher l'eau véritable et le feu réel, on ne peut les connaître. On ne peut connaître la réalité uniquement par des explications commentées. Même si on explique bien des aliments, on ne peut dissiper la faim. Tant qu'on n'est que commentateur, on ne connaît pas la réalité. Regardons le monde. Le bouddhisme et le confucianisme expliquent tous deux l'esprit, mais si on ne pratique pas selon l'explication, on ne peut connaître clairement l'esprit. Tant qu'on ne connaît pas bien profondément l'Esprit unique, inné chez chacun, on ne pourra pas éclaircir l'esprit. Même ceux qui étudient le Zen ne peuvent pas toujours éclaircir l'esprit. Bien que les chercheurs du Zen soient nombreux, ils ont tous mal dirigé leur esprit. Com-

ment éclaircir cet Esprit unique ? La réponse viendra par une réflexion profonde.

5 — Où placer l'esprit

Où placer l'esprit ? Si on place l'esprit dans un mouvement physique de l'adversaire, il s'y prend. Si on le place sur le sabre adverse, il s'y prend. Si on le place dans la volonté de pourfendre l'adversaire, il s'y prend. Si on le place sur notre sabre, il s'y prend. Si on le place sur la pensée de ne pas être pourfendu, il s'y prend. Si on le place sur la posture de l'adversaire ou sur la nôtre, on s'y prend. En tout cas, il n'y a aucun lieu où placer l'esprit.

Quelqu'un m'a demandé : « Si je place mon esprit quelque part ailleurs, il sera attaché à l'endroit vers lequel il se dirige et je serai vaincu par mon adversaire. Donc il vaut mieux renfermer mon esprit au-dessous du nombril¹ sans le lâcher ailleurs et agir en m'adaptant aux manœuvres de l'adversaire. »

Il a raison, mais du point de vue du niveau élevé de la Loi (Vérité) du Bouddha, « renfermer l'esprit au-dessous du nombril sans le lâcher ailleurs » est un niveau bas. Ce niveau n'est pas

1. Dans le hara, notre centre de gravité, zone aussi appelée *kikai tanden* : l'océan de l'énergie (N.D.T.).

élevé et il correspond au degré de l'étude et de l'exercice. On est attentif dans ce degré et comme Meng-tseu le disait, il faut « chercher des pensées lâchées ». Ce n'est pas un niveau élevé, mais celui où l'on suit scrupuleusement et attentivement les leçons. Quant à « chercher des pensées lâchées », j'ai écrit à ce sujet dans un autre livre. Lisez-le. Si on renferme l'esprit au-dessous du nombril pour ne pas le lâcher, on sera attaché à cette idée fixe de ne pas lâcher, on manquera ainsi le déploiement d'activités successives et on ne sera pas du tout libre.

Quelqu'un a demandé : « Si on renferme l'esprit au-dessous du nombril pour ne pas le laisser aller ailleurs, on n'est pas libre et on manque d'activité. Alors, où placer l'esprit dans notre corps ? »

Si vous le placez sur votre main droite, vous serez pris par votre main droite et vous manquerez d'activité. Si vous le placez sur vos yeux, vous serez pris par les yeux et vous manquerez d'activité. Si vous le placez sur votre pied droit, votre attention sera prise par ce pied droit et vous manquerez d'activité. Si vous le placez sur un endroit, où que ce soit, vous manquerez d'activité ailleurs.

« Alors, où placer l'esprit ? »

Je répondis : « Si vous ne le placez nulle part, il remplit votre corps entier et il s'étend à la totalité de votre corps. Donc, si vous avez

besoin de vos mains, vous pouvez vous en servir ; si vous avez besoin de vos pieds, vous pouvez vous en servir ; si vous avez besoin de vos yeux, vous pouvez vous en servir. Il est omniprésent à chaque endroit dont il est question, il peut donc s'en servir selon le besoin. Si vous fixez votre esprit sur un endroit, il y est pris et l'activité vous manque. Si vous réfléchissez, vous y êtes pris. Donc ne faites fonctionner ni la réflexion ni la différenciation. Rendez l'esprit omniprésent dans votre corps, ne le fixez pas sur un endroit, mais servez-le convenablement à chaque endroit.

On dit que fixer l'esprit à un endroit c'est : " tomber d'un seul côté ". Tandis que l'authenticité est l'omniprésence. L'esprit authentique c'est étendre l'esprit au corps entier sans se fixer unilatéralement. Si l'esprit est fixé à un endroit et qu'il est absent d'autres endroits, c'est l' " esprit unilatéral ". Il faut éviter la manière unilatérale. En toutes choses, si on est figé, c'est qu'on est tombé dans l'unilatéralité, ce qu'il faut éviter au moyen de la pratique de la Voie.

Si on ne pense pas où placer l'esprit, il s'étend, recouvre l'ensemble et est omniprésent. Ne placer nulle part l'esprit et, selon la manœuvre de l'adversaire, diriger l'esprit en s'adaptant à chaque situation. Si l'esprit s'étend au corps entier, au moment où vous avez besoin d'utiliser les mains, vous pouvez utiliser l'esprit qui se

trouve dans les mains. Au moment où vous avez besoin d'utiliser les pieds, vous pouvez utiliser l'esprit qui se trouve dans les pieds. Si vous fixez l'esprit à un endroit, vous serez obligé de l'en tirer et en conséquence l'activité vous manquera à cause de cette fixation. Si vous attachez l'esprit à votre corps comme un chat attaché par une ficelle afin que l'esprit n'aille pas ailleurs, celui-ci est pris par le corps. Si vous abandonnez l'esprit dans le corps, l'esprit ne va pas ailleurs. Ne pas fixer l'esprit sur un seul endroit, tous les travaux dans ce but sont exercice. Ne tenir l'esprit nulle part, c'est l'œil et l'essence. Si vous ne placez l'esprit nulle part, il existe partout. Il en va de même lorsqu'il s'agit de placer l'esprit en dehors du corps. Si l'on place son esprit dans une direction, les neuf autres directions lui manquent. Par contre, si l'on ne place pas son esprit dans une seule direction, il remplit les dix directions. »

6 — L'Esprit foncier et l'esprit illusoire

L'Esprit foncier est celui qui est répandu dans le corps entier et partout sans se figer en un endroit, tandis que l'esprit illusoire est celui qui est figé en un endroit par des idées fixes quelconques. Lorsque l'Esprit foncier se fige en un endroit, il devient alors ce qu'on appelle l'esprit illusoire. Si l'on perd l'Esprit foncier, on

manque d'activité tantôt ici tantôt là-bas. Donc faites attention de ne pas le perdre. Par exemple, l'Esprit foncier est comme l'eau et il ne s'arrête pas en un endroit, tandis que l'esprit illusoire est comme la glace avec laquelle on ne peut laver ni les mains ni la tête. Il faut faire fondre la glace, la transformer en eau afin qu'elle puisse couler n'importe où et qu'ainsi on puisse laver mains, pieds, n'importe quoi. Si l'esprit est figé en un endroit et fixé sur une chose, c'est comme un bloc de glace qu'on ne peut utiliser librement. On ne peut laver ni les mains ni les pieds avec de la glace. Il faut faire fondre l'esprit afin qu'il se répande dans le corps entier, comme l'eau, et qu'il soit utilisé dans chaque endroit désiré. C'est ça l' « Esprit foncier ».

7 — L'esprit avec conscience et l'esprit sans conscience

L'esprit avec conscience et l'esprit illusoire sont une même chose et ils signifient que la pensée est figée d'un côté dans n'importe quel domaine. Lorsque différenciation et réflexion surgissent dans les pensées, c'est l' « esprit avec conscience ».

Ce qui est appelé « Esprit sans conscience » est pareil à l'Esprit foncier que je viens d'évoquer. L' « Esprit sans conscience » n'est pas figé

depuis l'origine, il n'a ni différenciation ni réflexion, ni autre, il couvre le corps entier et il s'étend à tout. On l'appelle l' « Esprit sans conscience ». Cet esprit ne se tient nulle part. Il n'est pas comme une pierre ou du bois. Sans fixation équivaut à « sans conscience ». Si on se fixe, l'esprit a quelque chose ; si on ne se fixe pas, l'esprit n'a rien et on appelle cela Esprit sans conscience ou bien sans conscience ni pensée. Si on parvient bien à cet Esprit sans conscience, on ne se fixe pas sur une chose et on ne rate pas non plus une chose. On est comme l'eau qui toujours s'étale et on satisfait les besoins qui se présentent.

L'esprit qui se tient et se fixe à un endroit ne travaille pas librement. La roue peut tourner parce qu'elle n'est pas figée. Si elle est fixée en un endroit, elle ne peut pas tourner. L'esprit aussi, s'il se fixe en un endroit, ne travaille pas. Lorsqu'on pense à quelque chose, on n'entend pas ce que quelqu'un dit. C'est parce que l'esprit se fixe sur une pensée. Lorsque l'esprit se fixe sur une pensée, il est penché d'un côté et lorsqu'il est penché d'un côté, il n'entend ni ne voit. C'est parce que l'esprit a quelque chose. Avoir quelque chose, c'est avoir une pensée.

Si on chasse cette chose, l'esprit est sans conscience, il travaille seulement quand c'est nécessaire et le fait bien. Si on pense à chasser cette chose de l'esprit, cette pensée devient déjà

quelque chose dans l'esprit. Si on ne pense pas, cette chose s'en va toute seule et on devient sans conscience, tout naturellement. Si on fait toujours ainsi, on atteindra tout seul le niveau du « sans conscience » sans s'apercevoir quand. Si on essaie de faire vite, ça ne marchera pas. Voici une poésie ancienne :

*Si vous pensez
A ne pas penser,
C'est déjà penser à une chose.
Ne pas penser
Même à ne pas penser.*

**8 — Si on appuie sur une gourde dans l'eau,
elle ne peut se fixer dans aucune position**

Jetez une gourde vide dans l'eau et appuyez dessus. Alors elle se déplace inopinément de côté. Elle ne peut se maintenir fixement en aucun endroit. Ainsi l'esprit des saints ne peut jamais se tenir, même un instant, sur une chose. C'est comme une gourde que l'on enfonce dans l'eau.

9 — Il faut susciter l'esprit sans se tenir nulle part

Dans toutes les œuvres, si la pensée de faire une chose surgit, l'esprit se tient à cette chose.

C'est pourquoi il faut susciter l'esprit sans se tenir nulle part. Si une pensée ne surgit pas, les mains ne font rien. Mais lorsqu'elles font quelque chose, l'esprit s'y tient. En faisant quelque chose, tout en produisant des pensées, ne pas s'y tenir. Voilà, l'esprit dans chaque Voie. L'esprit attachant est né de cet esprit qui se tient et la transmigration également. Cet esprit qui se tient devient le garrotage de la vie-et-mort. A la vue des fleurs et des érables, l'esprit qui les voit surgit, mais on ne s'y tient pas. Voilà l'essentiel.

Le révérend Jien (1155-1225) de l'école Tendai composa cette poésie :

*Des fleurs embaumant s'épanouissent
Sur la porte de branchages.
Laissons, laissons !
Mais je les contemplai,
Quel monde déplorable !*

Des fleurs embaumaient sans conscience, mais je les contemplai en m'y tenant. Jien déplore que son esprit se soit attaché aux fleurs. Qu'il s'agisse de voir, qu'il s'agisse d'entendre, ne pas fixer l'esprit en un endroit. Voilà le point le plus essentiel.

Le mot « respecter » ou « honorer » a été pris dans le sens de « garder l'esprit sur un seul point et ne pas lâcher » par un confucianiste. Cela signifie qu'on fixe l'esprit en un endroit sans le porter ailleurs. Dans le cas de votre escrime,

lorsque vous tirez votre sabre et pourfendez votre adversaire, ne lâchez pas votre esprit vers le pourfendu. C'est le point important. Surtout, lorsque vous écoutez les paroles de votre seigneur, gardez votre esprit dans l'état d' « honorer » ou de « respecter ». Le bouddhisme aussi insiste sur l'importance de l'esprit d'honorer ou de respecter. « Faites résonner le gong pour exprimer le respect. » Après avoir fait résonner trois fois le gong, le bouddhiste joint les mains, s'incline respectueusement et prononce d'abord « le Bouddha ». « Esprit d'expression du respect », « garder l'esprit sur un seul point et ne pas lâcher » et « de toute son âme sans perturbation » — ces trois expressions ont le même sens.

Cependant, du point de vue de la Vérité du Bouddha cet esprit du « respect » n'est pas le niveau le plus haut. Ce n'est qu'une vérité pour l'étude et un exercice pour novices qui tentent d'éviter la perturbation de leur esprit en le fixant. Lorsqu'on répète cet exercice pendant des mois et des années, on devient libre de relâcher l'esprit n'importe où. On peut parvenir à ce niveau, qui est celui appelé : « Sans se tenir nulle part » et le plus haut de tous les niveaux. L'esprit de « respect » consiste à attacher l'esprit qui est sujet à s'en aller ailleurs. On croit que, si on relâche l'esprit, il sera perturbé, et on tente de ne pas le lâcher, de l'attacher sans cesse, sans la moindre négligence. C'est le

niveau des novices. C'est provisoirement bon pour ne pas se distraire. Si on reste toujours attaché, on n'est pas libre.

Par exemple, vous attrapez un moineau et vous attachez votre chat à l'aide d'un cordon afin qu'il ne l'attaque pas. Si vous restez comme ce chat, toujours attaché à une position inaccoutumée, vous manquez de liberté et vous ne pouvez pas vous comporter comme vous le voudriez. Plutôt, éduquez bien le chat et laissez-le aller n'importe où, au lieu de l'attacher par un cordon. Même s'il est dans la même pièce qu'un moineau, qu'il ne soit pas tenté de le prendre ! Il faut l'éduquer jusque-là, voilà le sens de la phrase : « Il faut susciter l'esprit sans se tenir nulle part. » Il faut libérer l'esprit en abandonnant les attachements, comme ce chat. L'esprit va n'importe où, où il veut aller, mais il ne s'y tient pas, voilà la façon de traiter l'esprit.

Expliquons cela au travers de votre escrime. Ne fixez pas votre esprit sur les mains qui manœuvrent le sabre. Oubliez-les totalement et manœuvrez-les ainsi. Pourfendez l'adversaire, mais n'y tenez pas votre esprit. Les autres sont vides, moi aussi je suis vide. Il faut comprendre que les mains attaquantes et le sabre attaquant sont vides. Mais ne soyez pas attaché au vide. Le Maître du Zen Mugaku (*mugaku* signifie sans étude) (1226-1286) de Kamakura fut arrêté par des soldats mongols alors qu'il était encore en

Chine. Sur le point d'être décapité il composa la stance :

*Dans l'univers, il n'y a pas d'endroit où dresser la
canne solitaire.*

*Je me réjouis du vide des hommes et aussi du vide
des phénomènes.*

*Je salue le sabre du soldat mongol du grand
Yuan.*

*Le sabre fend la brise printanière, le temps d'un
éclair !*

Alors le soldat mongol se retira en abandonnant son sabre. Voici le sens de cette stance de Mugaku : au moment où le Mongol lève son sabre, celui-ci brille comme l'éclair et, en cet instant, il n'y a ni pensée ni réflexion. Le sabre qui va pourfendre n'a pas de pensée, celui qui va pourfendre n'a pas de pensée, moi (le moine) qui vais être pourfendu n'ai pas de pensée. Celui qui pourfend est vide, le sabre aussi est vide et moi (le moine) qui vais être pourfendu suis également vide. En conséquence, celui qui va pourfendre n'est pas un homme, le sabre qui va pourfendre n'est pas un sabre, moi (le moine) qui vais être pourfendu suis comme la brise printanière. Le sabre va fendre la brise printanière en un éclair de temps. Tout cela nous indique l'esprit qui ne se tient nulle part. En fendant la brise le sabre ne l'apercevra même pas.

Il faut faire toutes choses en faisant disparaître ainsi totalement les pensées. C'est du niveau de l'expert. Lorsqu'on danse, on prend un éventail à la main et les pieds suivent le rythme. Si l'on pense à faire bien ces mouvements des mains et des pieds, ainsi qu'à bien danser, tant qu'on ne peut pas oublier totalement ces pensées, on ne peut encore prétendre à la totale possession de cet art. Si l'esprit est encore attaché aux mouvements des mains et des pieds, la danse n'est pas encore parfaite. Tous les jeux faits sans abandonner totalement les pensées sont mauvais.

10 — Ne pas relâcher l'esprit

Cela a été dit par Meng-tseu et signifie qu'il faut aller chercher l'esprit distrait et le faire retourner en soi-même. Par exemple, si votre chien, votre chat ou votre volaille s'en va au loin, vous le cherchez et vous le ramenez chez vous. Il en va de même pour l'esprit qui est votre maître. Si l'esprit s'en va sur la voie du mal, il faut le chercher et le ramener. Meng-tseu vous demande pourquoi vous ne le faites pas. Il a raison.

Par contre un confucianiste de la Chine des Song, Chao K'ang-tsie, a dit : « Il faut relâcher l'esprit. » C'est tout à fait différent. Expliquons-en le sens. Si l'on attache son esprit à l'intérieur,

il se fatigue. Il est comme un chat attaché par un cordon. On ne peut pas agir librement. Donc, il vaut plutôt bien éduquer l'esprit jusqu'au point où il ne sera pas tenu et souillé par les objets. Abandonnez-le et relâchez-le n'importe où.

« L'esprit est souillé et tenu par les objets ; donc conservez-le sans souillure ni attachement ; cherchez l'esprit relâché et retournez en vous-même. » Ce conseil est bon au niveau du novice qui commence son étude. Mais je conseille de devenir comme un lotus qui n'est pas souillé bien qu'il pousse dans la fange. Il n'est pas gêné même dans la fange. Un bijou de cristal bien poli n'est pas souillé même dans la fange. Soyez ainsi et laissez aller l'esprit où il veut aller. Si vous contraignez l'esprit, vous perdrez la liberté. Être en tension est adapté à l'étape de novice. Si on y reste toute la vie, on n'atteindra pas le niveau supérieur et on finira au niveau inférieur.

A l'étape de l'exercice, la parole de Meng-tseu, « ne pas relâcher l'esprit », est bien adaptée, mais à l'étape extrêmement supérieure, « il faut relâcher l'esprit » comme Chao K'ang-tsie le disait. Le précepteur Tchong-fong (1263-1323) (en japonais Chûhō) disait : « Préparez-vous à relâcher l'esprit. » Le sens est le même que celui des paroles de Chao K'ang-tsie. Il veut dire qu'il ne faut pas tenir l'esprit pour l'attacher en un endroit. Le précepteur Tchong-fong dit aussi : « Préparez-vous pour ne pas reculer. »

Cela veut dire qu'il faut garder l'esprit immuable au lieu de reculer. Pour tout le monde l'affaire ou l'exercice marche bien une fois ou deux, mais fatigué, on n'est pas constant. Tchong-fong conseille donc de garder l'esprit sans recul.

11 — Lorsqu'on jette un ballon dans un torrent, il ne s'arrête pas même un instant

Si on jette un ballon sur un courant d'eau très rapide, il monte sur les vagues et ne s'arrête pas même un instant en bondissant.

12 — Tranchez ce qui précède et ce qui suit

Le mal consiste à ne pas rejeter les pensées précédentes et à conserver plus tard des traces de la pensée actuelle. Tranchez l'intervalle entre le précédent et le présent ; coupez les termes précédent et suivant. Cela signifie ne pas tenir l'esprit.

13 — Vous me demandez des conseils que je garde en tête. Je ne sais pas quoi faire, mais saisissant cette occasion je vais écrire en grande ligne ce que j'ai observé

Du point de vue de l'escrime vous êtes un expert incomparable dans le présent et dans le passé, vous avez donc aujourd'hui un rang élevé

en tant que fonctionnaire, une belle rémunération et une réputation sociale. N'oubliez pas ce grand bienfait, que vous soyez endormi ou que vous soyez éveillé, et du matin au soir ne pensez qu'à répondre à ce bienfait et qu'à témoigner votre loyauté. Qu'est-ce que témoigner sa loyauté ? D'abord rectifiez votre esprit, comportez-vous bien, ne trahissez jamais votre seigneur, n'ayez ni rancune ni reproche envers les autres, allez travailler tous les jours sans paresse. Quant à votre foyer, témoignez-y bien de piété filiale vis-à-vis de vos parents, ne soyez pas du tout indécent dans votre relation conjugale, ayez de bonnes manières, n'aimez pas les concubines, renoncez à la luxure, suivez rigoureusement la Voie entre les parents et les enfants, employez vos subordonnés sans partialité, mettez des hommes de bien près de vous, corrigez vos défauts, ajustez la politique de votre pays et éloignez de vous les hommes de mal. Alors, les hommes de bien progresseront tous les jours, les hommes de mal seront influencés par la bonne volonté du maître, ils quitteront le mal et passeront au bien.

De la sorte, le seigneur et les vassaux, les hommes supérieurs et inférieurs sont bons, leur cupidité sera minime et s'ils abandonnent le luxe, le pays sera prospère et le peuple vivra en paix dans l'abondance. Si les vassaux sont comme les enfants qui aiment leurs parents ou

aident le suzerain comme les membres d'un même corps, le pays sera gouverné facilement. C'est le début de la loyauté. Si vous vous servez en chaque occasion de ces soldats sans perfidie et emplis d'une loyauté solide comme l'or ou le fer, vous pourrez les utiliser comme vous le voudrez, même s'il s'agit de milliers d'hommes. C'est comme la Kannon aux mille bras que j'ai évoquée plus haut. En elle, l'esprit est juste, en conséquence tous ses mille bras sont utiles. Il en va de même pour votre escrime. Si votre esprit est juste dans l'escrime, il agit librement et vous pourrez faire obéir même des milliers d'ennemis à votre sabre. N'est-ce pas la grande loyauté ?

Lorsque votre esprit est juste, vous n'avez pas besoin d'être connu de l'extérieur, par d'autres. Lorsqu'une pensée surgit, le bien et le mal arrivent tous deux. Réfléchissez à la racine de ces deux : le bien et le mal, et pratiquez le bien, non le mal, alors l'esprit sera juste et droit tout naturellement. Si, en connaissant le mal, on ne cesse pas de le faire, c'est parce qu'on a une maladie d'attrance, de préférence. Ou bien on préfère l'amour ou bien on est orgueilleux aveuglément. L'esprit fourbe agit selon sa préférence. En conséquence, même s'il trouve que quelqu'un est bon, s'il ne lui plaît pas, il ne l'emploie pas. Même si quelqu'un est ignorant, une fois qu'il lui plaît, il l'embauche et l'utilise de préférence. Ainsi, bien que des hommes de

bien existent, ils sont quasi non existants, car ils ne sont pas employés. Pour cette raison, parmi des milliers de personnes, aucune n'est utile au seigneur dans la vie ordinaire. Les hommes mauvais, ignorants et béjaunes qui ont plu une fois au seigneur sont fourbes depuis toujours. Donc, ils ne sont jamais prêts à sacrifier leur vie en cas ultime. Je n'ai jamais entendu que des hommes fourbes soient utiles pour le seigneur. J'entends dire que vous donnez de l'avancement à vos disciples selon votre préférence. Je trouve cela répugnant.

Tout est maladie provoquée par votre minable préférence et vous ne savez pas que vous êtes tombé dans le mal. Vous pensez que les autres ne le savent pas, mais, comme le dit un dicton, « il n'y a rien de plus net que le minable ». Tant que vous le savez, le ciel, la terre, les esprits, les divinités et tous les gens le savent. Si un pays est ainsi entretenu, n'est-ce pas très dangereux ? Je pense donc que c'est une grande infidélité à la couronne. Par exemple, malgré tout le zèle que vous apportez à être loyal à votre seigneur, sans harmonie entre les membres de votre famille et si le peuple des villages de votre fief Yagyûdani vous trahit, tout vous contrariera. Un dicton prétend que : « Si l'on veut savoir chez quelqu'un ce qui est bon ou mauvais, on le peut par ses sujets les plus proches ou par les amis qu'il fréquente. » Si le suzerain est bon, ses proches

vassaux sont tous bons. Si le suzerain n'est pas droit, tous ses vassaux et ses amis ne sont pas droits. S'il en est ainsi, tout le monde s'en moquera et les pays voisins le mépriseront.

Tout cela est exprimé dans le dicton : « Lorsqu'on est bon, tout le monde est amical. » Aussi : « Les hommes de bien sont le trésor du pays. » Reconnaissez-les bien. Les autres savent tout, corrigez donc vos injustices, éloignez de vous les petits hommes et aimez les sages. Si vous vous hâtez sur ce chemin, la politique de votre province sera de plus en plus juste et vous serez le plus loyal des vassaux. Surtout, à propos des comportements de votre fils, si vous lui reprochez ce qu'il a fait de mal sans être droit vous-même en tant que son père, c'est inverse. Si vous vous comportez correctement et que vous fassiez des remontrances à votre jeune frère Naizen, alors celui-ci se corrigera selon les comportements de son frère aîné et il sera droit. Ainsi, le père et le fils seront bons tous les deux et je les en félicite.

Un dicton nous dit : « L'adoption et l'abandon sont faits selon la justice. » En ce moment vous êtes un vassal préféré du shôgun, vous recevez donc des pots-de-vin importants de la part des seigneurs et vous avez oublié la justice par cupidité. Tout cela ne doit pas se passer.

Vous aimez la danse et vous êtes fier de votre jeu de Nô. Vous allez sans invitation chez des

seigneurs et vous leur recommandez de danser le Nô. Je crois vraiment que c'est une maladie. J'entends dire que vous prenez le chant de votre suzerain (shôgun) pour celui d'un bouffon. Ainsi il me semble que vous intervenez fort auprès du shôgun en faveur des seigneurs qui vous saluent bien. Vous devez bien réfléchir à tout cela. Je me rappelle une poésie ancienne :

*C'est l'esprit
Qui fait égarer
L'esprit.
Ne relâchez pas
Votre esprit !*

LIVRE II

CONTES NOCTURNES
DE LA MER EST

Qu'entend-on par « devenir Bouddha »? Le Bouddha est un Éveillé. Parvenir à l'Éveil est exprimé par « devenir Bouddha ». Lorsque les êtres vivants qui n'ont pas de sagesse pour « ouvrir » l'Éveil pensent au Bouddha Amitâbha et récitent son nom, les gens à tête d'éveillé se moquent d'eux, mais ils n'ont absolument pas raison. Si les êtres vivants qui n'ont pas de sagesse pour « ouvrir » l'Éveil ne pratiquent même pas la récitation du nom du Bouddha Amitâbha, leurs mauvaises actions s'accumuleront de jour en jour. S'ils sont imprégnés de l'accumulation de mauvaises actions, quand « ouvriront »-ils l'Éveil? Penser au Bouddha et réciter son nom est la graine de l'arbre de l'Éveil. Sans ensemer, le fruit ne se formera pas.

L'acte est « ce que tout le monde fait ». Les actes sont de deux sortes : bons actes et mauvais

actes. Tous les actes sont nés de trois éléments : le corps, la bouche et l'esprit. On dit : trois actes du corps, quatre actes de la bouche et trois actes de l'esprit. Les trois actes du corps sont : le meurtre, le vol et la luxure. Les quatre actes de la bouche sont : le mensonge, la loquacité, les paroles grossières, la médisance. Les actes de l'esprit sont : la cupidité, la colère et la sottise. Voilà ce que sont les trois actes : actes du corps, actes de la bouche et actes de l'esprit. Mais les deux premiers actes ne sont pas séparés de l'esprit, donc leur base est en somme un acte de l'esprit. Donc on cite trois poissons : la cupidité, la colère et la sottise, et on considère l'acte de l'esprit comme la racine de tous les mauvais actes.

De la cupidité naissent les incendies criminels d'habitations et les tueries. On veut s'emparer des biens d'autrui et ainsi toutes sortes de mauvaises actions surgissent. De la colère naissent l'impolitesse et l'injustice entre parents et enfants, et les conflits entre frères et entre camarades. Ils attaquent ou sont attaqués, ainsi toutes choses surgissent. Quant à la sottise, on ignore la vérité à cause de l'obscurité et de la lenteur. On prend ce qui est faux pour la vérité en toutes choses. Si on connaît la vérité, on ne suit pas la voie de ce qui est faux. Si on essaye de se faire suivre par ceux qui ne suivent pas, la querelle éclate. C'est parce que leurs égocentrismes se disputent.

De plus, les péchés de la sottise sont innombrables. Ce monde est comme un rêve, il n'est pas perpétuel. On est content de rassembler beaucoup de biens et de trésors, mais c'est comme en rêve, on obtient de l'argent, on le prend pour de l'argent réel et on s'en réjouit infiniment, mais une fois éveillé, on s'aperçoit que ce n'était pas de l'argent. Dans le rêve, on ne sait pas que l'on rêve, mais après le réveil, on s'aperçoit pour la première fois qu'il s'agit d'un rêve.

Ce monde est comme un rêve, mais parce qu'on rêve on ne sait pas qu'on est dans un rêve. On possède beaucoup de biens et de trésors et on les prend pour réels. On construit une maison et un pavillon magnifiques, mais on ne sait pas qu'ils sont des mirages et des châteaux de fantômes. Les gens en sont contents parce qu'ils les prennent pour réels. Les conflits avec les autres sont des rêves, donc, au réveil, les autres ont disparu. Cependant, on les prend pour d'autres, réels, et soi-même pour réel. Ainsi, lorsqu'on gagne dans la dispute, on se réjouit. Parce qu'on est réjoui d'avoir gagné, on s'efforce de gagner dans les conflits égoïques.

Qu'on ne se réjouisse pas de la victoire et qu'on ne se fâche pas d'avoir perdu ! Il faut avoir cet esprit. Ne vous engagez pas dans un conflit en rêve et devenez un homme qui ne gagne ni ne

perd. Qu'en pensez-vous ? En vous engageant dans un conflit aigu, devenez-vous un homme qui tantôt gagne tantôt perd ? Ou bien en abandonnant le conflit inhumain, devenez-vous un homme tranquille qui n'a ni victoire ni perte ? Ceux qui s'engagent dans le conflit inhumain, lorsqu'ils sont vaincus, ils s'enflamment de colère, leur colère est brûlante et leur cœur est en feu. N'est-ce pas la perte du corps ? Aussi, lorsqu'ils gagnent, ils s'en réjouissent, mais combien cette joie orne-t-elle le corps ? Seulement la voix du rire est entendue dans le ciel.

Lorsque les autres sont bien habillés, moi aussi je veux être bien habillé afin de ne pas leur être inférieur. Lorsque les autres construisent une bonne maison, moi aussi je construis une bonne maison afin de ne pas leur être inférieur. Mais le meilleur est d'avoir un esprit correspondant à son niveau. Lorsque les autres manifestent leur intelligence, je leur fais concurrence afin de ne pas leur être inférieur. Tchouang-cheng, qui vivait sous la dynastie des Ts'ing, disait : « L'intelligence est instrument de querelle. » Lorsque les autres occupent une situation supérieure, je les concurrence afin d'occuper une situation supérieure. Lao-tseu a dit dans le *Traité du principe et de son action*¹ : « L'eau

1. *Tao-tô King*.

coule vers le bas. Donc, il n'y a pas concurrence. »

Si on voulait écrire sur ce monde, le sujet serait inépuisable et en parler va de même. Tout est l'effet de la sottise. La cupidité et la colère sont suscitées toutes deux à partir de la sottise, donc, en somme, elles sont sottes. Croyez que toutes les mauvaises actions humaines proviennent de la sottise. Le confucianiste croit que cette sottise est innée et qu'on ne peut pas l'améliorer. Mais dans la loi du bouddhisme, les trois poisons de la cupidité, de la colère et de la sottise peuvent être supprimés par l'exercice. Si on pense que la sottise est innée et non supprimable, comme l'amertume de l'*Acacia amara* et comme la douceur de la canne à sucre, c'est idiot.

Si l'homme ne pouvait supprimer la sottise, aucun comportement humain ne serait achevé. Tous ces comportements humains comprennent l'intelligence et la sottise. Lorsqu'un fabricant d'arcs en confectionne un, il sait de quelle façon créer un bon arc, sinon ce serait un mauvais arc. Sans cette connaissance, l'intelligence apportée à la fabrication d'un arc serait trouble et n'apparaîtrait pas, tandis que s'il exerce bien la technique de fabrication, cette intelligence apparaît. Lorsque cette intelligence apparaît, la sottise est déjà partie. La sottise est déjà partie et l'intelligence se manifeste.

Sans exercice on ne peut devenir expert. Il en va de même pour le fabricant de flèches et pour le fabricant de sabres courts et de sabres longs. Les travaux de tous les artisans ne diffèrent pas du tout de cette règle. A fortiori, la Voie des Trois Doctrines (confucianisme, bouddhisme et taoïsme, ou bien shintoïsme, confucianisme et bouddhisme). En conséquence, la sottise peut être supprimée. Ne voulez-vous pas devenir intelligent en la supprimant ?

Si on s'exerce bien dans une technique, on est intelligent dans ce domaine. On n'a pas de sottise dans cette technique. C'est qu'on a enlevé la sottise et que l'intelligence s'est manifestée. Ainsi, toutes sortes de sottises existent dans tous les domaines, mais lorsqu'on s'exerce, toutes les sottises sont supprimées et toutes les intelligences apparaissent. La Voie recouvre tous les domaines. Si on comprend la Voie, l'intelligence se manifeste dans tous les domaines.

Quelqu'un me posa cette question : « Vous dites cela, mais si on fait monter un religieux à cheval, il ne saura pas bien le monter. »

C'est vrai. En toutes choses, il y a deux éléments : le fait et la théorie. Le fait concerne l'acte. Ceux qui procèdent à l'acte peuvent faire l'acte mais ils ignorent la théorie. Ceux qui connaissent la théorie ne peuvent passer à l'acte bien qu'ils connaissent la théorie. Celui qui peut

bien se tenir à cheval ne sait pas encore mener le cheval comme il le voudrait. C'est parce que le cœur du cheval et celui de l'homme ne correspondent pas. Si le cheval et l'homme communiquent bien entre eux, cœur à cœur, l'homme peut le faire galoper, le faire s'arrêter, aller à droite, aller à gauche selon sa volonté. Si celui qui reste bien en selle saisit bien ce principe, tout est facile. Connaître ce principe, c'est cela la théorie. Demeurer bien en selle, c'est cela le fait.

L'artisan fait beaucoup de choses à l'aide de ciseaux, mais celui qui fabrique des ciseaux est forgeron. L'artisan sait si les ciseaux coupent ou non, si le métal est dur ou non, si les ciseaux sont adaptés au bois ou au bambou. Cette théorie est connue des artisans. La fabrication des ciseaux est l'affaire du forgeron. Le métal dur n'est pas adapté à la taille du bambou, il est préférable d'utiliser un métal mou. C'est le contraire dans le cas de la taille du bois. Ces choses sont connues de ceux qui utilisent des ciseaux, et c'est cela la théorie. Ce que fait le forgeron est le fait.

Si celui qui est conforme au fait connaît la théorie, le fait et la théorie correspondront entre eux.

Selon la doctrine du confucianisme, ceux qui sont pourvus d'énergie pure et sereine sont perspicaces et intelligents. Ceux qui sont pour-

vus d'énergie grossière et sale sont d'esprit lent et sot. Cette doctrine a raison. Comme la lune se reflète mal dans l'eau souillée, lorsque l'énergie d'un homme est souillée, la vue et l'ouïe ne peuvent communiquer avec l'esprit. En conséquence, il comprend lentement les choses. Aussi, comme les objets se reflètent bien dans l'eau pure, les objets vus ou entendus sont bien reflétés dans l'esprit, et l'homme comprend vite la théorie des choses. Cet homme est qualifié de perspicace.

Ce principe est net en toutes choses. Par exemple, lorsqu'on chauffe deux bouteilles de saké sur le feu du foyer, le saké pur chauffera vite et le saké trouble chauffera lentement. La chaleur se communique lentement dans un saké trouble et rapidement dans un saké pur. La perspicacité est comme le saké pur et la lenteur est comme le saké trouble. Je n'en comprends pas bien la raison. Ceux qui ont reçu une énergie pure sont perspicaces. Ceux qui ont reçu une énergie souillée sont lents.

Ceux qui ont reçu une énergie pure devraient être perspicaces en toutes choses. Cependant, un enfant de dix ans peut être même supérieur, dans une technique ou un art, à des gens âgés de cinquante ou soixante ans. Mais dans d'autres domaines, il n'est pas différent du commun des mortels. Est-ce parce que le Ciel lui a donné l'énergie pure seulement dans une technique ou

dans un art ? Inseki (1605-1673) avait le génie du jeu de go dès l'âge de neuf ans, mais sa sagesse en dehors de cette spécialité était tout à fait ordinaire.

Même ceux qui sont sots en toutes choses, à cause de leur énergie souillée, peuvent être supérieurs dans un domaine. Ils travaillent si bien dans ce domaine que ceux de leur âge ne peuvent leur être comparés, même par l'exercice et l'étude. Dans ce domaine, ils sont différents des autres qui ont pratiqué depuis leur naissance. Est-ce qu'ils ont reçu, en ce domaine, une énergie spéciale ? Comment peut-on expliquer ce phénomène ? Celui qui était assis près de moi disait : « C'est tout naturel. » Là aussi je me pose des questions.

Ma question vient de ce que la perspicacité et la lenteur proviennent des énergies pure ou souillée. Si vous dites que « c'est tout naturel », niez-vous la pureté ou la souillure des énergies ? Vous êtes confucianiste et vous êtes anticonfucianiste, c'est comme pourfendre son propre corps avec son sabre. C'est là ma question...

Devant nos yeux, le ciel, la terre et la nature fonctionnent et toutes choses se développent et se métamorphosent.

Les fleurs s'épanouissent, la verdure se développe, les feuilles tombent et elles s'en retournent à la racine, puis le printemps revient.

Toutes choses sont ainsi. Les hommes sont aussi comme les choses. Les oiseaux, les bêtes et les insectes, tous sont élevés par le ciel et la terre. C'est pourquoi on a dit que le Ciel a créé toutes choses dans la nature.

Mais si un marron n'a pas été planté, le ciel ne peut le produire. Si un kaki (plaqueminier) n'est pas planté, le ciel ne peut le produire. Si prunier, pêcher et autres arbres innombrables ne sont pas plantés, ils ne peuvent produire. Si rien n'est semé, rien ne poussera. En conséquence, le marronnier est issu d'un marronnier, un plaqueminier d'un plaqueminier. Non du Ciel. Le Ciel ne s'occupe que du fonctionnement.

Choisissons un exemple : le ciel et la terre sont comme une meule qui réduit les feuilles de thé en poudre. La partie inférieure de la meule représente la terre et sa partie supérieure, qui tourne, représente le ciel, de sorte que l'on peut dire que celle qui tourne est le « yang » et que la partie immobile de la meule est le « yin ». Ainsi, yin et yang sont présents. On commence à faire tourner la meule manuellement et on la fait retourner à sa place de départ. On compare cela à la ronde du printemps, de l'été, de l'automne et de l'hiver, puis retour au point de départ, c'est-à-dire le printemps. La giration est changement, et le retour au point de départ est le circuit. Lorsqu'on place des feuilles entre les

deux parties de la meule, la poudre de thé descend. Lorsqu'on y place des remèdes, la poudre obtenue descend. On peut y placer n'importe quoi selon sa volonté, chaque sorte de poudre descend. Grâce à ce phénomène nous avons expliqué que toutes les choses agissent vivement.

Lorsqu'on fait tourner la meule, chaque matière utilisée, thé ou remède, est réduite en poudre, mais ce n'est pas la meule qui a créé ces matières. La meule ne fait que tourner et ce qui descend n'est que poudre de thé ou de remède, qui a ses particularités. Le fonctionnement du ciel et de la terre est ainsi.

Le fonctionnement du ciel et de la terre est comme un cercle : printemps doux, été chaud, automne frais, hiver froid et retour au printemps, puis à l'été. C'est comme la giration de la meule sur des feuilles de thé. Si ce fonctionnement a lieu, les choses apparaissent avec leurs particularités propres. Même si la meule tourne toute la journée, si on n'y place pas les feuilles de thé ou les remèdes, rien n'apparaîtra en particulier. Le ciel et la terre tournent (se transforment), sans semence rien ne pousse. La moindre des herbes a sa graine et si la graine va en terre, elle poussera grâce au fonctionnement du ciel et de la terre. Ce n'est pas le Ciel qui fabrique chaque chose.

En conséquence, chaque herbe et chaque

arbre a sa caractéristique spéciale depuis le passé sans commencement. Lorsque le marronnier pousse, il a une raison de devenir marronnier et, par conséquent, un claqueminier ne pousse pas à l'aide d'un marron, jusqu'à la fin des temps. Le pêcher ne pousse pas avec un noyau de prune. Chaque noyau de prune devient prunier, chaque noyau de pêche devient pêcher, selon les « karmans » (actes) de chacun. Il en va de même pour les êtres animés comme pour les êtres inanimés. Toutes choses se développent selon les actes propres à chacune, ce qui est appelé actes attirants. Toutes choses se développent selon leurs particularités, ce qui est appelé actes particuliers. L'acte attirant concerne les choses d'un même genre. L'acte particulier concerne toutes choses dans leurs particularités.

Selon la doctrine du confucianisme toutes choses sont métamorphose d'une Énergie et elles sont créées par le Ciel. Le confucianisme dit que c'est naturel, mais si un confucianiste dit que le Ciel les produit définitivement, le prunier sera-t-il produit maintenant, devant nos yeux, sans amande ? S'il dit que c'est naturel, en plantant un prunier, cela produira-t-il un pêcher ? Nettement le prunier devient prunier par l'acte attirant du prunier, et le pêcher devient pêcher par l'acte attirant du pêcher. Le Ciel ne fait que le fonctionnement. Le prunier et

le pêcher sont produits par le prunier et le pêcher eux-mêmes, et non par le Ciel. Si vous avez d'autres théories, expliquez-les-moi. Mes disciples, répondez-moi.

Le Bouddha a enseigné : « Lorsque des bûches se sont entièrement consumées, alors le feu s'éteint. L'homme est ainsi. » Donc, désirer est un acte de l'œil et si l'œil disparaît, le désir aussi est détruit. Si on trouve qu'un objet est gracieux, avec la disparition de l'œil qui sent cette grâce, l'esprit qui sentait la grâce est détruit en même temps. Partant de là, si on conclut qu'il n'y a pas de transmigration, ce n'est pas bon.

Il va de soi que lorsque la bûche est consumée, le feu est éteint en même temps. L'extinction de la bûche et du feu est définitive. Mais si au moment où la bûche va être consumée, on transmet la dernière incandescence à une autre bûche, le feu va prendre à nouveau, n'est-ce pas ? Il est naturel que, au moment où la bûche s'est consumée, le feu soit éteint, mais si, obéissant à notre volonté, on transmet le feu à une autre bûche, ce feu ne sera pas éteint.

Si l'homme meurt, rien ne reste de lui, naturellement, mais si on transmet sa pensée aux objets par sa volonté, alors, les pensées ne s'épuisent plus. Sans le comprendre, si on dit qu'on est détruit sans laisser de traces, c'est une erreur.

Tout le monde pense que le feu est détruit et qu'il disparaît, mais c'est une erreur. Le feu est éteint et la bûche se consume, mais la nature du feu n'est pas détruite. La bûche, le feu, la forme des flammes jaillissantes disparaissent, mais la nature du feu n'est pas détruite. Elle retourne au Ciel et lorsque le Ciel produit les choses, les choses produites ont chacune le feu en puissance. Lorsqu'on veut allumer le feu, il ne disparaît pas. S'il n'y a aucun feu dans la soixantaine de provinces du Japon, aucun feu ne reste plus ; si le feu a disparu à jamais, le feu sera détruit complètement. Mais, même si on a éteint le feu complètement dans le monde, quand on veut on peut le rallumer tout de suite. En conséquence, le feu ne disparaît pas. La disparition du feu signifie-t-elle sa destruction réelle ?

Réponse : « Le feu n'est vraiment pas détruit. »

Question : « S'il n'est pas détruit, pourquoi dit-on que le feu est éteint ? »

Réponse : « C'est que l'énergie vigoureuse du feu a disparu. On appelle cela " l'éteinte " du feu. La nature du feu est éternelle et sans destruction. Lorsque la bûche est en feu, il y a production de flamme. Cette flamme est née de la nature du feu. Même si la flamme disparaît, la nature du feu ne disparaît pas. C'est ainsi que la pierre contient le feu, le bois également, et qu'il

n'y a aucune chose qui n'ait pas la nature du feu. Même si le feu, dans le monde, disparaît d'un seul coup, la nature du feu n'est pas détruite. En conséquence on peut produire du feu, en frottant des pierres ou du bois. Voilà la preuve. »

Tout le monde a un mérite dans sa nature. Si nous utilisons nos qualités, personne n'est abandonné. Observons chaque chose, alors nous trouvons quelque chose qui possède une grande force malgré sa petite taille. La sangsue et le moustique absorbent le sang. Leur taille est petite, mais leur force est très grande. Même si un homme de grande force applique sa bouche sur le corps et qu'il aspire fort, le sang ne viendra pas du tout. Donc, l'homme a de la force, mais pour aspirer le sang il faut l'aide de la force de la sangsue. Si on utilise chaque chose selon ses vertus, elle n'est pas inutile. Il n'y a aucune chose dépourvue de vertu. L'homme n'aime pas ce qui est salé ni ce qui est amer, mais la *renouée* (plante) est renommée pour son goût salé et l'*Acacia amara* a la vertu de l'amertume. Il faut utiliser la vertu de chaque chose et ne pas abandonner cette chose. L'arsenic est nuisible pour les hommes et sa vertu consiste à nuire aux hommes. Lorsqu'un remède doux ne peut venir à bout d'une maladie, en stimulant à l'arsenic, on peut faire disparaître la maladie. En conséquence, un bon médecin apporte la vitalité aux

hommes à l'aide de poisons. Le sage souverain connaît bien les hommes. Je crois que celui qui connaît les hommes utilise la vertu et le mérite de chacun. Si un souverain médiocre utilise un vassal sage, c'est un souverain sage.

L'histoire nous raconte la vie de « la Belle aux jolis sourcils qui tuait les hommes telle une hache ». A l'époque des Royaumes Combatants, six pays furent ainsi vaincus. Le pays de Wou fut vaincu, mais celui de Yue eut de la chance. Le pays de Yue eut des relations avec la Belle au commencement, mais à la fin, l'intelligence de Fan-li (fidèle vassal) vainquit le pays de Wou, en tenant le manche d'une hache. Une belle peut détruire les autres, mais si je tiens le manche de cette hache, je puis détruire quelqu'un d'autre. Si quelqu'un d'autre tient le manche, je serai vaincu par quelqu'un d'autre. La hache a pour fonction la destruction, mais détruire ou être détruit dépend du plan dressé par l'homme.

Je pense que, dans la vie quotidienne, il est souhaitable de se comporter de façon à ce que les autres nous prennent pour des mendiants, mais la mondanité me reste encore et je suis mêlé aux hommes. C'est regrettable.

A l'origine, j'ai succédé aux mendiants. Sâkyamuni, mon Maître véritable, était le roi du pays de Magadha, mais en s'abaissant il est

devenu mendiant. Notre Patriarche, Bodhidharma, était prince du pays Conjeebalam, mais s'abaissant, il est devenu mendiant. En ce qui concerne le froc, il n'est pas mal qu'il ait l'air vénérable, en tant que moyen de sauver les êtres vivants. Et, de plus, il a le mérite d'apporter un meilleur aspect. A l'origine, le froc était fabriqué à l'aide d'une étoffe aux couleurs délavées. L' « Ascète silencieux des Sâkya » (Sâkyamuni) n'a jamais porté un froc à fils d'or et il laissa sa robe à Maitreya. Kâsyapa (disciple de Sâkyamuni) prit la robe du Maître et entra dans la grotte du mont Pattes de gallinacé. Les moines d'aujourd'hui sont vêtus de beaux sous-vêtements et ils sortent du temple en regardant devant et derrière. Comme leur comportement est désagréable ! Ils ne sont pas différents de la belle qui exhibe sa beauté.

Question : « L'Essence sera-t-elle détruite ou non ? »

Réponse : « Elle ne sera pas détruite. »

— Si elle ne sera pas détruite, pourquoi dit-on que l'Essence est bonne ?

— Par exemple, la carotte est ce qu'il y a de meilleur pour vivifier l'homme, mais si on l'utilise trop, c'est mauvais à cause de sa mauvaise utilisation. Et cela ne vient pas de la carotte. L'arsenic tue l'homme, mais si on l'utilise au moment approprié, il guérit la maladie. Si on

utilise toutes choses selon leur essence, elles peuvent vivifier l'homme.

Toute chose a son Essence. L'Essence est bonne. Meng-tseu disait qu'elle était bonne. Le bien a une production et une destruction, car le bien est relatif au mal. Lorsque le bien est détruit, il devient le mal ; lorsque le mal est détruit, il devient le bien. Lorsque la parole est détruite, c'est le silence ; lorsque le silence est détruit, c'est la parole. Lorsque la clarté est détruite, c'est l'obscurité ; lorsque l'obscurité est détruite, c'est la clarté. Lorsque l'obstruction est détruite, c'est le vide ; lorsque le vide est détruit, c'est l'obstruction. Tout est tantôt produit, tantôt détruit. Dès l'origine, l'Essence de l'homme est bonne et il fait le bien, mais s'il s'est transformé et fait le mal à partir d'aujourd'hui, alors le bien est détruit et c'est le mal qui apparaît. L'homme fait le mal dès l'origine, et s'il s'est transformé et fait le bien à partir d'aujourd'hui, le mal se change en bien.

Lorsque le jour tombe, la clarté disparaît et c'est l'obscurité. Lorsque la nuit s'achève, l'obscurité disparaît et c'est la clarté. Alors, on peut dire que le bien a production et destruction, tandis que l'Essence n'a ni production ni destruction. Parce qu'elle n'a ni production ni destruction, on ne peut pas qualifier l'Essence de bonne. Meng-tseu disait que l'Essence est bonne, mais ce qualificatif de « bonne » n'a pas

de rapport avec le bien et le mal. On appelle cela : « le bien sans relativité ». C'est la racine où le bien et le mal apparaissent. Il est le substantiel du bien et du mal. L'Essence n'a ni bien ni mal. Elle n'a ni bien ni mal, et par vénération on l'appelle, bien forcément, le Bien.

Si on aime quelqu'un, on dit que c'est bon, mais si on dit que c'est l'essence, l'essence ne consiste pas à aimer quelqu'un. Lorsqu'on aime quelqu'un, on ne manquera pas de le haïr parfois. S'il y a l'amour, il y a aussi la haine, mais l'Essence n'a ni amour ni haine. L'amour et la haine viennent de l'extérieur, non de l'intérieur. Par exemple, l'Essence est comme l'eau. Lorsqu'on verse de l'eau sur des fleurs, les fleurs sont vivifiées, mais si on la verse mal, les racines seront découvertes et les fleurs se dessècheront. Dans cet exemple, dessécher est l'eau et vivifier aussi est l'eau. Vivifier ou dessécher dépendent de la manœuvre de celui qui verse l'eau et ne dépendent pas de l'eau. En conclusion, l'eau est l'Essence ; le bien ou le mal, vivifier ou dessécher dépendent de la manœuvre de celui qui verse l'eau.

— Pourquoi comparez-vous la manœuvre à l'eau et insistez-vous sur le bien de l'Essence ?

— La manœuvre de l'homme a le bien et le mal, mais l'eau n'a ni bien ni mal. Ce n'est ni oui ni non, mais par la force des choses on le nomme bien. Ce bien est le bien inné et il est le bien sans

relativité. Il ne tombe pas dans les deux éléments du bien et du mal. Il n'est ni bien ni non-bien, et il en est détaché. Seulement je crains que les hommes en parlent sans connaître la vérité.

Ceux qui sont riches matériellement sont ceux qui manquent d'humanisme. Je pense que l'humanisme a pour principe d'aimer vastement. Ce mot « principe » ne désigne pas un sens ou une raison, mais la racine. L'humanisme constitue la racine et la fraternité la branche. Lorsqu'on parle de fraternité, personne n'est exclu. Lorsqu'on a des céréales, on en distribue aux villageois. Lorsqu'on regarde de par le monde, il y a beaucoup d'enfants pauvres à sauver. On ne doit pas trop conserver de biens. Si on en a trop, c'est parce qu'on ne pratique pas l'aumône. Si une famille est riche, sans pratiquer l'aumône, elle ne peut être appelée « humaniste ». Yang-hou (homme politique de l'époque du Printemps et de l'Automne) disait : « Si on devient riche, on n'est pas humaniste. Si on est humaniste, on ne peut pas être riche. »

Il n'y a pas de plus grande richesse que de gouverner le monde. La richesse consistant à gouverner le monde est composée des richesses du monde. Ce n'est pas la richesse d'un individu qui accumule des biens. Lorsqu'on accumule des

richesses afin de devenir riche individuellement, ce n'est que la richesse d'un petit homme. La richesse d'un petit homme n'est pas juste et pareille aux nuages flottant dans le ciel. Les gens louent les gens n'ayant aucune cupidité, ils détestent ceux qui sont cupides, mais s'il y a une raison d'être cupide, ça va. S'il n'y en a pas, l'absence de cupidité n'est pas tellement excellente.

Le « roi tournant-la-roue » possédait sept sortes de trésors (la roue d'or, des éléphants, des chevaux, des bijoux, des ministres capables, des femmes splendides et des généraux excellents) et même le Bouddha admirait ces trésors. Mais le chien et le cheval foulent aux pieds ces sept trésors comme s'ils étaient des pierres ou des tuiles. Cependant, même si le Bouddha semblait cupide (à cause de sa louange des sept trésors), on ne tient pas le Bouddha pour méprisable ; même si le chien et le cheval semblent sans cupidité, on ne les vénère pas. Avec ou sans cupidité, tous les deux doivent avoir une raison. Si on est sans cupidité, avec une raison, c'est encore mieux. On connaît la valeur du trésor et lorsqu'il faut en faire l'aumône on fait l'aumône, lorsqu'il faut l'abandonner, on l'abandonne, et lorsqu'il faut le prendre, on le prend. C'est pourquoi un dicton du Zen nous dit : « L'homme vertueux aime les biens matériels et il y a la voie pour les acquérir. »

Lorsqu'on me donne, je me sens profondément mal à l'aise. Les dons sont pour la plupart des choses réputées parmi tout le monde. Si j'ai une vertu qui me convient et que grâce à cette vertu je reçois des dons, c'est admissible. Les objets réputés nuisent à la vertu. Par la vertu qui me convient, j'entends que, en tant que moine, je transmets un petit peu la Voie des Maîtres précédents, je fais méditer sur une règle de kôan et j'établis la Voie pour en faire bénéficier les êtres vivants. Ceux qui entrent dans notre école se plaignent de leur obscurité sur le Terrain de leur Esprit, ils méditent sur un kôan et le comprennent, ils éclaircissent le passé, le présent et l'avenir, ils savent d'où ils sont nés, ils se réjouissent d'entrer cette fois dans le non-agir et ils ont de la joie dans la tranquillisation sans penser aux plaisirs de ce monde. C'est ce qu'ils ont obtenu par la recherche d'un kôan. Ceux qui savent ce bienfait vénèrent le Bouddha et respectent les Patriarches.

Ceux qui veulent approfondir l'exercice de l'école du Zen répondent bien aux bienfaits des Bouddhas et des Patriarches sans m'offrir de biens matériels. Je m'en réjouis. Les biens matériels ne me sont pas utiles. Si la volonté du donateur est pieuse, même un morceau de légume sera apprécié par moi. Je le prends pour le don d'un esprit pieux et je le soignerai plus que de l'argent et un trésor. Si la volonté du

donateur n'est pas pieuse, même l'argent et un trésor sont égaux à un poil. L'argent et un trésor me sont inutiles. A propos de repas, je sais qu'un bol de bouillie de riz le matin et un bol de riz le soir sont suffisants. Quant aux vêtements, j'utilise du papier et du coton. Mon domicile n'est qu'une natte. Si on ne se soucie pas des trois éléments : vêtements, alimentation et habitation, on n'a pas du tout besoin d'argent. Si l'argent s'est accumulé tout seul, la construction de salles et de tours est bien, et les dons aux pauvres sont aussi bien. Mais on n'a pas besoin de les faire en les cherchant spécialement.

Sôji (poète, 1498-1581), de Nara, est confucianiste. Il est spirituellement descendant de Lin Houo-tsing (poète, 967-1028). Sôji a dit : « Il est difficile de devenir pauvre. Celui qui devient pauvre est excellent. » Ces paroles sont aussi excellentes. Depuis les temps anciens jusqu'à aujourd'hui, ceux qui ont atteint la Voie sont connus pour leur pauvreté. Jadis, j'ai écrit que Fan-li (en japonais Hanrei) s'était retiré près des Cinq Lacs et qu'il était devenu riche, et que c'est une tache sur lui. Nombreux sont ceux qui sont atteints de cupidité et peu nombreux sont ceux qui n'en sont pas atteints. Être pauvre provient du manque de cupidité, donc, être pauvre est excellent. Aussi, il y a ceux qui aiment les plaisirs charnels, le jeu et paresser, et ne savent

pas conserver les biens qu'ils ont hérités de leurs parents et qui, ainsi, deviennent pauvres. Peut-on dire qu'être riche sans dilapider sa fortune est préférable à la façon de vivre que je viens de citer ?

Il y a des moines pour qui la Loi du Bouddha est secondaire et pour qui la mondanité passe avant tout. Des moines à la cupidité profonde, qui vivent en flattant le monde, même s'ils peuvent réciter de mémoire tous les textes sacrés bouddhiques, ne sont pas des moines véritables. Même s'ils ne lisent ni les textes sacrés du Bouddha ni les recueils des paroles des Patriarches, tant qu'ils sont conformes à la Voie, ils sont de véritables « sortis de la famille » (moines).

Méditez sur : « Comment voir sans conjecturer. » Lorsque vous contemplez une calligraphie, n'essayez pas d'en saisir le sens.

Toutes choses ont deux éléments : provisoire et réel. En connaissant la réalité, on peut utiliser quelquefois un moyen provisoire en feignant l'ignorance de la réalité. Le moyen provisoire est un stratagème. Le réel est la vérité.

Prenons un exemple afin d'expliquer l'élément provisoire. On dit que l'on n'éternue pas si l'on mange du poivre après l'avoir placé sur une natte. C'est un stratagème. Il n'est pas vrai

qu'on n'éternue pas si on le laisse sur une natte. Le but réel consiste à rappeler que le poivre fait éternuer l'homme.

Si on explique la réalité, le stratagème sera découvert et on n'y croira pas. Donc, on donne le conseil de le placer sur une natte. C'est admissible.

Aussi, on dit que si on donne de la main à la main un cure-dent, l'amitié sera rompue, donc on conseille de le placer sur un éventail ou sur quelque objet du même genre. Cet exemple illustre l'élément provisoire, le moyen ou le stratagème. Le cure-dent est utilisé pour la bouche, donc on évite de le souiller par les mains d'un tiers. Voilà le but réel, véritable.

Pour l'odorat et le goût, il vaut mieux quelque chose de peu profond et de léger. Ainsi, en toutes choses, l'homme est préférable peu profond et léger. L'excès de sel n'est pas bon. Être amical avec les autres, c'est bon, mais pour la situation de moine, qui est sorti de la famille, il vaut mieux aussi être peu profond et léger. Lorsqu'on est trop amical, cela ressemble, au contraire, à de la flatterie. La miséricorde, dans la Loi du Bouddha, est une autre chose. Même une seule parole causera le réveil religieux. On dit que la miséricorde compatissante est plus puissante que les cinq péchés irrémisibles de Déva qui voulut assassiner Sâkyamuni.

Même s'il y a une cause, sans condition le fruit ne sera pas produit. Par exemple le bateau est une cause, le vent une condition et le point d'arrivée est le fruit. Supposons qu'il y ait une amande. C'est la cause. Les mains qui plantent l'amande sont la condition. Même s'il y a une amande, sans les mains qui plantent, l'arbre ne peut pas prendre. Si l'amande ne germe pas, il n'y aura pas de fruit à venir. Par la condition des mains qui plantent, le fruit sera produit. Voilà le fruit, alliance de la cause et de la condition.

L'homme a une cause karmique du passé et nous obtiendrons ainsi notre fruit. Mais, sans condition, la sagesse ne naîtra pas, on passera une vie en vain et on attendra une condition à venir. Le Grand Maître Sixième Patriarche du Zen, Houei-neng (638-713), était un bûcheron du sud de la chaîne des montagnes (province Guangdong, région de Canton). Lorsqu'il était en train de vendre des fagots dans la ville, il écouta une vieille femme en train de réciter le *Sûtra de Diamant*. Il prêta attention au passage : « Il faut susciter son esprit sans se tenir nulle part », et il saisit, puis finit par se rendre en pèlerinage au mont Prunes jaunes où il atteignit l'Éveil. Le Sixième Patriarche avait la cause d'une vie antérieure, mais sans rencontrer la condition de la vieille dame, il aurait fini sa vie

en tant que bûcheron au sud de la chaîne des montagnes. Aussi, même s'il rencontrait tous les jours la condition, sans la cause d'une vie antérieure, comment aurait-il pu avoir l'Éveil ? C'est ainsi que des milliers de personnes ont entendu réciter le *Sûtra de Diamant* dans cette ville, mais que seul le Sixième Patriarche a obtenu le Grand Fruit bouddhique. Avec raison on peut dire que, sans harmonie entre cause et condition, rien ne sera achevé.

Les gens perspicaces ont peu de chance d'atteindre la Vérité suprême et les gens lents l'ont au contraire. Les gens perspicaces courent trop vite, tandis que les gens lents comprennent petit à petit les théories. Les gens perspicaces se mettent bien en tête les paroles qu'ils ont prononcées et ils les expliquent, mais ils ont peu de compréhension merveilleuse. Les gens lents ne parlent pas beaucoup, mais ils réfléchissent longtemps en demeurant sur une phrase et sur une parole, c'est pourquoi ils ont en revanche une meilleure compréhension que les gens perspicaces. Par exemple, lorsqu'on ramasse des fruits et cueille des champignons dans la montagne, si on court vite pour en récolter beaucoup, on ne peut en avoir beaucoup. Ceux qui regardent en arrière, même après avoir couru, en trouvent au contraire beaucoup. Ceux qui désirent beaucoup ne peuvent obtenir beaucoup. Ceux qui n'abandonnent pas, même peu

de chose, obtiennent beaucoup à la fin. C'est parce qu'ils sont soigneux en toutes choses.

Il y a des rustres illettrés dont la piété filiale dépasse celle des autres. Il y a des gens qui sont dépourvus de piété filiale bien qu'ils lisent quatre livres sacrés et cinq textes vénérables du confucianisme. Pourquoi les rustres ont-ils de la piété filiale et pourquoi les savants en sont-ils dépourvus ? Si on répond que, dans les deux cas, tout dépend de la nature, alors les textes sacrés des saints n'auront aucune efficacité. Il y a des gens qui ont la piété filiale de naissance bien qu'ils n'aient jamais rien étudié, et il y a des gens qui en sont dépourvus malgré les études qu'ils ont faites. Si on se met bien en tête ce phénomène, on peut croire en la Loi du Bouddha.

Le professeur dont le nom est « Comment exister ? » demanda :

« Selon les confucianistes de l'époque des Song, les bouddhistes décorent leur enseignement, en empruntant des dits de Lao-tseu et de Tchouang-tseu. Est-ce vrai ? »

Réponse : « C'est une illusion de l'école de Tchou Hi (1130-1200). Lao-tseu et Tchouang-tseu considèrent qu'avant le " Grand Extrême ", Premier Principe, c'est le non-être et qu'après lui, c'est l'être. Ils affirment le non-être et nient l'être. Chez eux la conscience distinctive

entre être et non-être n'est pas encore disparue et la passion sur le bien et le mal n'est pas encore anéantie. Ce sont là les racines de la transmigration et la source des illusions. A fortiori, ils se réjouissent du néant et rejettent l'être ; ils prennent le non-être et abandonnent l'être. Ils sont enfermés dans la prison du néant et attachés par les liens naturels. Ainsi, ils forment la cause de l'écoulement corrompu et ils attirent des fruits conditionnés. Comparer leur philosophie à la Voie de l' " Ascète silencieux des Sâkya " est pareil à comparer la divinité de la rivière à la divinité de l'océan.

Si on dit que les bouddhistes ornent leur enseignement de passages de Lao-tseu et de Tchouang-tseu, c'est abaisser le Bouddha, n'est-ce pas ? Pourquoi auraient-ils besoin d'orner à l'aide de phrases de Lao-tseu et de Tchouang-tseu ? Depuis la dynastie des Han, plusieurs textes bouddhiques furent successivement introduits en Chine. On les traduisit en chinois, en demeurant fidèle au sens donné par la langue sanscrite. Pourquoi les traducteurs auraient-ils eu besoin d'utiliser le sens des textes de Lao-tseu et de Tchouang-tseu ? Les gens les plus intelligents furent réunis dans l'Institut de traductions. Les uns traduisaient du sanscrit en chinois, d'autres s'occupaient de la rédaction, d'autres encore vérifiaient la traduction du sanscrit en chinois. Comment une personne aurait-elle pu y

introduire, en secret, des phrases empruntées à Lao-tseu et à Tchouang-tseu dans le but d'orner les traductions ?

Un texte bouddhique sanscrit était traduit plusieurs fois en chinois. Ce qu'un traducteur précédent avait simplifié ou abrégé, un nouveau traducteur pouvait enrichir sa traduction à l'aide du texte sanscrit, et les erreurs commises par le traducteur ancien pouvaient être corrigées par le nouveau traducteur à l'aide du texte sanscrit. Est-ce autorisé d'orner une traduction en y introduisant à tort des phrases de Lao-tseu et de Tchouang-tseu ? Seulement, pour traduire du sanscrit en chinois, on utilise la langue de la Chine. Parmi les textes concernant la Voie de la Chine, ceux de Lao-tseu et de Tchouang-tseu sont les meilleurs. Donc, on a beaucoup utilisé leur vocabulaire, mais le sens en est différent. Il faut le comprendre. Lao-tseu et Tchouang-tseu parlent du non-agir et notre Bouddha également. Ou bien ils parlent du « Principe » et de son action et notre Bouddha de même. On ne peut pas discuter de leur sens en négligeant leurs différences. »

Comment peut-on connaître le fond d'un homme ? Seulement par les larmes. Sans rien penser, les larmes ne peuvent pas jaillir. L'esprit qui provoque les larmes ne peut pas être mensonger. Une pensée profonde se meut en direc-

tion d'une chose, elle influence jusqu'au bout des ongles des mains et des pieds, et le sentiment envahit tout, alors ce liquide apparaît. Même si on entoure le corps de liens, une seule goutte d'eau pure ne sort pas. Comme la force du sentiment est puissante ! Cela dépasse la raison. Cela ne signifie pas que, dans le corps humain, il y ait un endroit à larmes d'où elles sortent au moment où l'on pleure. Plutôt, les larmes jaillissent sous la pression des passions. C'est l'eau d'amour. Les textes bouddhiques les ont classées dans « l'eau d'amour ».

Néanmoins, bien qu'on ait pleuré sous une certaine pensée sentimentale, lorsqu'on ne peut exécuter sa volonté, quelquefois ces larmes ont semblé mensongères. L'esprit humain varie du matin au soir, donc les pensées varient également. Aussi, lorsque la pensée n'est pas suivie d'effet, la volonté deviendra mensonge. Laissons de côté le futur, mais au moment où les larmes coulent, ces larmes ne peuvent être mensongères.

A propos du mouvement du corps — le corps se meut après le mouvement dans l'esprit. En conséquence, même si le corps ne se meut pas, cela ne signifie pas que l'esprit ne se meut pas. Les plantes ne se meuvent pas et lorsque le vent souffle, on dit que les plantes bougent. Ce n'est pas ça. Au printemps toutes choses se meuvent.

Par le mouvement, les fleurs et la verdure apparaissent. Si on dit qu'une chose ne se meut pas, tant que son corps ne se meut pas, c'est qu'on ne connaît pas la vérité. Chez l'homme, la volonté d'aller à un endroit se meut tout d'abord, puis le corps se meut jusque-là. Malgré cela, lorsqu'on voit un corps en mouvement, on dit pour la première fois : « mouvement ». Les gens ne voient pas ce qui se meut à l'intérieur, donc ils ne comprennent pas le mouvement. La pensée intérieure s'exprime à l'extérieur et, sans mouvement du corps, l'intérieur paraît à l'extérieur. C'est parce que l'intérieur se meut. Les plantes ont une position fixe, elles ne vont ni ne viennent, donc il semble qu'elles ne se meuvent pas, mais elles se meuvent à l'intérieur et les fleurs et la verdure sont produites. Voilà le mouvement des plantes.

Dans le livre XII des *Entretiens de Confucius* intitulé : « De l'art de gouverner », on peut lire : « Faire effort sur soi-même pour revenir au rituel. » « Faire effort sur soi-même » signifie se corriger soi-même. Quant à « revenir au rituel », le « rituel » désigne la Voie. Si on se comporte selon ses caprices, comme on veut, on sera hors de la Voie. Donc, il faut se régler et ainsi la volonté sera appliquée, et la voie perturbée par l'extérieur retournera à la Voie. Le rituel est constitué conformément à la Voie,

donc le rituel c'est la Voie et la Voie c'est le rituel. Il n'y a pas deux éléments : Voie et rituel. C'est comme de fabriquer un récipient dans un moule. Le moule et le récipient ne sont pas différents. Un homme petit est très relâché et perturbe la Voie. L'homme vertueux se mortifie et sa voie deviendra la Voie. Dans combien de domaines se mortifiera-t-il ?

Par exemple, il n'est pas bon de trop manger. Chacun doit avoir la quantité qui lui convient. Surtout, les moines ont tort de manger à volonté.

Le Sûtra des Enseignements laissés nous dit : « Recevoir un repas est égal à boire un remède. Le repas est destiné à calmer la faim, n'ayez pas la jouissance du goût. » Bien que le ciel soit haut, ne marchez pas en vous redressant. Bien que la terre soit épaisse, ne la foulez pas violemment. On dort pendant la nuit et on est éveillé pendant la journée. C'est la coutume de l'homme.

Malgré cela, si on fait la grasse matinée et la sieste comme on le veut, c'est une occasion de ne pas se mortifier soi-même. Il faut savoir que, sans se mortifier, il n'y a pas de Voie. Dans tous les domaines, avoir soi-même du plaisir n'est pas conforme à la Voie. Même dans les travaux, donnez aux autres le travail facile et prenez vous-même le difficile. Quant à l'alimentation, servez aux autres la meilleure et mangez vous-

même la pire. Tout cela signifie : « Faire effort sur soi-même pour revenir au rituel. » En revanche, les hommes d'aujourd'hui prennent pour eux-mêmes le travail le plus facile et donnent aux autres le plus difficile. Ils préfèrent garder pour eux-mêmes les meilleurs repas. Voilà, rien ne convient à la Voie chez eux. Si, par hasard, une personne suit volontiers la Voie, les autres s'en moquent, gardent de la jalousie contre elle et ils essaient de la faire tomber. Voilà les mœurs du commun des gens.

Quelqu'un m'a demandé le sens du dicton : « Ne regrettez pas cent pièces d'or. Ne méprisez pas un bol de riz. »

Comment pourrait-on regretter l'or s'il sert à sauver les hommes ? Bien qu'un bol de riz soit léger, un bol de riz peut maintenir en vie. Comment pourrait-on le mépriser ? Jadis, un fonctionnaire jeta un bol de riz entier dans un égout. Son souverain le fit exécuter immédiatement par bastonnade. Le frère du roi dit : « Un bol de riz prit la place d'une vie humaine. »

L'homme est précieux et un bol de riz est peu de chose. Cependant, le souverain fit de cette punition un exemple pour les hommes à venir. C'est vraiment une très bonne histoire ! C'est l'application du principe consistant à tuer un homme afin d'en sauver des milliers. Les paysans cultivent des céréales avec un labeur

énorme et, si on les méprise, qu'est-ce qui serait précieux ? Le peuple est la vie d'une nation. Le seigneur s'appuie sur le peuple comme s'il était son ventre et son cœur.

Alors que le souverain des Tch'ou était en train de chasser, il vit un homme allongé au travers d'un chemin de montagne. Le roi lui en demanda la raison, alors il lui répondit : « Je suis affamé. » Le souverain lui fit donner un bol de riz et l'homme affamé, après avoir mangé le riz, se leva et s'en alla.

Plus tard, la guerre éclata entre le royaume des Tch'ou et un pays voisin. Dans l'armée ennemie, il y avait un homme qui se battait avec une hallebarde renversée. Le roi lui demanda qui il était. Alors, il lui répondit : « Jadis, je me trouvais affamé, dans la montagne de votre pays des Tch'ou. » Et il mourut au combat. On dit que la vie est vraiment légère devant la fidélité. Cet homme affamé mourut au combat, parce qu'il était sincère. Il devait être loyal envers son suzerain, mais il devait une reconnaissance au souverain qui lui avait donné un bol de riz. Si cet homme était entré en courant dans les rangs de l'armée du roi de Tch'ou, il aurait eu tort. Même si le roi de Tch'ou avait eu un homme de plus, cela ne lui aurait pas apporté la victoire. Il n'avait pas deux cœurs pour son suzerain et il renversa sa hallebarde en se souvenant en toute

connaissance de cause du bienfait d'un bol de riz. Voilà ce que sont les larmes. La vie humaine est en or, elle n'est pas légère. Mais cet homme méprisait la vie d'or et il mourut pour un bol de riz qui n'était pas précieux. Cet homme connaissait vraiment ce qu'est la justesse.

Le voleur n'est pas seulement celui qui brise la haie et creuse un passage pour pénétrer dans le magasin. Ceux qui portent des vêtements sans en être dignes ou qui mangent sans en être dignes sont tous des voleurs. Si un moine qui n'a pas l'esprit de recherche de la Voie s'habille bien et mange bien, c'est un voleur-chef.

Si un vassal n'a pas l'esprit loyal envers son suzerain et qu'il s'habille et mange, on peut aussi l'appeler voleur, car les vêtements et sa nourriture sont toutes choses appartenant au suzerain. Si le vassal a été nourri pendant des années par son suzerain et qu'il finit par mourir à force de débauche, sans rendre aucun service utile à son suzerain, ce vassal est pareil à un voleur, car il a gouverné son fief pendant des années grâce à son suzerain. Ceux qui ont un suzerain ou des parents ne doivent pas croire qu'ils s'appartiennent à eux-mêmes, mais ils sont le corps des suzerains ou des parents. De ce point de vue, comment pourrait-on se nuire à soi-même, en ayant une vie dissolue ? Comment pourrait-on abandonner son corps, important, précieux,

sans leur rendre service, même une fois ? Si on veut répondre une fois aux bienfaits qui ont duré des années, il faut régler ce qu'on veut manger, il faut ne pas trop boire. On ne doit pas se livrer à la crapulerie. Si on n'est pas en bonne santé, comment pourrait-on atteindre son but ? Si, dans ce but, on reçoit des bienfaits immérités et une rémunération, on n'est pas différent d'un voleur. En tant qu'homme, peut-on ne pas éprouver de la honte ?

Ce n'est pas Bodhidharma qui créa, pour la première fois, le Zen. Si on dit que Bodhidharma l'a créé, c'est faux. Le Zen est la Vérité transmise par le Bouddha. Bien qu'il y ait des Bouddhas innombrables, depuis la naissance de Sâkyamuni en Inde, jusqu'à l'apparition du Bodhisattva Maitreya, si on dit le « Bouddha », cela désigne le Tathâgata Sâkya. Les autres Bouddhas ont tous des qualificatifs tels que « le Bouddha Amitâbha », « le Bouddha de médecine » ou « le Bouddha des trésors nombreux », etc. Si on dit simplement « le Bouddha », sans aucun qualificatif, il faut penser qu'il s'agit de Sâkyamuni.

Le Zen établi par Bodhidharma était le Zen de « l'Ainsi-Venu ». Il y a plusieurs types de Zen : le Zen hérétique, le Zen profane, le Zen du Grand Véhicule, le Zen du Véhicule Suprême. *Le Recueil des Magasins des Trésors*

explique que ces catégorisations sont relatées dans les écrits du Maître du Zen, Tsong-mi (en japonais Shûmitsu) (780-841).

Tsong-mi disait : « Si on s'exerce avec une pensée différente, en désirant s'élever et en haïssant la bassesse, c'est le Zen hérétique... » « Désirer s'élever » signifie rechercher l'Éveil. « Haïr la bassesse » signifie détester les passions. « Avec une pensée différente » signifie essayer un autre exercice que ceux enseignés par le Bouddha. Si on croit que c'est là le Zen, c'est une pensée hérétique. Elle est très éloignée de l'unique exercice enseigné par le Bouddha.

Le Zen profane consiste en la croyance en la causalité, mais on s'exerce avec l'esprit du désir de s'élever et de haïr la bassesse. « La croyance en la causalité » signifie désirer s'élever et haïr la bassesse. Les passions sont la causalité de ce monde des phénomènes. A cause de la croyance en ces passions on les hait. Lorsqu'on s'éveille d'un seul coup dans notre propre Esprit, tout en transmigrant de vie en vie dans la causalité de ce monde, on n'est pas dans la causalité, mais on n'est pas non plus sans causalité. Le profane ne sait pas qu'il y a la causalité, mais il n'y en a pas, donc en se croyant dans la causalité, il désire s'élever et il déteste la bassesse. Ceux qui s'exercent avec cet esprit, c'est cela le profane.

Lorsqu'on s'éveille subitement dans son propre esprit, la causalité n'est plus la causalité.

C'est pourquoi on dit qu' « on n'a pas à faire d'exercice en tant que cause et qu'on n'a rien à recevoir en tant que fruit ». Mais on s'est trompé depuis toujours sur ce point et on considère qu'il n'y a pas de causalité. Les hommes d'aujourd'hui ont la tête couverte de cendre et le visage plein de terre. Cela n'est-il pas la causalité ? Qu'en pensez-vous ? Po-tchang (720-814) (en japonais Hyakujô) s'était déjà trompé à ce sujet, il tomba dans l'ornière du renard sauvage pendant cinq cents vies. Aujourd'hui, tous les chercheurs du Zen se trompent à ce sujet.

Dans tous les domaines, les esprits n'utilisent pas la force. Lorsqu'ils font appel à la raison, ils n'ont pas besoin de la force. Pour trancher un os humain à l'aide d'un sabre, n'importe quel sabre peut le trancher si on y met de la force. Le faible finira par être tranché par les autres. Mais cela ne dépend pas de la force, et ainsi le fort peut être vaincu par le faible. Il y a une voie pour gouverner le monde sans utiliser le sabre.

Pour polir le bois, le bambou, un bijou ou la pierre, si on appuie fortement on ne peut les polir. Il faut ôter la force des mains, et en les maintenant par les mains, les polir n'importe quand, alors les endroits qui émergent et les creux sont nivelés. Si on les fait grincer en appuyant fort, on peut les faire reluire mais les

endroits qui émergent et les creux ne sont pas nivelés.

La prêle est utilisée pour le polissage. Si l'intervalle entre la prêle et le bois ou le bambou est large, alors les parties qui dépassent dans le bois ou le bambou tombent en poudre. Si on les appuie tous deux, alors la prêle et le bois ou le bambou sont trop proches l'un de l'autre, et la poudre ne peut s'échapper. Si on les polit en les tenant, la poudre se forme entre les deux objets. On peut terminer le travail sans y mettre la force. Le remède appelé « l'acide-nivelant-estomac » comporte deux éléments : des racines de citronnier, destinées à niveler les parties protubérantes, et la taupe-grillon destinée à niveler les creux. On prétend qu'ainsi l'estomac sera apaisé.

La force de la prêle est comparée aux racines du citronnier et la douceur des mains humaines à la taupe-grillon blanche. Ainsi un objet pourra être nivelé. La prêle est forte, et si on y ajoute encore de la force, les endroits en hauteur seront toujours en hauteur et les endroits en creux toujours en creux, et on ne peut parvenir à niveler. .

On ne doit pas se moquer des myopes sans savoir si celui à qui on s'adresse ne l'est pas. Même si quelqu'un connaît une phrase rare, on ne doit pas le prendre pour un phénomène. On a

oublié une phrase dans des livres alentour et on la cherche partout dans des livres ; cela arrive même à des savants. Quelquefois un moine ou un petit bonze me dit que cela se trouve dans tel ou tel livre et ainsi j'éclate souvent de rire. Les gens au savoir étroit et de peu d'intelligence peuvent prendre un livre rare et mettre dans leur tête une phrase de ce livre. Cela peut arriver, mais on ne peut pas les appeler « érudits à la vaste connaissance ». Il y a des études qui font appel à la mémoire. Les gens qui font de telles études se mettent bien en mémoire ce qu'ils ont lu et ils peuvent vous réciter par cœur telle ou telle parole, tel ou tel mot, mais ils ne sont pas au courant de la théorie. Donc, lorsqu'on les interroge sur la théorie, ils demeurent béats et promènent un regard interrogateur alentour. La théorie en question se trouve dans ce qu'ils se sont mis en tête, mais les paroles qu'ils peuvent réciter sont pour ainsi dire sans contenu.

Lorsqu'on est au centre du mont Lou, on ne sait pas sa magnificence. Lorsqu'on est sur le lac Ouest, on ne sait pas sa beauté. Seulement, pourvu qu'on les voie de l'extérieur, on comprend la magnificence du mont Lou et le beau paysage du lac Ouest. Par exemple, on est dans une barque sur un lac et on assiste au lever et au coucher du soleil. Mais on ne trouve pas que ce soient de beaux paysages et lorsqu'on les voit de

loin comme une vue panoramique du lac dans son entier, on les trouve beaux.

En dehors de la mémoire du cœur, connaître une théorie splendide est le plus important. Un ancien a donc dit : « L'étude à l'aide de la mémoire ne vaut pas d'être le maître des hommes. »

Le sūtra intitulé *Le Lotus de la Bonne Loi* contient un chapitre de paraboles. Pour enseigner aux hommes, rien ne vaut une parabole. Ceux qui utilisent habilement les paraboles sont des connaisseurs des vérités des choses. Si on est enseigné à l'aide de paraboles, tout sot que l'on puisse être, on comprend rapidement. On ne peut pas faire comprendre seulement à l'aide de paroles les plantes, les fleurs ou les figures d'un oiseau, d'une bête mais lorsqu'on présente leur image, l'interlocuteur comprend tout de suite.

A ce propos, il est facile de savoir ce qu'on entend et ce qu'on voit. Mais il est difficile de connaître les fantômes ou le surnaturel, qu'on n'entend ni ne voit. Ceux qui les connaissent sont des connaisseurs du principe. Lorsque quelqu'un naît, en le voyant on le considère comme un être ; lorsque quelqu'un meurt on le prend pour un disparu et un non-être. Cette vie et la mort sont saisies par les yeux et les oreilles, c'est-à-dire qu'il n'y a que deux cas : être et non-être. Même des enfants de trois ans peuvent les connaître par la vue.

On ne sait pas qu'avant la naissance et après la mort est l'infini. Sans le savoir, on ne connaît que ce qui peut atteindre les oreilles et les yeux, et ainsi on croit qu'on connaît le principe. On est pareil aux enfants de trois ans.

J'ai essayé de guider les gens d'aujourd'hui dans la meilleure direction par un enseignement abordant tous les domaines, mais ils n'avancent pas du tout dans cette direction et ils demeurent toujours comme auparavant, même après cent jours de mes enseignements. Face à cela, je dirai que la Loi du Bouddha n'existe plus en ce monde et je m'attriste. Si l'enseignement n'est pas efficace, dans quel but le Bouddha est-il né en ce monde, prêcha-t-il les vérités et apporta-t-il des bienfaits aux êtres vivants ? A l'époque du Bouddha Sâkyamuni, l'enseignement était vivant et les mauvais hommes devaient se transformer en hommes de bien. Aujourd'hui c'est le contraire, c'est la preuve d'une époque de décadence.

Si la Loi n'existe plus, tout est hors la loi. Tout ce qui est hors la loi reste en l'état. Tout reste en l'état et le héron reste blanc sans blanchiment et le corbeau reste noir sans teinture. Tout reste à l'état naturel. Si un mauvais homme ne se modifie pas en homme de bien par l'enseignement, il n'est pas différent de ce héron et de ce corbeau. Si je pense ainsi, je me demande si,

lorsque la Loi est détruite et que tout devient hors la loi, tout retournera à l'état naturel ?

Cependant, l'enseignement aussi existe. Non seulement l'enseignement du Bouddha mais la Voie de Confucius concernent uniquement l'enseignement. Si un mauvais homme devient un homme de bien grâce à l'enseignement, ce n'est pas naturel. Si un mauvais homme devient un homme de bien à cause de ses exercices, tout peut se transformer grâce à l'effort humain, donc ce n'est pas la voie naturelle. Si l'enseignement ne marche pas, la Loi des saints disparaîtra sans laisser aucune trace. S'il n'y a pas la Loi des saints, tout est naturel, car le mauvais homme restera mauvais homme, et même si les hommes de bien existent par chance, ils ne sont que des hommes de bien naturels, car l'enseignement n'existe pas.

En conséquence, lorsque la Loi du Bouddha existe, la voie naturelle disparaît. Lorsque l'enseignement marche, par la Voie du saint Confucius, on ne peut l'appeler « naturel ». Lorsque la Voie des saints est abolie, le monde est tout dans l'état naturel. Malgré cela, les gens aux pensées peu profondes considèrent le bouddhisme comme théorie de la causalité et le taoïsme et le confucianisme comme naturels. Je ne pense pas comme eux. Je pense que le confucianisme, le bouddhisme et le taoïsme retourneront tous trois au naturel au moment de

la disparition des enseignements des saints. Pendant l'existence de l'enseignement, ces trois doctrines ne sont pas naturelles.

On a qualifié Confucius ainsi : « Il connaît la Voie de la naissance, il peut pratiquer le bien sans difficulté, il est donc un saint depuis sa naissance ? » Mais c'est l'éloge vu de l'extérieur. Confucius lui-même disait, dans le Livre II intitulé « De l'Homme », tiré de ses *Entretiens* (page 33 du texte paru aux Éditions du Seuil, collection « Sagesses ») :

A quinze ans, je résolus d'apprendre. A trente ans, je m'affermis dans la Voie. A quarante ans, je n'éprouvais plus aucun doute. A cinquante ans, je connaissais les décrets du Ciel. A soixante ans, j'avais un discernement parfait. A soixante-dix ans, j'agissais en toute liberté, sans pour autant transgresser aucune règle.

En conséquence, Confucius est un saint amélioré par la pratique et il n'est pas un saint naturel.

Pourquoi prend-on les choses pour naturelles ? Le héron est blanc, mais si on cherche le commencement de son commencement, il doit être blanc parce que son esprit est blanc. Le corbeau est noir, mais si on cherche le commencement de son commencement, il doit être noir parce que son esprit est noir. Ceux qui ne

connaissent pas l'inscience sans commencement ne comprendront pas cette fine théorie. Le héron et le corbeau sont formés depuis l'ancien sans commencement et sont arrivés ainsi jusqu'à présent.

Le bouddhisme divise les époques en trois : de la Loi authentique, de la Pseudo-Loi et de la décadence. Mais cette division dépend de l'homme et non du temps. C'est ma conviction. Même à l'époque où le Bouddha était vivant, il y avait ceux qui faisaient n'importe quoi, passant outre la Loi, et ils étaient sans remords. Il y avait aussi des moines qui consommaient de l'alcool et qui allaient demander l'aumône à n'importe quelle heure. A l'intention de ces gens-là, le Bouddha a établi les Défenses et les Disciplines. Il y avait pire. Cinq mille auditeurs s'en allèrent au cours de la réunion de lecture du *Lotus de la Bonne Loi*. Ils sont des déchets parmi les hommes. Le Bouddha dit : « Ils peuvent s'en aller. » Ce sont des pseudo-personnes et des décadents. Au cours de cinq fois cinq cents ans après la mort du Bouddha et même aujourd'hui, il y avait des fidèles du Bouddha. Ils suivirent l'explication des textes sacrés ou de bons clercs. Ils s'efforçaient à l'exercice de la Voie du Bouddha et quelques-uns ont éprouvé la Voie magnifique sans suprême. Ne sont-ils pas les hommes de la Loi authentique ? On ne doit pas

être découragé en pensant qu'aujourd'hui il n'y a que l'enseignement et ni exercice ni attestation. On ne doit pas devenir de soi-même un déchet. Je souhaite sincèrement cela.

Observons un fruit. A l'extérieur, il y a la chair, à l'intérieur, le noyau et à l'intérieur de celui-ci, l'amande. L'abricot, la pêche et la prune sont ainsi constitués. Le citron et l'orange ont quelques pépins. Le fruit du pavot a des milliers de graines. Qu'ils soient grands ou petits, sans distinction, tous les fruits portent en eux une semence.

Ces semences sont l'esprit des êtres inanimés tels que les plantes. Ces plantes sont inanimées, donc elles ne pensent pas comme l'homme. Tous les êtres animés ont un esprit. Cet esprit est la semence chez les plantes et l'esprit chez les êtres animés. L'esprit chez les êtres animés et la semence chez les plantes sont semblables. L'esprit s'exteriorise sous la forme de l'amour. Les plantes, non animées, n'ont pas d'esprit comme l'homme, mais il prend la forme de semence. En revanche, l'esprit humain ne prend pas une forme, il est donc invisible. C'est pourquoi on le prend pour non-être.

Voir la subtilité signifie voir l'esprit. L'esprit est dissimulé au fond ; il est invisible. Lorsque l'esprit saint se manifeste, l'homme voit l'esprit. Le profane a des pensées grossières et sa médita-

tion n'est pas profonde, donc il ne peut pas voir l'esprit.

La semence des plantes est leur esprit. Même si le riz et le millet prospèrent, bientôt leurs tiges, leurs feuilles et leurs racines seront desséchées ou pourries. C'est comme l'homme qui meurt et se change en poussière. Cependant, la semence est l'esprit. Cet esprit s'envole et, par la cause et la condition de l'eau et de la terre, les mêmes racines, tiges et feuilles que l'année précédente apparaissent, et en automne il y aura les fruits. Le corps humain retourne en poussière après la mort, mais l'esprit s'envole et il trouve la cause et la condition dans le ventre humain, et il recommence la vie. C'est comme les semences du riz et du millet qui subsistent et renaissent.

Seulement, on ne peut pas voir l'esprit de l'homme, donc tout le monde le prend pour non-être. Mais l'humanisme est l'esprit de l'homme. Pour les plantes, l'amande en est l'esprit, et l'esprit est l'amande des êtres animés. Les hommes ne savent pas que l'amande, c'est-à-dire l'humanisme, existe dans leur corps.

Même un pin âgé de mille ans finit par pourrir. Mais sa semence demeure et il repousse. Lorsqu'il repousse, il est un pin comme auparavant. La semence du pin produit un autre pin, la semence du cryptomère produit un autre cryptomère, et l'amande du prunier et

celle du cerisier produisent respectivement un nouveau prunier et un nouveau cerisier. Chacun transmet son essence et ne se métamorphose pas en une autre essence. Même les plantes transmettent leurs karmans (actes) et depuis le non-commencement jusqu'à la non-fin, il en est ainsi.

L'essence est produite par l'esprit. Bien que les plantes n'aient pas d'esprit, leur semence est l'esprit. Leur semence n'est pas différente de l'esprit de l'homme. L'esprit devient lui-même l'essence qui ne s'est jamais modifiée depuis le non-commencement et ainsi le cerisier devient cerisier par son essence et le prunier devient prunier par son essence. Après sa mort, l'homme est conduit par son essence karmique et flotte et plonge dans la mer de la vie-et-mort, de génération en génération.

J'ai un assistant qui s'appelle le « vide ». Il n'a ni parents ni frères. Il n'appartient pas à un clan et il ne sait pas où ni comment il est né. Il n'est pas venu en ce monde et il ne veut pas s'en aller. Même si je le gronde, il ne se fâche pas. Il ne tombe pas malade, donc il est inutile de s'appuyer sur la médecine et la pharmacie. Mais heureusement il est bien comme assistant. Il m'interroge quelquefois et je lui réponds. Je lui ai expliqué tout ce qui flotte dans ma tête et il me répond. Le pinceau a glissé sur le papier.

LIVRE III
LIMPIDITÉ



Il n'y a rien de plus important que la vie.

Nobles ou roturiers ne peuvent exécuter leurs projets sans longévité. On voudrait bien acheter la longévité, même en y mettant le prix très fort. Cependant, même cette vie est légère vis-à-vis du devoir, donc le plus important est le devoir.

Ce qui est le plus regrettable est la vie.

Mais quelquefois, il faut préférer le devoir à la vie qui est regrettable. Ainsi, il n'y a rien de plus vénérable que le devoir.

Lorsqu'on observe ce monde, on constate que beaucoup de gens perdent leur vie avec légèreté. Mais y a-t-il une seule personne sur mille qui meure par devoir ? Il me semble que, parmi les employés aux échelons les plus bas, ceux qui meurent par devoir sont plutôt nombreux.

Je me suis dit que mourir par devoir est difficile pour les intellectuels et les gens cultivés et, tout en pensant ainsi, la journée s'est écoulée. Alors, quelqu'un est venu et m'a posé une question :

« Les biens sont vraiment précieux, mais ils n'accompagnent que la vie. Il est donc naturel qu'au moment nécessaire on conserve sa vie en abandonnant les biens. Si l'homme abandonne facilement cette vie si précieuse pour le devoir, on peut conclure que l'homme fait passer son devoir avant sa vie. De la cupidité, de la vie et du devoir, puis-je dire que l'homme estime le plus le devoir ? »

Je lui répondis en mettant en évidence la relation qui existe entre les trois :

« Si on dit que le devoir est le plus important de ces trois : cupidité, vie et devoir, c'est tout naturel. Mais si on dit que tout le monde fait passer son devoir avant la cupidité et la vie, ce n'est pas juste. Tout le monde estime seulement la cupidité et la vie, mais personne ne songe au devoir. »

L'homme me répliqua alors :

« Les biens n'ont de valeur qu'accompagnés de la vie. Sans la vie, les biens ne servent à rien. La vie seule est précieuse. Mais je constate que de nombreux hommes abandonnent cette vie pour leur devoir sans la regretter. »

Je lui posai donc une question :

« Citez-moi quelqu'un qui ait méprisé sa vie pour son devoir ? »

Il me répondit :

« Lorsqu'on succombe sous les coups de la

calomnie, la bataille s'ensuit et c'est ainsi que beaucoup y laissent leur vie. Ils respectent leur honneur et méprisent leur vie. Ils abandonnent leurs biens et leur vie pour leur honneur et leur devoir. Innombrables aussi sont ceux qui meurent sur les champs de bataille. Tous ces gens-là meurent par devoir. De là, je puis conclure que tout le monde fait passer son devoir avant la cupidité et la vie. »

Je lui répliquai :

« Lorsqu'on est calomnié et que l'on en meurt de dépit, cela ressemble à de l'honneur mais en réalité ce n'en est pas. On s'est oublié soi-même sous l'excès de la colère du moment et on a perdu l'entendement. Cela est très éloigné du devoir et de l'honneur. Il ne s'agit que de colère et je n'appellerais pas cela le devoir ou l'honneur. Si on nous calomnie, c'est que nous avons passé outre le devoir. Si, dans nos relations avec les autres, nous avons été fidèles à notre devoir, les autres ne peuvent pas nous calomnier. Il faut savoir que c'est le manque de fidélité au devoir qui provoque la calomnie. »

La justesse est vraiment importante.

L'essence de la justesse est basée sur le Principe du Ciel. Lorsqu'il concerne l'homme, on l'appelle l'Essence, la Vertu, la Voie, l'Humanisme, la Justesse ou le Rituel. L'appellation et la fonction sont différentes selon le temps et le

cas, mais l'Essence est la même et unique.

Lorsqu'il est appelé Humanisme, c'est-à-dire lorsqu'il régleme les relations entre les hommes, sa fonction est la fraternité. Lorsqu'on l'appelle la Justesse et qu'il s'agit du raisonnement des actions humaines, sa fonction est le jugement clair qui ne commet aucune erreur. Même si quelqu'un meurt, tant que sa mort n'est pas juste au point de vue du raisonnement, elle ne concerne ni le devoir ni l'honneur. Néanmoins, les gens pensent que lorsqu'on meurt c'est honorifique.

La Justesse occupe le centre de l'homme et si on agit par rapport à ce centre juste, toutes les actions en provenant sont Justesse.

Si on meurt par cupidité, sans s'appuyer sur la justesse qui est le centre de l'homme, cette mort n'a pas pour cause la justesse. Y a-t-il une personne sur mille capable de mourir pour la justesse telle que je viens de l'exprimer ?

Depuis que je suis au service d'un seigneur, tout ce que je porte sur mon corps, les sabres à ma ceinture, mes chaussures, mes moyens de locomotion, mes chevaux et mes armures, toutes ces choses dépendent des bienfaits de mon seigneur. Ma proche famille, ma femme, mes enfants et mes vassaux, plus leur entretien, rien n'échappe aux bienfaits de mon seigneur. Il faut penser profondément à ces bienfaits et abandonner sa vie sur le champ de bataille pour le

seigneur. Cette mort est conforme à la justesse.

Cette mort n'est pas pour notre propre honneur. Elle n'est pas non plus en vue d'obtenir une rémunération ou un fief à cause d'exploits glorieux. Seulement, nous avons reçu des bienfaits du seigneur à qui nous rendons service. Cela vient de la sincérité issue du fond de notre cœur.

Y a-t-il une personne sur mille capable de mourir de cette façon ? S'il y en a une sur mille, alors, cent personnes pour cent mille. Si c'était nécessaire on pourrait rassembler cent mille personnes, mais il est difficile de trouver parmi eux cent hommes de la justesse.

A toutes les époques, une fois la guerre civile venue, cinq à sept mille morts s'ensuivaient. Parmi ces morts, quelques-uns se sont couverts de gloire en combattant l'ennemi et d'autres sont morts sans avoir rien fait. Il semble qu'ils soient morts pour la justesse, mais en réalité, la plupart d'entre eux ne sont pas morts pour la justesse. Leur motif était la réputation et le bénéfice.

Premièrement ils voulaient la renommée et secondement, grâce à cette renommée, ils désiraient recevoir plus tard quelque fief et monter en grade.

Les uns ont réussi à monter en grade grâce à leur renommée et les autres mouraient sur le champ de bataille. Aussi, je connais la psycholo-

gie des samourais âgés : « Je ne pourrai survivre longtemps, donc, maintenant je vais me couvrir de gloire et laisser ma renommée à mes descendants, bien que je sois âgé. Si je réussis à atteindre une renommée sans mourir, je pourrai laisser à mes descendants renommée et profits. » Ainsi, ces vieux samourais méprisent leur vie. Tous ces gens sont poussés par la réputation et les bénéfices. Tous ces morts avaient été poussés par leur impétuosité issue de la cupidité et ce n'est pas là de la justesse.

Certains consacrent leur vie à leur seigneur qui leur a destiné des paroles très chaleureuses. C'est une mort de la justesse. La justesse est ce qu'il y a de plus important au monde, mais ceux qui respectent la justesse sont rares. C'est pourquoi il y a des gens qui abandonnent leur vie par cupidité et des gens qui agissent honteusement pour épargner leur vie. Qu'ils puissent survivre ou qu'ils meurent, dans les deux cas ils ont méprisé la justesse.

Depuis l'ancien temps, ceux qui sont morts pour la justesse ne sont pas du tout nombreux. A fortiori, dans une époque immorale telle que celle d'aujourd'hui, il n'y a personne qui respecte la justesse en méprisant cupidité et vie. Tout le monde abandonne la vie par cupidité ou survit malgré la honte par crainte de perdre la vie. Personne n'a en tête la justesse.

Malgré cela, tout le monde fait semblant de

respecter la justesse, mais en réalité personne ne pense à elle. Par sottise on fait violence aux autres, lesquels ne la supportant pas répliquent par la calomnie. Fâché par ces calomnies, on abandonne la vie. Alors, on est un homme sans justesse et cette mort est causée par la cupidité.

On fait violence aux autres, mais on ne veut pas être l'objet de calomnies. Voilà la cupidité. Par exemple, quelqu'un donne une pierre à une autre personne et si cette dernière lui offre de l'or en échange, le premier recherchera l'amitié du second, mais si le second lui renvoie la pierre, le premier se fâchera et tentera de le pourfendre.

Lorsqu'on fait des éloges à quelqu'un, celui-ci tout naturellement nous retourne le compliment. Mais si, au contraire, on fait des critiques acerbes à quelqu'un, celui-ci nous répliquera violemment, donc nous voudrions le pourfendre et ensuite nous souhaiterons mourir. C'est de la cupidité et ce n'est pas la justesse. C'est la sottise des sottises.

Tous les samourais ont un seigneur et leur vie dépend de lui. Malgré cela, ils meurent sous la calomnie, donc on peut dire qu'ils ne raisonnent pas et tout d'abord qu'ils sont sans justesse.

La cupidité ne concerne pas uniquement les biens, l'or et l'argent. Regarder des objets est une cupidité. Écouter une voix est aussi une

cupidité. Sentir avec le nez est aussi une cupidité. Si une pensée surgit, même un tout petit peu, on l'appelle cupidité.

Ce corps est constitué comme une masse de cupidité. Donc, il est naturel que tout le monde soit une forte cupidité. Notre Essence sans cupidité subsiste dans notre corps plein de cupidité, mais Elle est toujours cachée par une émotion momentanée et Sa Vertu ne peut pas s'extérioriser. De plus, cette Essence ne conserve pas son « Un » mais s'applique à toutes choses extérieures. Le Centre honnête est complètement sans cupidité et caché dans ce corps plein de cupidité. Cet Esprit n'a ni couleur, ni forme, ni cupidité, et il est impartial et tout droit. Lorsqu'on agit sur le modèle de cet Esprit, tout ce qu'on fait est adapté à la justesse. Cet Esprit impartial et tout droit est le substantiel de la justesse.

La justesse est un nom donné provisoirement aux actions extériorisées. On appelle humanisme ce qui est aussi impartial et juste. La fraternité est sa fonction. L'humanisme, la justesse, le rituel et la sagesse sont des noms différents donnés à une seule et même chose.

Il faut savoir que notre centre est sans cupidité et est honnête. C'est ça la Voie de Confucius. Si nous prenons bien comme base ce centre et que nous nous unifions avec l'esprit des autres, nous ne ferons jamais le mal.

J'insiste sur cette pensée, mais tant qu'on ne connaît pas profondément son propre Esprit, on ne pourra pas atteindre la Voie seulement par le sermon de cent jours ou simplement par l'audition de cent jours.

Contre mes pensées, certains auront des arguments. Alors, regardez l'esprit et les actions de ceux qui font des sermons sur les textes du confucianisme et de ceux qui les écoutent. Ou bien regardez ceux qui enseignent les textes bouddhiques et ceux qui les écoutent. Je ne dis pas cela dans le but de critiquer le confucianisme. Ceux qui ne connaissent pas encore vraiment l'Esprit et qui n'ont pas encore vu leur propre Essence, aussi éloquents qu'ils puissent être, nous ne pouvons avoir confiance en eux. En observant leur comportement, nous pouvons l'affirmer.

Alors quelqu'un me posa une question :

« Vous dites que voir est une cupidité, écouter est une cupidité, même un bourgeon de pensée est aussi une cupidité. S'il en est ainsi, comment pourrions-nous achever la justesse ? Si une pensée est condensée, nous deviendrons tel un rocher ou un morceau de bois. Mais si nous étions un rocher ou un morceau de bois, nous ne pourrions pas nous consacrer avec justesse à notre suzerain. Sans la force de la volonté, nous ne pourrions pas achever la justesse. »

Je lui répondis :

« Votre question est pertinente. Or, l'Esprit est détaché des pensées. Donc, Il ne court pas vers la droite, Il ne court pas vers la gauche, Il ne se tient pas en haut et Il ne se tient pas en bas. Il est impartial et tout juste. Mais une fois qu'une pensée a surgi, il court vers la gauche, vers la droite, il se tient en haut ou en bas et il se tient du côté qu'il préfère. C'est pourquoi il est appelé la " cupidité " ou le " désir ".

L'Esprit impartial et juste n'apparaît pas en surface. Cependant, sans être poussé par cette cupidité ou ce désir, on ne peut pas agir dans le domaine du bien ou du mal. Par exemple, un homme est tombé dans un gouffre. On veut le ramener à la surface, mais sans main, on ne saurait le faire. Aussi, même si on veut pousser quelqu'un dans un gouffre, sans main on ne saurait le faire. Ainsi, par le travail des mains, nos affaires parfois marchent bien et parfois ne marchent pas bien. Donc, dans le cas d'une réussite ou d'un échec, nous pouvons nous éloigner de la voie. Tout est achevé par la force de la cupidité ou du désir. Nous pourrions réussir ou bien nous rencontrerons un échec, mais nous devons nous comporter sur le modèle de cet Esprit droit et de juste milieu et sur le critère de notre Esprit direct.

Notre réussite ou notre échec est le résultat de la force de notre cupidité ou de notre désir. Mais cette cupidité ou ce désir, qui n'est pas loin de ce

critère, n'est pas appelé " cupidité " mais " justesse ". La justesse est une vertu. Laissons la réussite ou l'échec à l'esprit honnête et droit, alors la réussite et l'échec sont tous deux adaptés à la justesse. Si nous devenions un morceau de bois ou une pierre, en nous détachant de la cupidité ou du désir, nous ne pourrions rien faire. Sans nous détacher de la cupidité ou du désir, adaptons-nous à la justesse sans cupidité ou sans désir, voilà la Voie. »

Il y a des divinités qui ont un nom et il y a des divinités qui n'ont pas de nom. La divinité du sanctuaire Sumiyoshi, la divinité du sanctuaire Tamatsushima, la divinité du sanctuaire Kitano, la divinité du sanctuaire Hirano, etc., sont des divinités qui ont un nom. Si on ne dit que « divinité », il s'agit d'une divinité sans nom. Lorsqu'on dit « vénérer la divinité », cela signifie vénérer n'importe quelle divinité en général, sans distinguer la divinité du sanctuaire Sumiyoshi, la divinité du sanctuaire Tamatsushima, la divinité du sanctuaire Hirano et la divinité du sanctuaire Kitano, d'après leur nom.

Lorsqu'on parle de vénérer la divinité du sanctuaire Kitano, la divinité du sanctuaire Hirano est laissée de côté ; lorsqu'on parle de vénérer la divinité du sanctuaire Hirano, la divinité du sanctuaire Kitano est laissée de côté. On se limite à une divinité d'un sanctuaire et on

ne parle pas des bienfaits des divinités d'autres sanctuaires. On ne vénère qu'une divinité de l'endroit ou, en abandonnant la divinité de cet endroit, on vénère celle d'un autre endroit.

Si on ne considère pas une divinité en général et qu'on se limite à la divinité d'un endroit, la Voie de la divinité (shinto) ne sera pas constituée. Lorsqu'on vénère une divinité en général, sans distinction de lieu, la Voie de la divinité sera constituée. Je vais appliquer ce principe à la voie reliant le vassal au suzerain.

Lorsque je parle de « suzerain », j'entends l'Empereur et lorsque je parle de « vassal », je désigne tous les vassaux de l'Empereur. Généralement on n'utilise pas les expressions de « suzerain » et de « vassal » pour ceux qui sont au-dessous de l'Empereur et de ses vassaux, mais ici, exceptionnellement, j'utiliserai ces expressions de « suzerain » et de « vassaux » pour les inférieurs.

Parmi les suzerains il y en a de connus et d'inconnus. Parmi les vassaux il y en a de connus et d'inconnus. Lorsqu'il s'agit d'un suzerain connu, on dit : « Notre suzerain s'appelle Matsui Dewa » ou : « Notre suzerain s'appelle Yamamoto Tajima. » Lorsqu'il s'agit d'un suzerain inconnu, ses vassaux l'appellent seulement « suzerain », sans ajouter son nom.

Si les vassaux prennent leur suzerain seulement dans le cadre de la suzeraineté, alors la

Voie du suzerain sera établie. Si le suzerain prend ses vassaux uniquement dans le cadre des vassaux, alors la Voie des vassaux sera établie.

Dans le passé, il y avait un proverbe : « Les vassaux sages ne servent pas deux suzerains. » La Voie des vassaux consistait à ne pas avoir deux suzerains, mais dans notre temps de décadence, on sert des suzerains, ici ou là. On dit même avec fierté qu'on a servi dans l'errance.

Quant aux suzerains, ils chassent des vassaux de chez eux sous prétexte qu'ils ne leur plaisent pas et leur font honte. C'est ainsi que la Voie entre suzerains et vassaux, seigneurs et sujets, est perturbée.

Même si un vassal sert plusieurs suzerains, il doit penser que son suzerain est unique. C'est un suzerain inconnu. Parce que ce suzerain est inconnu, la Voie de suzerain sera établie. Même si un vassal sert tour à tour plusieurs suzerains, s'il pense que là-bas son suzerain est un tel et qu'ici son suzerain est tel autre, c'est-à-dire que si son esprit loyal ne change pas malgré son changement de suzerain, les suzerains sont toujours uniques.

Quelqu'un se plaint : « Mon suzerain est Matsui Dewa, mais il est bizarre... » Bien qu'il reçoive rémunération et fief de ce suzerain, et qu'ainsi il puisse vivre, il ne le prend pas pour son suzerain. En conséquence, si ensuite il sert le suzerain Yamamoto Tajima, ce vassal

conserve toujours le même esprit et ne le considère pas comme suzerain. Il est ainsi n'importe où, et il ne peut pas évoluer.

Ne considérez donc pas le nom de votre suzerain d'ici, ou celui de votre suzerain de là, mais prenez-le seulement comme votre suzerain, et pensez à lui être fidèle. Que ce soit pendant un mois, que ce soit pendant un an, que ce soit même pendant dix ans, tant que vous recevez son soutien, considérez-le comme votre suzerain. Rendez-lui service, en ne marchant pas devant lui, ne foulez pas même son ombre de vos pieds. Alors, même si vous rendez service chez plusieurs suzerains, ils seront, pour ainsi dire, une seule personne.

Quant au suzerain, même s'il utilise tour à tour des vassaux, il doit avoir un esprit profondément compatissant envers eux. Il doit être miséricordieux, sans distinguer nouveaux et anciens parmi ses vassaux, et alors ceux-ci seront des vassaux sans nom et le suzerain sera aussi un suzerain sans nom. Ainsi, la Voie entre suzerain et vassaux, seigneur et sujets sera établie. Il faut traiter avec une égale attitude les novices entrés aujourd'hui et les anciens qui ont servi déjà depuis dix ans ou vingt ans. Il faut les considérer de la même manière que les vassaux.

Les sujets ont plus ou moins de rémunérations et de fiefs, mais dans son esprit de compassion et de miséricorde, le suzerain ne doit faire aucune

distinction. Quant aux vassaux, même si l'un d'eux rend service pour la première fois aujourd'hui, il ne doit pas considérer son suzerain dans le cadre exclusif d'aujourd'hui. Voilà ce qu'est la Voie entre suzerain et vassaux.

Le grand poète chinois Li T'ai-po (en japonais Ri Taihaku, 701-762) a dit :

« Le ciel et la terre sont l'auberge de toutes choses qui sont produites et détruites. Le temps est comme un voyageur qui passe une fois pour toutes. Et ce monde est inconstant comme le rêve. Combien de temps pourrons-nous avoir du plaisir ? Un ancien jouait, même au cœur de la nuit, à la lueur d'une bougie. Il avait raison. »

Ne vous méprenez pas sur le sens de cette phrase. Dans le jeu, il y a une limite. Lorsqu'on se conforme aux limites, le jeu n'est pas mauvais, mais si on dépasse les limites, c'est de la folie.

Ceux qui jouent ne doivent pas dépasser les limites. J'ai dit « limites », car, en toutes choses, il y a certains degrés fixés globalement. C'est comme les nœuds du bambou. Il faut observer grosso modo le degré global pour jouer. Si on dépasse ce degré, ce n'est pas bon.

Les nobles doivent avoir des jeux qui leur conviennent ; les samourais doivent avoir des jeux qui conviennent à des samourais ; le moine doit avoir des jeux qui conviennent à des

moines. Chacun doit avoir des jeux qui lui conviennent. Si on joue à un jeu qui ne nous convient pas, ce sera dépasser les limites. Pour un noble, composer des poésies ou jouer de la musique est convenable. Mais, même s'il s'y adonne nuit et jour, ce n'est pas mal. Le samouraï et le moine peuvent avoir des jeux qui leur conviennent.

Le moine ne doit pas jouer. Mais un dicton prétend : « Officiellement, même une aiguille ne pourrait passer, mais officieusement même une voiture et un cheval le pourraient. » Aujourd'hui, les moines sont adaptés aux modes et la plupart des jeux leur sont tolérés.

Dans les réunions nocturnes discrètes le jeu de la composition de poésies en commun et de chansons est permis. On dit qu'aller contempler la lune et les fleurs, accompagné de garçons de quatorze ou quinze ans, et ouvrir un banquet d'un petit nombre, sous les fleurs et la lune, n'est pas mauvais. S'ils apportent des bouteilles de saké élégantes, de petites pierres d'encre de Chine et une boîte contenant des cartons pour écrire des poésies, c'est très poétique.

Les moines qui ont l'esprit de la Voie ne veulent même pas l'admettre. A fortiori en ce qui concerne les autres jeux grossiers.

Si des nobles et des samouraïs essayent de jouer, même pendant la nuit, à la lueur des bougies, en pensant que ce monde est rêve, ils

ont raison. Cependant, s'ils ne pensent qu'au jeu, sous prétexte que tout est rêve et que leur cœur est infiniment perturbé par la luxure et le luxe, leur esprit est très différent de la parole de l'ancien poète Li T'ai-po que nous avons citée plus haut, différent comme la neige de l'encre de Chine.

Je vais utiliser maintenant l'image des marrons et des kakis.

Si on dit que le marron et le kaki n'ont ni peine ni chagrin, c'est une vue de l'extérieur, celle de l'homme. Je pense qu'ils sont pourvus tout naturellement de peine et de chagrin. L'aspect de la peine des plantes n'est pas différent de celui des hommes qui ont de la peine et souffrent. Lorsqu'on verse de l'eau sur elles, elles deviennent vivaces, alors elles reflètent le plaisir. Lorsqu'on les coupe, elles tombent, se renversent et leurs feuilles se flétrissent. Leur aspect n'est pas différent de l'homme mourant.

L'homme ne sait pas la peine et le chagrin des plantes. Les plantes aussi pensent certainement que l'homme n'a ni peine ni chagrin, comme l'homme le pense à propos des plantes. En ce sens, nous ne savons rien des plantes et les plantes non plus à propos de nous. Voilà, c'est très simple. Cela est écrit dans un livre confucianique.

Lorsqu'il y a une clôture ou un mur, au nord

d'une plante, ses branches se dirigent vers le sud. Par là, on peut savoir que bien que les plantes n'aient pas d'yeux, elles sont capables de connaître l'obstacle. Les fleurs de lis se forment la nuit et s'ouvrent le jour. Mais ce n'est pas seulement propre aux lis, aucune parmi les plantes n'échappe à ce principe.

On ne prête pas attention à ce phénomène, donc on finit par être ignorant. La sagesse d'un saint atteint les plantes. L'esprit grossier, propre à la plupart d'entre nous, ne peut connaître les plantes. Être animé et être non animé ne sont que distinctions sommaires. Toutes choses ne peuvent être sans âme. L'état d'âme est différent en toutes choses, donc peut-on parler d'êtres inanimés ?

D'après un dicton : « Lorsqu'il fait froid, les volailles montent sur les arbres ; lorsqu'il fait froid, les canards entrent dans l'eau. » Si les canards entrent dans l'eau lorsqu'il fait froid, les canards n'ont pas le sens du froid. Si les volailles montent dans l'arbre quand il fait froid, les volailles ne sentent pas le froid. Voilà, les différences d'états d'âme.

La nature de l'eau est la froideur ; la nature du feu est la chaleur. Alors, du point de vue du feu, le feu dirait que l'eau n'a pas de nature et du point de vue de l'eau, l'eau dirait que le feu n'a pas de nature. Mais en réalité tous les deux ont leur nature. On ne peut les dire sans nature.

Lorsqu'on observe bien en détail les choses, aucune dans le ciel et sur la terre n'est différente d'une autre. Si on les trouve différentes, c'est que notre vue est étroite.

C'est comme de ne pas voir le mont Fuji, gêné par une branche et les feuilles d'un arbre. Comment le mont Fuji pourrait-il être englobé par un arbre ? Seulement parce que notre vue est étroite et qu'un arbre nous bouche la vue, nous ne pouvons pas voir le mont Fuji. Malgré cela, si on pense qu'un arbre contient le mont Fuji, c'est parce que notre vue est étroite. Certains ignorants se moquent, d'un air savant, des connaisseurs en prétendant que ces derniers ne connaissent pas la vérité. Si quelqu'un qui connaît la vérité se trouve à leur côté, il pensera que ces ignorants se moquent des autres, mais en réalité ils se moquent d'eux-mêmes.

Observez attentivement l'état de ce monde. La terre est, pour ainsi dire, la mère, et le ciel, le père. Lorsqu'on enterre la graine de marron et celle de kaki, ils poussent et le marron et le kaki croissent comme avant. C'est le ciel et la terre qui les ont élevés. Ceux qui sont enterrés sont venus de l'extérieur.

Quand à l'homme, la mère est la terre et le père est le ciel. Leurs enfants sont des parasites qui viennent de l'extérieur.

L' « existence-intermédiaire » a les mêmes pensées que les êtres vivants en ce monde. C'est pourquoi on appelle ce qui vit en ce monde « êtres ».

Lorsque l'être actuel est épuisé, il devient pour ainsi dire une « existence-intermédiaire ». Si une existence-intermédiaire reçoit un nouveau corps et sera « re-née » par transmigration, on l'appelle « existence-future ». Ni l'une ni l'autre ne change d'esprit lorsqu'elles avaient un corps en ce monde.

L'existence-intermédiaire a un corps, mais il est très imperceptible, donc on ne peut pas le voir. Quelquefois, l'existence-intermédiaire de celui qui avait un attachement profond est vue par d'autres, mais ce n'est pas courant, donc on n'y croit pas. A ce moment-là on dit : « Un renard ou un blaireau s'est métamorphosé en existence-intermédiaire à l'attachement profond. » Ou bien on dit qu'on a vu le spectre d'un défunt par illusion.

Naturellement, ces deux cas doivent se présenter, mais ce n'est pas tout. Dans le monde, il y a des choses qui ne sont pas des illusions. Non seulement les gens en parlent, mais les savants écrivent à leur sujet en vivant dans un monde de sagesse. Vous comprenez que, lorsque votre intelligence ne parvient pas au niveau de leur sagesse, vous vous interrogez.

Lorsqu'on rêve, bien qu'on ne voie ni

n'écoute réellement, on rencontre quelqu'un effectivement, on parle, on entend le bruit, on voit la couleur des choses ; de plus, par exemple dans le cas de l'union d'un couple, on est sur le point d'accomplir un désir qu'on poursuivait quotidiennement et puis, on se réveille.

Lorsqu'on s'éveille, on s'aperçoit tout à coup qu'il s'agissait d'un rêve. Pendant qu'on rêvait, on ne pensait pas du tout qu'il s'agissait d'un rêve et que ce n'était pas la réalité.

Qu'est-ce qu'un rêve ? Notre corps est encore vivant et nous sommes attachés à ce corps. En conséquence, on ne peut aller où on veut. C'est pourquoi on attire l'objet vers soi par la force de la pensée.

Lorsqu'on meurt vraiment, on est détaché du corps et on peut aller où on veut. C'est comme un chat détaché d'un lacet. La pensée peut aller librement où elle veut, comme la pensée dans le rêve.

La pensée peut entrer librement dans l'obscurité profonde et en un lieu où toutes portes sont fermées. C'est parce qu'elle n'a pas de forme. Bien qu'elle ait une forme, elle n'est pas faite de chair et elle est comme un reflet dans l'eau ou l'ombre projetée sous la lumière ou la clarté lunaire. Donc, elle n'est pas empêchée par la matière.

Pendant qu'on est vivant, à cause de l'obstacle du corps charnel on ne peut pénétrer dans le

palais profond, mais on peut faire communiquer l'esprit avec l'intérieur. La pensée peut pénétrer même la montagne d'argent et même une muraille en fer. On ne peut pas comprendre ce mystère à l'aide du raisonnement ordinaire.

Le Bouddha et les Patriarches l'ont compris, mais les êtres vivants ne le savent pas. A cause de leur ignorance, ils s'interrogent. C'est la suprême sottise.

On ignore combien de choses on ne sait pas. On a tendance à penser que ce qu'on ne connaît pas n'existe pas. Supposons que quelqu'un connaisse seulement six ou sept choses sur une centaine. Si quelqu'un d'autre lui parle d'autre chose et si le premier ne le croit pas, quatre-vingt-dix choses n'existent pas du tout.

Ou bien, si quelqu'un connaît quinze choses, cinq ou six choses existent en plus parmi les quatre-vingt-dix dont il niait l'existence. S'il rencontre quelqu'un qui connaît vingt ou trente choses, ce qu'il avait nié auparavant diminue et maintenant ce ne sont que soixante-dix choses. Si on connaît soixante ou soixante-dix choses parmi cent, trente ou quarante choses qui restent seront conjecturées par ce qu'on connaît. Donc, si quelqu'un insiste sur « ce qu'on ne connaît pas n'existe pas », c'est à cause de son ignorance.

Si on éclaircit, une par une, les choses, on connaîtra tout à la fin. S'il connaît, aucun ne

niera l'existence, c'est par ignorance que l'on nie l'existence. Les gens qui sont totalement ignorants croient bien, donc, finalement ils parviendront à la connaissance. Selon un dicton : « Une connaissance superficielle est une chose dangereuse. »

J'ai entendu dire que l'existence-intermédiaire n'a pas les cinq organes des sens. Les cinq organes actuels des sens sont absorbés dans la sixième connaissance (« sixième » car la connaissance est comptée sixième après les cinq organes des sens). Elle n'a pas les cinq organes des sens, mais elle conserve les vertus des cinq organes des sens. Cette sixième connaissance appartient au domaine de l'esprit. Bien que l'esprit n'ait pas de forme, il a la vertu de la vue et de l'ouïe. Donc, dans le rêve, sans l'intermédiaire de l'œil physique, sans celui de l'oreille physique, des formes apparaissent, et on voit et entend. La connaissance n'a pas de forme, mais elle fonctionne telle quelle, d'où son nom. Si on ne peut connaître ce qui n'a pas de forme, on n'aura que la vue et l'ouïe. La vue et l'ouïe sont absorbées et intégrées déjà dans la connaissance, donc elle a abandonné les formes des cinq organes des sens et elle observe leurs vertus et fonctions.

C'est pourquoi l'existence-intermédiaire peut connaître cinq objets sans les cinq organes des sens. Son action n'est pas différente de celle de

l'existence-actuelle. Les gens qui se trouvent à son côté ne peuvent pas la voir. Cette existence-intermédiaire est pareille à l'état actuel. Aussi, elle n'est pas sans forme, on ne peut pas la voir, car elle est fine et subtile.

Lorsqu'un oiseau vole dans le ciel, plus loin il va, plus il devient petit. Le temps de dire « bientôt », il disparaît. Mais cela ne signifie pas que cet oiseau n'existe plus. Parce qu'il est petit, on ne le voit plus. L'existence-intermédiaire est fine et elle a une forme qu'on ne peut voir nettement, donc les hommes ne la voient pas. Elle voit les hommes, comme pendant son existence, mais les hommes ne le savent pas.

L'existence-intermédiaire issue des péchés prend des formes. Les hommes les voient dans la nature et les appellent « spectres ». Ce n'est pas impossible. Si l'attachement est profond, la forme est plus consistante. Par exemple, un remède, lorsqu'il est trop dilué, n'a plus de consistance. Ce qui est né d'une matière nette a un jus consistant. Un jus très inconsistant est pareil à l'eau. S'il est pareil à l'eau, on ne le prend pas pour un remède produit par la matière. On le considère seulement comme de l'eau.

Lorsqu'une existence-intermédiaire a un attachement profond, elle prend forme. Celle qui n'a pas d'attachement est pareille au vide, donc on ne la voit pas. L'homme ne la voit pas, mais

elle le voit. A cause de sa forme, l'homme est vu. Elle est fine, donc on ne peut pas la voir.

La *Collection des noms traduits du sanscrit*, par Fa-yun des Song (sept volumes), l'explique à l'aide de la parabole du grain de blé. Le grain de blé a une vertu et une fonction le conduisant à devenir blé, mais sans s'harmoniser avec l'eau et la terre, il ne peut pas devenir blé.

La connaissance de l'homme s'harmonise avec l'objet et toutes sortes de pensées se produisent. Des pensées produisent des pensées et de ces pensées notre forme est produite. Ce n'est pas tombé du ciel, ni sans pensée. Tout commença par une pensée sans commencement, et toutes choses s'ensuivirent. Si on cherche bien l'origine de tout cela, c'est une pensée sans commencement et c'est sans racine. Sans racine, des dizaines de milliers de choses sont produites, c'est pourquoi on qualifie ce processus de magnifique.

ÉPILOGUE

SAMOURAÏS, ZEN ET ARTS MARTIAUX

que je ne m'enrhume pas. Une grande peau de daim est disposée sous ma couche afin que le froid ne passe pas par en dessous. Tous ces soins viennent du seigneur Doki. La literie est très blanche et tout est toujours renouvelé sans faute. »

Takuan, poète et écrivain, composa beaucoup de poésies en cet endroit. Nous citons une poésie tirée de *Mille Poésies de mon ermitage*. Il s'agit d'une source qui se trouvait devant l'ermitage de la pluie printanière et qu'il avait appelée « puits montagnard » :

*Puits montagnard peu profond,
Cela ne me gêne pas,
S'il y a quelqu'un
Qui y puise de l'eau,
J'en suis satisfait.*

Après la disparition du second shôgun Tokugawa Hidetada, Takuan fut gracié en 1632 et il s'en retourna dans sa province natale. Puis, grâce à l'intermédiaire de Yagiu Tajimanokami, maître d'armes des shôguns à qui il avait enseigné les *Mystères de la sagesse immobile*, Takuan rencontra, au château Nijo de Kyoto, le troisième shôgun Tokugawa Iemitsu, qui lui accorda toute sa confiance et sa vénération. Iemitsu fit construire pour lui un temple qui fut appelé Manshō-zan Tôkaï-ji (monastère ou mont Milliers de Pins, temple de la Mer Est),

A la fin du texte *Limpidité* que nous venons de terminer, Takuan recommande de ne pas, à la légère, commettre l'erreur de prétendre que ce qu'on ne connaît pas n'existe pas. Il dit qu'il faut connaître la vie des plantes et des animaux, leurs joies et leurs chagrins, et que l'homme connaîtra une existence-intermédiaire après la mort. Il est vrai que les connaissances sont très limitées en chacun. Nous devons essayer de rester humbles.

Takuan enseigna aux samouraïs. Si l'on veut comprendre les pensées de Takuan, il est donc indispensable de connaître l'histoire et la littérature des samouraïs. De plus, cela aura le mérite d'étendre les connaissances des lecteurs sur le Japon. Dans ce but nous allons commencer par les *Histoires qui sont maintenant du passé* (*Konjaku-monogatari*). Elles mettent en évidence l'existence de domaines que nous ne connaissons pas, grâce à de nombreux épisodes. En même

temps, nous apprenons quelle était, à l'origine, la condition des samourais et la psychologie shintoïque des Japonais. Ainsi, nos lecteurs feront d'une pierre trois coups.

1

Histoires qui sont maintenant du passé (Konjaku-monogatari)

Il semble que le *Konjaku-monogatari* ait été écrit au milieu du XII^e siècle. Dans ce texte, on peut lire des histoires se rapportant à des chefs de guerre, mais, par contre, des héros familiers à tous les Japonais n'y figurent pas. Ces derniers apparaîtront ultérieurement, dans les *Épopées de l'époque Hôgen* (1156-1158) ou *Hôgen-monogatari*, etc. Dans les *Histoires qui sont maintenant du passé*, nous nous intéresserons en particulier aux histoires de « physionomistes ».

— Un malfaiteur allait avoir, pour punition, les jambes coupées, lorsqu'un physionomiste lut dans son visage qu'il allait renaître dans le paradis. Donc, il le sauva. Plus tard, ce malfaiteur suscita profondément l'esprit de la Voie et se fit moine. Jour et nuit, il récitait les litanies au Bouddha Amida (Lumière incommensurable) et souhaitait vivement renaître dans le paradis. Et, au moment de mourir, il expira très pieusement.

— Un moine vit plusieurs personnes en train

de se reposer au-dessous de la « porte du Moineau vermeil » et qui avaient le masque de la mort. Il prédit que cette porte allait s'effondrer. Ainsi, il les sauva.

Ces deux histoires se passent en la présence effective des deux physionomistes, mais l'histoire suivante a trait au bodhisattva Gyôki qui voyait dans le passé.

— Un jour qu'il faisait un sermon, dans l'assistance il y avait une femme qui portait un enfant d'une dizaine d'années. Celui-ci pleurait et mangeait sans cesse. Gyôki dit à la femme de le jeter dans un gouffre. C'était parce qu'il avait vu que cette femme devait quelque chose à cet enfant dans sa vie précédente, et qu'elle n'avait pas encore remboursé sa dette. C'est pourquoi cet enfant était devenu le nouvel enfant, afin de l'assaillir et c'est pourquoi il mangeait sans cesse.

De plus, dans le passé, la configuration de la terre était aussi respectée. La raison qui guida le choix de Kyoto pour capitale du Japon est expliquée dans le cinquième volume de la *Chronique du Heike (Heike-monogatari)*.

— La configuration du terrain au village Uda (qui précéda Kyoto) était ainsi : à l'est, la rivière Kamo ; à l'ouest, un chemin ; au sud, des rizières à Toba ; et, au nord, le mont Hiei. Cette configuration du terrain est conforme aux quatre divinités, ce qui est de très bon augure. C'est

pourquoi l'empereur Kammu (monté sur le trône en 781 et mort en 806) choisit pour capitale Kyoto.

Lorsqu'on lit des livres appartenant aux époques antiques ou au Moyen Âge, il est important de distinguer les superstitions à abandonner et les vérités encore valables aujourd'hui. Il nous semble que ces histoires de physionomistes ne devraient pas être rejetées comme de simples superstitions, car dans la biographie de l'amiral Yamamoto Isoroku, écrite par le romancier contemporain Agawa Hiroyuki, nous pouvons lire l'histoire d'un physionomiste d'aujourd'hui.

L'Aéronavale japonaise éprouvait des difficultés dans le choix de la direction à imposer à tel ou tel pilote pour son affectation. On entendit dire qu'un jeune homme, M. Mizuno Yoshito, sorti de la section d'histoire d'une université, portait un jugement infaillible sur quelqu'un à la vue des lignes de sa main et de son ossature. Donc, la section de l'armée de l'Air de Kasumigaura (banlieue de Tokyo) prit tout de suite contact avec lui.

Tout d'abord, cent vingt instructeurs de cette section de l'armée de l'Air furent rassemblés afin d'être soumis à l'examen de Mizuno, qui regarda les lignes de leurs mains et leur ossature. On lui demanda de séparer les capacités des pilotes en trois catégories : supérieure, moyenne

et inférieure. Mizuno observa chacun d'eux pendant cinq ou six secondes, et les plaça ensuite dans chaque catégorie. Les résultats furent comparés avec les dossiers constitués depuis des années dans cette section de l'Aéronautique, alors le taux d'exactitude de ses dires fut de 83 %. Étonnant ! Ce Mizuno, âgé de vingt-quatre ou vingt-cinq ans, dit encore : « Dans un an environ, la guerre va éclater, je pense. »

On était dans l'été 1936 et, en effet, un an plus tard, la guerre sino-japonaise éclatait.

Plus tard, quelqu'un lui demanda pourquoi il avait annoncé cela. Alors, il répondit :

« Jadis, lorsque j'étais enfant, je m'intéressais à la chiromancie et à l'observation des ossatures. A cette époque-là, à Tokyo, je vis beaucoup d'hommes ayant l'empreinte de la mort. Lorsque j'allais à Osaka, cette empreinte de la mort disparaissait. Ce phénomène m'intrigua, et, en effet, le grand tremblement de terre de Tokyo eut lieu en 1923. Cette fois, j'ai rencontré dans Tokyo beaucoup de femmes dont le visage m'annonçait qu'elles seraient veuves dans un an ou deux. J'ai jugé qu'il ne s'agirait pas d'une catastrophe naturelle, mais qu'elles perdraient leur mari au cours d'une guerre. »

Après l'expérience de la section de l'armée de l'Air de Kasumigaura, on eut l'idée de l'adopter comme conseiller au ministère de la Marine.

Dans ce but, cette section de l'armée de l'Air fit un rapport à l'amiral Yamamoto Isoroku qui, à cette époque, était à la tête de l'armée de l'Air au ministère de la Marine. Yamamoto se proposa de le recevoir immédiatement.

L'amiral lui posa une première question :

« Qu'est-ce que la chiromancie et l'observation des ossatures ? »

Mizuno lui répondit que c'était une sorte de statistique appliquée.

« Alors, ici, il y a une vingtaine d'officiers. Parmi eux, pouvez-vous distinguer ceux qui sont aviateurs ? »

Mizuno promena son regard sur les officiers de marine rassemblés et indiqua du doigt deux officiers. En effet, tous deux étaient pilotes, les meilleurs, d'avions de chasse de l'Aéronavale de l'époque.

Yamamoto lui demanda : « Il n'y en a que deux ? »

Mizuno lui répondit : « Il n'y en a pas d'autre. »

A ce moment-là, un commandant appartenant à l'état-major de la Marine s'avança d'un pas et proclama : « Moi aussi je suis pilote. »

Alors, Mizuno le pria de lui montrer sa main et, après en avoir regardé les lignes, il dit : « Vous êtes peut-être pilote, mais vous n'êtes pas un pilote tellement bon. »

En effet, cet homme, sorti de l'École navale,

pilotait un hydravion, mais il manquait de perspicacité et, de temps en temps, il heurtait son hydravion et l'endommageait.

Peu de temps après, Mizuno était nommé officiellement conseiller de l'armée de l'Air au ministère de la Marine. Sa technique physionomiste fut utilisée par la Marine pour le choix des pilotes d'avion. Si un militaire était supérieur dans ses études, supérieur par sa constitution physique et supérieur dans la notation donnée par Mizuno, alors ce militaire était dans une meilleure situation que tous les autres.

En 1941, il prédit : « La guerre va éclater cette année. » Alors, son supérieur lui demanda : « Comment la guerre va-t-elle se passer ? »

Il lui expliqua : « Au début tout marchera bien et je ne comprends pas ce qui va suivre... car les physionomies des officiers d'état-major de la Marine qui marchent dans les couloirs avec les dossiers ne sont pas excellentes. Je suis inquiet pour l'avenir. »

Quatre ans passèrent et, en juillet 1945, il dit : « La guerre se terminera le mois prochain. Récemment, j'ai fait le tour des bases aériennes des kamikazes et peu de jeunes au sein de leurs troupes portaient le masque de la mort. C'est le signe que la guerre finira bientôt. »

Agawa Hiroyuki est né à Hiroshima en 1920 et lorsqu'il sortit de la section de littérature

japonaise de l'université de Tokyo, en septembre 1942, il se tourna vers la Marine, dans le domaine de la communication. Après la Seconde Guerre mondiale, il publia beaucoup de romans, mais aucune de ses œuvres n'a malheureusement été traduite en français. Comme nous l'avons signalé plus haut, il écrivit une biographie de l'amiral Yamamoto Isoroku, le premier commandant en chef de toute l'escadre combinée du Japon, et celle de Yonai Mitsumasa, qui occupa plusieurs fois le poste de ministre de la Marine.

Dissimulé sous les feuilles (Hagakure) est un texte essentiel pour les samourais, au même titre que les *Écrits sur les cinq roues (Gorin-no-sho)*. On peut y lire :

« Lire les physionomies est essentiel pour un chef militaire. On dit que dans un livre offert par Kusunoki Masashige à son fils Masatsura, il n'était question que d'yeux. Il y a un grand mystère dans la physionomie. »

Kusunoki était un général fidèle à la maison impériale. Le chef militaire Ashikaga Takauji, qui devint plus tard shôgun, partit du Kyushu à la tête de son armée afin de tenter d'investir Kyoto. Pour l'en empêcher, l'armée de Kusunoki alla à sa rencontre à Minato-gawa, près de la ville actuelle de Kobe, et Kusunoki mourut à Minato-gawa, sur le champ de bataille. Ce livre, en quelque sorte son testament, qu'il remit à son

fil, est une sorte de condensé des choses les plus essentielles. *Dissimulé sous les feuilles* n'est empreint d'aucune superstition. En conséquence, les histoires des physionomistes qui figurent dans le texte des *Histoires qui sont maintenant du passé* ne devraient pas être rejetées à la légère, imprudemment.

Dans le quinzième volume des *Histoires qui sont maintenant du passé*, nous pouvons lire beaucoup d'histoires où il est question d'aller renaître dans un paradis. L'essentiel est de contempler l'auguste physionomie du Bouddha Amida et les ornements de la Terre pure, on peut alors s'allonger tranquillement sans autre pensée. L'idéal d'aller renaître au paradis est : fixer nos mains à celles du Bouddha Amida avec des liens de cinq couleurs, voir des paons voler et jouer, entendre de la musique et mourir face à l'Ouest, sans modifier la position de nos mains.

Mais, en réalité, ce n'est pas aussi facile que cela. Il faut lire les deux histoires suivantes qui figurent dans les *Histoires qui sont maintenant du passé* :

« Il y avait un moine, à Yokawa, au mont Hiei, qui voulait pieusement renaître en paradis et il ne faisait que réciter le nom du Bouddha Amida. Sur le point de mourir, il voulut expirer en récitant le nom du Bouddha Amida sans l'intervention d'aucune autre pensée. Mais il

aperçut, malgré lui, un récipient de vinaigre sur une étagère et il pensa : " Quelqu'un va l'emporter. " Il y pensa tout en récitant le nom du Bouddha Amida. Il ne considéra pas cela comme un péché et il expira sans réfléchir que c'était une mauvaise pensée. A cause de ce péché il naquit à nouveau en tant que petit serpent dans le petit récipient. Donc, le vénérable révérend de la Terre pure, Genshin, dit : " Au moment de mourir, cachez toutes choses inutiles et ne voyez pas autre chose que le Bouddha ". »

« Le moine Sanshû, du mont Ibuki, n'était pas doué d'intelligence, il n'étudiait pas les textes et il ne savait que réciter le nom du Bouddha Amida. Il s'en alla en direction de l'ouest, fut accueilli par le Bouddha, mais sept ou huit jours plus tard, on le découvrit attaché à un arbre. Il avait été dupé par un *tengu* (génie au long nez). »

Mais, une telle mort en contemplation extatique du Bouddha Amida n'est pas celle du samouraï en train de mourir sur un champ de bataille. Nous comprenons bien la raison pour laquelle la contemplation du Bouddha en pensée fut remplacée par une pratique plus simple : la récitation du nom du Bouddha Amida. Un passage des *Histoires qui sont maintenant du passé* ayant trait au dégoût provoqué par les cadavres attire particulièrement l'attention. On

retrouve la même chose dans le *Kojiki*. Voici :

« La femme de Munemasa était jolie et gentille. Son mari l'aimait infiniment. La femme tomba gravement malade au cours d'une épidémie. Le temps s'écoula. Il était attristé et se lamentait infiniment et, malgré ses prières et invocations, elle mourut. Après sa disparition, le mari ne cessait de penser à elle, mais il ne pouvait la laisser ainsi. Il la plaça dans un cercueil. Le jour de la cérémonie funéraire étant éloigné, il la garda chez lui une dizaine de jours. Il pensait passionnément à la défunte et, après hésitation, il ouvrit le cercueil pour la voir. Alors, ses longs cheveux étaient tombés sur l'oreiller, ses beaux yeux étaient rentrés dans leurs orbites comme un peigne auquel il manque des dents. Son corps était devenu jaune et noir, couleurs effrayantes ; la fosse nasale s'était effondrée, et deux grands trous en occupaient l'emplacement ; les lèvres rétrécies ressemblaient à du papier fin, et il pouvait voir toutes ses dents blanches apparaître soudées, celles du haut à celles du bas. Il regarda son visage et, effrayé et désespéré, il referma le cercueil comme auparavant et s'en alla. Cette odeur pénétra dans sa bouche et dans son nez, elle était nauséabonde et il en eut un haut-le-cœur.

Dès lors, il ne pensa qu'à cette horrible vision et alors, l'esprit de la Voie naquit en lui profondément. »

C'est comme le cadavre du Christ peint par Mantegna. La mort n'est que souillure. Dans le *Roman de Genji*, les visages des filles mortes sont décrits comme des beautés pures, ce qui contraste du tout au tout avec ces *Histoires qui sont maintenant du passé*. Dans le dix-neuvième volume des *Histoires qui sont maintenant du passé*, nous lisons plusieurs motifs ayant incité des gens à sortir de leur famille et M. Kamei Katsuichirô (1907 à 1966, critique littéraire, marxiste au début, plus tard spécialiste des classiques du Japon) explique ce phénomène : « Dans le *Kojiki*, les divinités avaient horreur des cadavres et elles les considéraient comme souillures. Ce sentiment dura jusqu'à l'époque de ces *Histoires qui sont maintenant du passé* et il se concrétisa sous la forme de la sortie de la famille au lieu des ablutions shintoïques. Est-ce un mélange de traditions antiques et de bouddhisme ? »

Le shôgun Minamoto-no-Yoritomo

Étymologiquement, « samouraï » signifie : celui qui assiste un noble, et les samouraïs maintenaient la sécurité dans la capitale et dans les provinces sous la direction des nobles. Mais, à partir du XII^e siècle environ, ils devinrent plus puissants que la classe des nobles et dirigèrent la politique du Japon. En même temps, la littérature se transforma, passant d'un style calme et sentimental à un style actif et volontaire. En tant que type d'homme, le samouraï était bien conforme au caractère japonais et, aujourd'hui, le mot est utilisé avec humour par des étrangers pour désigner des industriels ou des commerçants japonais contemporains. Aux yeux de ces étrangers, l'esprit de dévouement et de fidélité des employés japonais vis-à-vis de leur entreprise semble le même que celui des samouraïs du temps passé vis-à-vis de leur seigneur.

La Voie des samouraïs fut établie à l'époque Kamakura (aux XII^e et XIII^e siècles) et le shôgun

Minamoto-no-Yoritomo (mort en 1199, à l'âge de cinquante-trois ans) marqua le début de cette époque ; il définit la Voie des samourais dans une lettre qu'il adressa à son vassal, Sasaki Sadatsuna, en insistant surtout sur le fait qu'un samouraï devait avoir l'esprit de dévotion, comme un religieux : « Un samouraï doit être fondamentalement comme les moines qui observent les défenses du Bouddha. Il maintient la sécurité dans le monde et il est l'instrument de la protection de l'empereur. De notre temps, c'est le gouvernement de Kamakura qui assure la protection du Japon, en conséquence, même si un samouraï possède un fief aussi minuscule qu'un foret ou si un samouraï possède un grand fief, la volonté de chacun doit être semblable et ils doivent consacrer leur vie à leur suzerain par reconnaissance. Ils doivent savoir que leur vie ne leur appartient pas. »

3

Le shôgun Tokugawa Ieyasu et Les Samourais de la province de Mikawa (Mikawa-monogatari)

Cette Voie des samourais a été systématisée en tant que philosophie éthique à l'époque Edo (xvii^e, xviii^e et xix^e siècles). Ce fut Tokugawa Ieyasu qui marqua l'avènement de l'époque Edo. L'origine des Tokugawa prend ses racines au village de Tokugawa et c'est celle du nom de la famille elle-même. Ce village se trouve dans la préfecture actuelle de Gumma, au nord-ouest de Tokyo. On relève le passage des Tokugawa dans plusieurs provinces avant qu'ils ne viennent se fixer dans la province Mikawa (environs de la ville actuelle de Nagoya). Le régime Tokugawa sut maintenir la paix durant trois siècles au Japon, en quinze générations successives. Tokugawa Ieyasu fut l'artisan de cette stabilité. Ses qualités extraordinaires sont mises en évidence dans son testament :

« La vie d'un homme ressemble à quelqu'un qui, chargé d'un lourd fardeau, effectue un long trajet. Il ne faut pas qu'il se hâte. Si l'on

considère la pénurie comme chose normale, alors on ne manque de rien. Si un désir apparaît au fond du cœur, alors souvenez-vous de vos moments de misère. La patience est une sécurité et un bonheur durable. La colère est ennemie. Si l'on ne rencontre que victoires sans connaître la défaite, cela nous porte préjudice. Savoir se châtier soi-même et non autrui. Mieux vaut peu que trop.

15 janvier de la 9^e année de Keichô (1604). »

Le secret de sa réussite fut révélé par Ieyasu lui-même et *Dissimulé sous les feuilles* le porte à notre connaissance :

« Un jour, Ieyasu voulut participer à une cérémonie bouddhique et il était entouré de seigneurs (daïmyôs). Il avait sorti un mouchoir en papier, l'avait coincé dans sa ceinture et était allé se laver les mains. Le vent s'était mis à souffler, le papier s'envola au travers de la galerie. Ieyasu se mit à courir après, s'en saisit et s'essuya les mains. Les seigneurs les plus proches de lui se mirent à rire quelque peu ironiquement en le voyant faire. Alors, Ieyasu tonitrua :

“ Vous trouvez que j'ai de drôles de façons, mais c'est grâce à elles que je me suis emparé du monde (du Japon). ”

Il lança le papier mouillé sur eux et se dirigea vers le fond de la salle. »

Quant aux *Samouraïs de la province de*

Mikawa, texte écrit en 1622 par un samouraï, Okubo Hikozaemon, il n'était pas destiné à être diffusé, mais à servir à sa descendance afin qu'elle connaisse les témoignages de loyauté de sa famille. Il y eut plusieurs copies au cours des siècles qui suivirent, et la première publication date de 1890.

Okubo était tellement fidèle à son suzerain Tokugawa qu'il n'osait même pas, quel que fût l'endroit où il était allongé, avoir les pieds face à l'endroit où se trouvait son suzerain. Dans ce texte, il répète souvent l'expression : « Écoutez bien mes enfants ! » il commence d'expliquer l'origine du clan Minamoto, auquel Tokugawa appartenait, puis il narre le déroulement des batailles de Tokugawa Ieyasu jusqu'à ce qu'il ait imposé son pouvoir à tous les seigneurs, ensuite il admire la personnalité de Tokugawa Ieyasu. Okubo demanda à ses enfants de lire ce texte une fois par jour. Il s'exprimait d'une façon quelque peu comique : « Celui qui sera infidèle ou négligeant dans son service au seigneur, même après ma mort, je le mordrai à la gorge et le tuerai. » Okubo était un original et un entêté et *Dissimulé sous les feuilles* nous fait connaître des épisodes intéressants de sa vie :

« Okubo Hikozaemon est un bon combattif, il critique n'importe qui sans se gêner et ne salue pas les ministres. Un jour, ses proches lui conseillèrent : “ Vous êtes estimé de votre suze-

rain et les gens importants vous respectent. Cela importe peu pour vous maintenant, mais pensez à vos descendants. Quelquefois, allez saluer les ministres et prenez les manières d'aujourd'hui." Hikoazemon répondit : " Vous avez raison " et, le lendemain matin, il rendit visite tour à tour à chaque ministre. Les secrétaires et les ministres, qui connaissaient son caractère original, vinrent tout de suite le voir et le saluèrent : " Comme vos visites sont rares ! " Hikozaemon leur répliqua : " Ma proche famille m'a conseillé en me disant que, de notre temps, si je ne vous flattais pas ce serait mauvais pour mes descendants. Je pris pitié d'eux et je suis venu devant vous afin de vous flatter. " »

Tokugawa Ieyasu eut un jour un aparté avec un amidiste : au temps où Tokugawa Ieyasu était le seigneur de la province Mikawa, une révolte avait éclaté parmi des adeptes du Bouddha Amida. Cette rébellion était difficile à calmer. L'une de ses origines résidait en ce que l'un de ses vassaux envoyé pour l'apaiser était un fidèle amidiste. Lorsque Tokugawa Ieyasu vint pour voir où en étaient les choses, ce chef militaire était au combat, mais lorsque Ieyasu s'en alla, il cessa de combattre. En apprenant cela, très fâché, Ieyasu revint voir ce chef de l'expédition. Mais Tokugawa Ieyasu répugnait à

punir son vassal, il voulut donc lui donner une dernière chance en lui disant :

« Condamnation ou abjuration. Tu choisis l'une ou l'autre. »

Le chef de l'expédition lui répondit sans se troubler :

« Je n'abjurerais pas. Condamnez-moi. »

Le vassal s'assit sur le sol et présenta son cou. Ieyasu tira son sabre et l'éleva au-dessus de sa tête, mais à quoi pensa-t-il soudain ? Il rabaissa son sabre et le replaça dans le fourreau en disant :

« Condamner cette sorte de têtard ne servirait à rien. »

A ce moment, le vassal se tourna soudain vers lui et dit :

« J'abjure ! »

Étonné, Ieyasu lui demanda :

« Comme tu as des retournements ! Face à la menace de la condamnation tu as refusé d'abjurer, mais, lorsque je supprime la condamnation, tu abjures. Donne-m'en la raison. »

Le vassal lui répondit :

« Ma fierté de samouraï ne me permet pas d'abjurer par esprit de conservation. Mais maintenant, il en va autrement. Puisqu'il est clair que je n'ai pas abjuré pour préserver ma vie, j'abjure. »

Grâce à cette histoire, on comprend que vaincre la crainte de mourir tenait le rôle

principal dans la morale du samouraï. Comme nous le verrons par la suite, aux prochains récits, ce que les samourais demandaient au Zen était justement cela.

Yamaoka Tesshû (mort en 1888)

En 1868, le dernier shôgun des Tokugawa, Yoshinobu, envoya Yamaoka Tesshû au quartier général des troupes impériales afin de demander la paix. Yamaoka et Katsu (nous présenterons ce dernier dans le prochain récit) apportèrent une contribution des plus importantes, en faisant transmettre sans coup férir le château d'Edo à l'armée impériale. C'était une affaire très difficile à mener, car si une bataille s'était déclenchée entre les deux armées, les puissances occidentales n'auraient pas manqué d'intervenir. Plus la guerre civile aurait duré, plus l'intervention serait devenue probable. Ce qui aurait constitué les premiers pas de la colonisation du Japon. Voyons maintenant quelle a été la formation de cet homme.

Lorsqu'il avait treize ans, son père lui enseigna que « loyauté et piété filiale » sont les deux choses essentielles pour ceux qui sont nés parmi les samouraïs. Il ajouta : « Pour y parvenir, il est

indispensable de pratiquer les arts martiaux à l'extérieur de soi-même et de pratiquer le Zen à l'intérieur. » C'est ainsi qu'à partir de treize ans Yamaoka Tesshû étudia le Zen sous la direction du Maître Gan-ô.

Le Maître lui dit de se concentrer sur le kôan : « Dès l'origine, Sans-une-chose. » Le Maître lui donna quelques explications complémentaires : « J'ai entendu dire qu'en tant que samouraï vous vous exercez à l'escrime matin et soir. Lorsque vous vous trouvez en face d'un adversaire dans la salle d'exercice, il passe certainement à l'attaque avec beaucoup d'énergie. Alors, quel est l'état de votre esprit à ce moment-là ? Quelquefois vous devez avoir peur et l'état de votre esprit se bouleverse. Le bouleversement est une mauvaise chose. Si vous avez saisi par vous-même le sens de : " Dès l'origine, Sans-une-chose ", même si votre adversaire vous attaque au sabre, vous ne serez pas bouleversé, vous demeurerez calme et vous l'intercepterez comme si vous marchiez sur une grande route. »

Cet enseignement dut paraître très ardu à un enfant de treize ans, mais Yamaoka Tesshû se mit à écrire lui-même comment il mit en pratique ces paroles : « J'ai bien gardé en tête ces paroles et j'y réfléchis ardemment jour et nuit. Pendant la journée, j'ai manié mon sabre en bambou dans la salle d'exercice et, pendant la nuit, je m'enfermais dans une pièce isolée afin

de m'asseoir correctement, les yeux mi-clos, et je voulus ainsi rechercher la Vérité. Lorsque je sentais que j'avais saisi quelque chose, le lendemain j'essayais tout de suite une technique et si je n'en étais pas satisfait, vite j'allais chez Maître Gan-ô et lui posais ma question. Quelques années passèrent ainsi, quelquefois je sentais une compréhension, mais j'étais toujours dans l'obscurité. C'était comme de voir au loin une montagne au travers du brouillard. Quelquefois, je n'étais pas sans ressentir de la lassitude, mais même si le vent soufflait, s'il pleuvait, s'il faisait froid ou s'il faisait chaud, je n'ai jamais été paresseux à moins que mon suzerain ou mon père m'eût chargé de quelque affaire... »

Ainsi, Yamaoka Tesshû devint-il un très bon escrimeur renommé et la qualité de son exercice fut très bien exprimée en 1868, au moment où il fut chargé du message du shôgun au camp de l'armée impériale.

Le dernier shôgun des Tokugawa, Yoshinobu, avait tout d'abord pensé envoyer Katsu Kaishû, mais à ce moment-là Katsu était ministre des Armées. Or, s'il venait à disparaître en traversant les lignes ennemies, sa perte serait trop préjudiciable et les autres ministres s'y opposèrent.

Alors, Yoshinobu confia cette mission à Takahashi Deishû qui était le meilleur lancier de l'époque. Celui-ci accepta et commença ses

préparatifs de départ, mais le shôgun Yoshinobu donna soudain un contrordre, car dans l'entourage de Yoshinobu se trouvaient de nombreux samourais jusqu'au-boutistes contre lesquels il était protégé par les troupes de Takahashi. Si ce dernier était parti, le shôgun aurait été en danger.

Mais, si on n'envoyait pas de messenger à Saigo Takamori, chef d'état-major de l'armée impériale, qui se trouvait à Shizuoka, la guerre éclaterait. Tandis que le shôgun Yoshinobu était en train de se casser la tête, Takahashi Deishû lui parla de son ami Yamaoka Tesshû. Celui-ci se rendit auprès du shôgun Yoshinobu afin de vérifier son intention, réelle et fiable, de demander la paix. Trouvant le shôgun inébranlable dans cette volonté de paix, Yamaoka accepta la mission de paix. Ensuite, il alla voir Katsu Kaïshû pour une première rencontre afin d'obtenir un message écrit pour le chef d'état-major de l'armée impériale. Cela se passa le 5 mars. Au début Katsu était très méfiant vis-à-vis de ce Yamaoka, mais après avoir conversé avec lui, il reconnut ses qualités. (A l'époque Katsu Kaïshû, Yamaoka Tesshû et Takahashi Deishû étaient appelés les « trois *shû* » [*shû* signifie bateau].) Lorsque Yamaoka fut interrogé par Katsu sur la façon dont il envisageait de passer au travers des lignes ennemies, Yamaoka lui répondit :

« Quand je passerai par les camps de l'armée impériale, on va essayer de me pourfendre ou de s'emparer de moi. Je ferai donc comme ils voudront : leur remettre mes deux sabres. S'ils veulent s'emparer de moi, je me laisserai enchaîner sans résistance. S'ils veulent me pourfendre, je les laisserai faire. Je les laisserai faire tout comme ils voudront. Mais, bien qu'ils soient des adversaires, ils ne tueraient pas quelqu'un sans raison. J'irai selon ce principe. » Cette réponse émut complètement Katsu et c'est cela la pratique de : « Dès l'origine, Sans-une-chose ».

Ainsi réussit-il à parvenir à Shizuoka, à rencontrer Saigo, chef de l'armée impériale, et la paix devint réalisable. Saigo reconnut plus tard les qualités de Yamaoka : « C'est un homme qui n'a besoin ni de vie, ni de réputation, ni d'argent, en somme un homme exceptionnel et incontournable. »

Katsu Kaishû (1823-1899)

Il fut le réorganisateur de la marine des Tokugawa et aussi, en 1868, en tant que généralissime des forces terrestres, il fut le négociateur qui se présenta devant l'armée impériale en train d'avancer vers Edo. Ainsi préserva-t-il la ville d'Edo des ravages de la guerre. C'est là un de ses grands mérites. Nous voyons en lui un bon exemple d'un bon samouraï transformé d'un seul coup en homme moderne.

Grâce à la fermeture du pays, le Japon s'était plongé dans son rêve de paix. Mais une fois le XIX^e siècle arrivé, des vaisseaux ordinaires et des vaisseaux de guerre occidentaux s'approchèrent des côtes du Japon et lui demandèrent d'ouvrir ses ports. Il n'était plus possible au Japon de demeurer au calme et deux courants d'idées s'affrontèrent violemment : ceux qui étaient pour l'ouverture du pays au monde extérieur et ceux qui rejetaient toute idée de contact avec des étrangers. Katsu appartenait à la première

catégorie, c'est-à-dire qu'il était pour l'ouverture. Il disait toujours :

« Si des étrangers veulent faire du commerce ici, c'est qu'ils espèrent en tirer des bénéfices. Le commerce se base sur des bénéfices. Alors, construisons aussi des bateaux et allons faire du commerce jusque dans les pays étrangers. Aujourd'hui la soie brute et le cuivre sont les principales productions du Japon, nous en vendons, grâce à ces bénéfices nous pourrions réformer le système intérieur du Japon et le moderniser. »

Katsu estimait que l'économie doit être à la base de la politique. En ce sens, son estime allait, dans l'histoire du Japon, au gouvernement du clan Hôjô. A ce propos, il dit :

« Si vous pensez que le clan Hôjô était complètement axé sur la dévotion au Zen, vous vous trompez. Son grand but appartenait au domaine de l'économie. A cette époque, en Chine, les Yuan avaient remplacé les Song et le clan Hôjô avait fait venir au Japon des moines vertueux des Song, il établit à Kamakura cinq monastères Zen et il rendit le bouddhisme prospère. Non seulement des moines chinois du Zen, mais beaucoup de gens des Song vinrent au Japon, et la monnaie chinoise de cette époque fut importée en très grande quantité chez nous. Nous en avons un vestige représenté par la grande quantité de monnaie de l'époque appe-

lée : “ Trésor circulant chez les Song et chez les Yuan ”, qui se trouve au Japon encore aujourd’hui. Le clan Hôjô était fidèle au bouddhisme en vue de l’utiliser à des fins économiques. J’ai dit “ utiliser ”, mais sans foi véritable on ne saurait utiliser la religion. »

De treize à vingt et un ans, Katsu s’exerça très sérieusement à l’escrime et il reçut de son Maître, à l’âge de vingt et un ans, ses qualifications. Il était pensionnaire à l’école d’escrime dirigée par le Maître Shimada Toranosuke. En ce temps-là, pendant l’hiver, il se rendait le soir au sanctuaire shintoïque en tenue légère d’escrimeur afin de s’exercer en solitaire. Tout d’abord il s’asseyait sur un rocher et se recueillait, puis il se levait pour manœuvrer son sabre d’exercice en bois. Ensuite, il s’asseyait à nouveau sur un rocher pour un nouveau recueillement, puis se levait pour manœuvrer à nouveau son sabre de bois. Ainsi, il répétait cela cinq ou six fois jusqu’à l’aurore. De retour à l’école, c’était l’heure où l’exercice matinal commençait. Il ajoutait l’exercice du Zen à tous ces exercices d’escrime. Maître Shimada lui conseilla :

« Si tu veux atteindre le fond de l’escrime, pratique tout d’abord le Zen. »

Suivant ce conseil, il se rendit au temple Zen et y poursuivit sérieusement, durant quatre années, la pratique du Za-Zen. Katsu lui-même raconta plus tard :

« Escrime et Za-Zen me servent de base et ils me furent très précieux plus tard. Au moment de la reddition des Tokugawa, je me suis trouvé mille fois face à la mort, mais j'ai toujours pu survivre. Ce fut vraiment grâce au mérite de ces deux exercices. »

Mais Katsu savait bien que ces deux exercices étaient devenus insuffisants pour l'époque moderne. A partir de vingt-trois ans, il étudia la langue hollandaise qui était, à cette époque, l'unique introduction à la connaissance de l'Occident. Étant pauvre, il ne put faire les frais d'un dictionnaire hollandais-japonais, donc, à l'âge de vingt-six ans, il se mit à copier, en double exemplaire, ce dictionnaire en cinquante-huit volumes. Cela lui prit une année. Il conserva un exemplaire de sa copie pour son usage personnel et vendit l'autre afin de pouvoir remercier le Dr Akagi qui le lui avait prêté.

Un autre épisode de la vie de Katsu met bien en évidence son caractère :

Un jour, Katsu découvrit un livre militaire hollandais dans une librairie. Il en demanda le prix et il sut qu'il était de cinquante ryôs. Katsu désirait vraiment ce livre, il alla donc çà et là pour trouver de l'argent et réussit à réunir la somme demandée. Fou de joie, il se précipita à la librairie, mais le livre avait déjà été vendu. Énormément dépité, Katsu demanda au libraire le nom et l'adresse de l'acheteur. Le libraire les

lui donna et Katsu se rendit immédiatement chez l'acheteur, qui était un policier, et lui demanda de lui céder le livre. Mais le policier refusa. Alors, Katsu lui demanda de le lui prêter quelque temps, mais le détenteur refusa encore en disant : « Moi aussi je veux lire ce livre, je ne puis donc vous le prêter. »

Un homme ordinaire se serait résigné et retiré, mais Katsu, non. Tel était le caractère de Katsu. Il lui demanda encore : « Pendant que vous lisez, vous avez besoin de ce livre, mais pendant que vous dormez, vous n'en avez pas besoin. Ainsi, pendant ce temps-là, laissez-moi le lire. »

Alors, le policier céda et répondit : « J'irai au lit à vingt-deux heures et de vingt-deux heures au matin je vous prêterai le livre. Or ce volume étant très précieux pour moi, je ne veux pas qu'il sorte de ma maison. Vous viendrez donc le lire chez moi. » Ainsi, chaque soir, il faisait six kilomètres pour se rendre chez le policier afin de recopier l'ouvrage et, en six mois, il avait terminé le tout.

Le dernier jour, en remerciant le policier pour sa bienveillance, Katsu lui posa deux ou trois questions sur des points qu'il ne comprenait pas dans le livre. Alors, surpris, le policier lui répondit :

« Bien que je sois possesseur de ce livre, je ne l'ai pas encore lu entièrement. Vous êtes venu

ici, uniquement pendant la nuit, afin de le recopier, mais vous avez tout lu, jusqu'aux pages que je n'ai pas encore regardées et vous me demandez le sens de quelques passages. Je suis très admiratif de votre ténacité. Ce livre est digne d'être possédé par quelqu'un comme vous, je vous l'offre. »

Katsu refusa, mais le policier insista et Katsu finit par l'accepter. Plus tard, lorsque Katsu eut besoin d'argent, il vendit huit cahiers de sa copie du livre pour trente ryôs.

Sa véritable valeur s'exprima alors qu'il était âgé de quarante-six ans, en 1868, au moment où le gouvernement Tokugawa tombait après trois siècles de règne. Dûment mandaté, Katsu condensa ses activités en direction de trois buts politiques :

1 — Abandonner toute idée d'attaque du château d'Edo. Les 13 et 14 mars, il négocia avec le chef d'état-major de l'armée impériale, Saigo Takamori, au pavillon du seigneur de Satsuma dont Saigo était le vassal, et il atteignit son but. Tous deux se connaissaient déjà et ainsi la négociation se déroula sans difficulté.

2 — Yoshinobu, dernier shôgun et le quinzième des Tokugawa, ne serait pas jugé et sera traité honorablement. Si cela ne se réalisait pas, les samourais de l'époque envisageraient automatiquement une vengeance pour l'honneur de leur seigneur et, alors, la guerre civile serait

toujours un danger permanent. Ce problème fut résolu par la diminution des revenus de la famille des Tokugawa, qui passèrent de quatre millions de kokus à sept cent mille kokus, et ils durent s'installer à Shizuoka en tant que seigneurs provinciaux. Ils reçurent le titre de prince en 1902.

3 — Assurer les moyens de subsistance aux vassaux des Tokugawa. A cette époque-là, Edo, qui avait une population s'élevant à un million et demi d'habitants, n'était pas, comme la ville d'Osaka, prospère à cause de son commerce, mais elle était le centre administratif du gouvernement Tokugawa, d'où la concentration d'hommes à Edo. En conséquence, si le gouvernement Tokugawa tombait, ses habitants ne pourraient plus survivre. Afin de leur donner une nouvelle profession, Katsu eut l'idée de déménager la capitale de Kyoto à Edo et invita les autres à penser de même. Le 18 juillet, Edo prenait le nouveau nom de Tokyo.

Ainsi, le Japon avait pu éviter une guerre civile et en ce sens Katsu avait beaucoup de mérites, mais dans son propre camp il fut très critiqué et, à la limite, considéré comme un traître. Lorsqu'il n'y avait personne dans son entourage qui le comprenne, qui partage les mêmes idées et qui le soutienne, Katsu disait : « Je préfère que personne ne me soutienne. Je préfère n'avoir que des ennemis. Sans ennemis

je ne parviens pas à achever une affaire. Tout le monde est contre, c'est cela l'État. Je disais : " Maintenant que j'ai un ennemi, je peux y aller ! " »

Il disait aussi : « Ceux qui achèvent une grande affaire sont, contrairement à ce qui devrait se passer, critiqués par tout le monde. Un moment, on me prit pour un homme très mauvais ou très rusé. Mais ceux qui comprennent cette vérité sont très peu nombreux. »

Aussi paradoxal que cela puisse paraître, ses paroles sont destinées à encourager ceux qui veulent entreprendre.

Il critiquait la façon des Japonais de vouloir mourir vite :

— Il n'est pas question ici de ceux qui craignent la mort, mais je ne loue pas du tout ceux qui meurent vite. En général, les Japonais sont trop nerveux, donc ils meurent en hâte ou ils craignent la mort. Je ne puis discuter des affaires importantes du monde avec ces gens-là.

— Pendant les époques Genki (1570-1572) et Tenshō (1573-1575), les samouraïs vivaient leur âge d'or, mais en même temps une forme erronée d'éducation voulait que mépriser la mort soit l'essence de la vie des samouraïs. Ainsi, les mœurs voulaient que mieux vaille mourir vite, sans attachement, et que ce soit là la Voie des hommes. Je le regrette beaucoup.

— Seul un grand homme peut accepter pour

lui exclusivement toutes les responsabilités, il supporte toutes les difficultés et, de plus, avec une certaine marge. Dans cette circonstance, sa douleur intérieure est plus pénible que la mort. Si quelqu'un veut échapper aux souffrances au moyen du suicide, sans réfléchir aux difficultés de l'époque ni penser à sa propre responsabilité, en somme cet homme n'aime vraiment pas son pays ni ses habitants. C'est vraiment un homme petit.

— Cette précipitation a dominé l'esprit des Japonais et il n'y eut personne durant ces cinq siècles qui ait été capable de résoudre les problèmes dans une atmosphère de difficultés.

Dans la vie de Katsu, une histoire de physionomiste se déroula :

Le père de Katsu avait pour prénom Kokichi. Il avait un ami physionomiste qui s'appelait Sekikawa Sanuki. C'était un homme extraordinaire, qui gagnait quelque argent à l'aide de ces « physionomies », avec lequel il achetait du saké, son plaisir. Ensuite il passait sa journée à contempler les jeux des enfants dans la rue.

Un jour, Katsu Kokichi tomba amoureux de la femme d'un samourai. Dans cette situation, il n'y avait rien à faire, mais il l'avoua à sa femme et celle-ci lui déclara :

« Alors, je vais aller chercher cette femme pour toi. »

Kokichi demanda à sa femme, sans aucune honte : « Je t'en prie. »

Sa femme lui dit : « Séparons-nous. Je vais aller chez cette femme et je lui demanderai fort de venir chez toi, mais l'autre, c'est un samouraï, donc si je le salue mal, obligatoirement je mourrai. »

Kokichi remit à sa femme un petit poignard et il sortit. Il passa par hasard chez le physionomiste qui lui dit :

« Quelque chose d'important va vous arriver. Entrez ! »

Le physionomiste fixa le visage de Kokichi et dit :

« Votre physionomie révèle que vous allez souffrir par les femmes et, de plus, votre physionomie révèle que vous aurez des difficultés par les sabres. Cette nuit il y aura beaucoup de morts et de blessés. Mes paroles ne vous disent rien ? »

Étonné, Kokichi révéla tous les faits. Alors, le physionomiste lui donna ce conseil :

« Votre femme est magnifique. Elle est allée, au prix de sa vie, chercher cette femme. Quelque chose de grave va se passer. Allez vite pour arrêter tout ! »

Kokichi courut jusque chez lui. Sa femme avait confié leur bébé à la garde d'une femme âgée et était sur le point de partir après avoir rédigé son testament. Kokichi fit tout ce qu'il

pouvait pour l'arrêter et tout se termina sans catastrophe. Voilà un exemple de l'utilité des prédictions d'un physionomiste.

Ce physionomiste avait observé le visage de Katsu Kaishû alors que ce dernier était enfant et il avait prédit :

« Cet enfant a un visage droit et on dirait une fille, mais son œil gauche présente une caractéristique dans sa pupille, ses yeux sont lumineux, et je sens chez lui quelque chose d'extraordinaire. Après qu'il aura grandi, si quelque chose ne marche pas bien il perturbera le monde (le Japon) ou, si tout va bien, il sauvera le monde aux moments de perturbations. Il sera l'un ou l'autre. »

Katsu et les Français

Trois jours après la nomination de Katsu à la tête des armées de terre des Tokugawa, des officiers français instructeurs vinrent le voir et le poussèrent à combattre :

« Nous avons instruit des centaines d'officiers et soldats excellents constituant une armée très expérimentée. Vous venez d'être nommé généralissime et si vous prenez leur tête pour combattre vous gagnerez. Nous vous apporterons toute notre collaboration. Nous avons déjà préparé ici le plan de bataille. Ceux que nous avons instruits vont être essayés au cours d'une bataille

effective. Comme c'est magnifique ! Nous attendons votre réponse définitive. »

Ennuyé, Katsu leur répondit :

« Je vous répondrai demain. »

Cette nuit-là, Katsu alla tout de suite rendre visite à l'ambassadeur de France et lui annonça que le gouvernement Tokugawa désirait avant tout maintenir la paix. Il le remercia pour les intentions amicales des officiers français, mais dorénavant il n'y avait plus besoin d'instructeurs.

Le lendemain, Katsu alla rendre visite au cantonnement des officiers français et les informa de la politique de maintien de la paix choisie par le gouvernement shôgunal. Intrigués, les officiers français exprimèrent leurs regrets à Katsu :

« Malgré toutes vos forces, pourquoi n'engagez-vous pas la bataille ? Si vous menez le combat, il est certain que vous aurez la victoire. Des seigneurs du nord du Japon vous aideront et la situation sera meilleure pour nous tous. C'est vraiment regrettable. De plus, vous allez perdre la face. »

Katsu leur répondit :

« Je suis touché de votre sollicitude, mais pour le moment nous ne pouvons rien faire. Que vais-je devenir ? Seul le ciel le sait. Je n'oublierai pas vos leçons. » Sur ce, Katsu prit congé.

L'ambassadeur de France se rendit de son côté auprès du dernier shôgun, Yoshinobu, et

lui conseilla fortement d'engager le combat. Mais lorsqu'il vit que ses conseils étaient inutiles, l'ambassadeur rentra en hâte en France. Les officiers français suivirent les samourais des Tokugawa jusqu'au-boutistes, dans le nord du Japon.

Au travers des paroles de Katsu, nous devinons la raison pour laquelle il refusa la proposition des officiers français :

*La nation est plus précieuse
qu'un gouvernement shôgunal*

« Il est gênant de parler de soi-même, mais poussé par mon nationalisme, j'ai insisté sur le retour du pouvoir politique dans les mains de l'empereur et sur l'abandon du château d'Edo par les Tokugawa. Mes adversaires ne cessaient de dire que le gouvernement des Tokugawa durait depuis trois siècles, mais dorénavant cette forme de gouvernement est complètement dépassée. De plus, une capitale est la copropriété de tous et ne doit pas appartenir à une seule personne. Mon idée de l'abandon du château d'Edo se basait sur ce principe, donc je ne me préoccupais pas du tout de toutes les sortes de critiques qu'on m'opposait.

Ceux qui soutenaient le gouvernement Tokugawa ont fait beaucoup de bruit au début, sans bien réfléchir à ce qu'est notre époque, mais

plus tard, ils comprirent mes idées, quelques-uns se mirent d'accord avec elles et d'autres firent même l'effort de contribuer à livrer le château d'Edo. Ceux qui soutenaient le gouvernement Tokugawa se basaient sur la Voie des samourais, très stricte, donc leurs prétentions étaient aussi très correctes. Il faut savoir prévoir et savoir prendre les initiatives, mais avant tout, la première chose pour l'homme est l'esprit. »

Anecdote concernant la prise du château d'Edo

« Dans la négociation avec Saigo, nous sommes convenus de choisir cinq représentants pour chacune des deux parties afin de marquer l'abandon du château d'Edo. Saigo en faisait partie, mais pas moi. Les habitants de toute la ville d'Edo étaient très excités ce jour-là et tous avaient la crainte de ce qui allait arriver.

En conséquence, le comité de l'armée impériale prit de grandes précautions et on prétend qu'un de ses représentants conserva une de ses sandales pour fouler l'un des tatamis (nattes) de la salle, parce qu'il avait l'esprit trop troublé.

Au milieu d'eux, Saigo était très calme, tel qu'il était à l'habitude, plein de gravité. Le plus étonnant fut que, lorsque les cérémonies commencèrent, Saigo s'endormit assis. Même lorsque le tout fut terminé et que les représentants se furent retirés, il continua de somnoler. Son

voisin le secoua : “ Monsieur Saigo ! Monsieur Saigo ! Tout est terminé et tout le monde s’en va. ” Alors, Saigo émit un grognement et, tout en se passant la main sur le visage, il s’en alla tranquillement. Mon ami me dit : “ Comme il est insolent ! Il a dû se trouver las après des dizaines de jours de travail et il a dû être terrassé par le sommeil au cours des cérémonies — c’était une bonne occasion. Saluons-le ! ” Cet épisode met en évidence la raison pour laquelle Saigo est considéré comme le premier grand homme de l’époque de la Restauration Meiji. »

Une grande opération spirituelle

— Face au danger, ne découvrant aucun moyen d’y échapper, j’abandonnais toute idée de survie. Et bizarrement, je n’ai jamais rencontré la mort. Là se trouve une grande opération spirituelle.

— Lorsqu’on se hâte pour obtenir la victoire, la tête s’échauffe, le cœur se met à battre, on fait le contraire de ce qu’il faudrait faire et on a tendance à trop reculer ou à trop avancer. Lorsqu’on désire s’enfuir ou se défendre, l’esprit régresse et l’adversaire profite de cette chance. Toutes les affaires, grandes et petites, obéissent à cette règle.

— J’ai compris cette opération spirituelle et je ne m’occupais ni de victoire ni de perte. Je

traçais tout incident l'esprit tranquille. Ainsi, j'ai échappé à des assassins et à des violents, ou bien j'ai pris en charge des situations difficiles à la fin des Tokugawa. J'étais dans cette tranquillité spirituelle grâce à deux Voies : celle de l'escrime et celle du Zen.

La souplesse peut bien vaincre la force

« Chez moi, il n'y a pas de garde du corps. On ne peut avoir confiance en des gardes du corps. A leur place, j'ai deux ou trois servantes qui s'occupent de mes visiteurs et autres. C'est parce que je crois que tout violent qu'on puisse être on n'oserait pas s'attaquer à des femmes. Aujourd'hui aussi, comme auparavant, chez moi il n'y a que des femmes. Ah ! Ah ! Ah ! Ah ! »

6

Créateur de l'aïkidô

Dans les sous-chapitres 4 et 5, nous avons fait connaissance avec deux samourais qui se basaient sur le Zen. Maintenant, nous allons aborder l'expérience shintoïque servant de base aux arts martiaux. Il s'agit du cas de Maître Ueshiba Morihiro, créateur de l'aïkidô :

Il sortit de la salle d'exercice et il essuya tranquillement la sueur qui lui coulait auprès d'un puits. Il traversa le jardin et, lorsqu'il marcha auprès d'un vieux plaqueminier, soudain le fondateur demeura figé, incapable de faire un pas de plus. Attaches métalliques ou attaches divines ? En tout cas, il ne faisait que rester figé, en extase, ne sentant plus son corps.

Peu de temps après, la terre commença à bouger et le fondateur vit d'innombrables rayons d'or qui tombaient. Ces rayons étaient éblouissants et tombaient du ciel tout autour de lui.

Le ciel calme commença à être envahi par une

lumière grandiose qu'il était impossible de prendre pour un phénomène de ce monde. De plus, bientôt surgit de la terre l'esprit de l'or et il commença à envelopper le corps entier du fondateur, doucement et graduellement.

Le fondateur se dit en lui-même : « Je suis métamorphosé en un corps d'or. » Le fondateur était plein de joie, joie mystérieuse, car un autre Lui au corps d'or venait d'apparaître tout en dépassant son lui actuel.

Ce corps d'or s'épanouissait de plus en plus et il lui semblait s'étendre à l'univers entier.

Dans le même temps, il sentit un soulagement dans son esprit et dans son corps, il entendit le chant de petits oiseaux et le bruit de petits insectes. Il vit nettement le frémissement des feuilles et les courants d'air eux-mêmes.

A la fois vide et être. Était-ce l'existence-intermédiaire qui est la situation d'union de l'obscurité et de la clarté ? Sans artifice, le fondateur comprit l'état de la nature elle-même et il eut l'intuition qu'il avait été projeté totalement dans le grand univers... Le fondateur expliqua encore :

« Immédiatement après, j'ai nettement compris : lorsqu'on s'efforce pour la victoire, on ne peut rien voir. Il faut envelopper tout par l'amour, laisser s'écouler tout avec l'esprit, alors, pour la première fois, le monde du mouvement de l'énergie, de l'esprit et du corps

basé sur l'union entre soi et autrui s'exprime. Celui qui a le mieux compris cette vérité gagne seul ce qu'on appelle la victoire. Victoire sans victoire... Gagner correctement, gagner sur soi et de plus gagner rapidement, en un instant, c'est-à-dire que c'est une victoire de l'esprit de production de l'amour où soi et autrui ne font qu'un, les divinités et les hommes sont identiques, l'univers, c'est soi.

En bref, la divinité productive des arts martiaux transcende de loin la victoire ou la perte d'un individu et cette divinité obtient la victoire absolue. Le but suprême de la Voie des arts martiaux consiste à l'atteindre. »

Ainsi, le fondateur a-t-il créé l'aïkidô qui est un art martial de défense sans compétitions.

Le fondateur aimait le kôan suivant, sous forme de poésie, donné par Takuan à Yagyu Jûbê :

*Ne va pas !
Ne t'en retourne pas !
Ne reste pas debout !
Ne t'assois pas !
Ne te lève pas !
Ne t'allonge pas !*

TABLE DES MATIÈRES

BIOGRAPHIE DE TAKUAN	7
Livre I. MYSTÈRES DE LA SAGESSE IM- MOBILE	23
Livre II. CONTES NOCTURNES DE LA MER EST	57
Livre III. LIMPIDITÉ	109
Épilogue. SAMOURAÏS, ZEN ET ARTS MAR- TIAUX	137
1 — <i>Histoires qui sont maintenant du passé (Konjaku-monogatari)</i> . . .	141
2 — Le shôgun Minamoto-no-Yori- tomo	152
3 — Le shôgun Tokugawa Ieyasu et <i>Les Samouraïs de la province de Mikawa (Mikawa-monogatari)</i> . .	154
4 — Yamaoka Tesshû (mort en 1888)	160
5 — Katsu Kaïshû (1823-1899).	165
6 — Créateur de l'aïkidô	181

Cet ouvrage sur Takuan peut être complété par la lecture des *Sermons inédits sur le Zen* publiés aux Editions traditionnelles.

*Autres ouvrages
de Maryse et Masumi Shibata*

- Dans les monastères Zen au Japon*, Hachette, Paris, 1972.
- Dialogues dans le rêve*, traduction intégrale du sermon du moine du Zen Musô, Maisonneuve et Larose, Paris, 1974.
- Écrits sur les cinq roues (Gorin-no-sho)*, traduction intégrale du texte de MIYAMOTO Musashi, Maisonneuve et Larose, Paris, 1977 ; et dans la collection « Spiritualités vivantes » (sous le titre *Traité des cinq roues*), éditions Albin Michel, Paris, 1983.
- Introduction à l'hindouisme tantrique*, traduction du texte de Arthur AVALON, Éditions Dervy-Livres et Trismégiste, Paris, 1983.
- Kojiki (Chronique des choses anciennes)*, Maisonneuve et Larose, Paris, 1969.
- Les Maîtres du Tch'an (Zen) en Chine, volume I, L'Écllosion*, Maisonneuve et Larose, Paris, 1985.
- Les Maîtres du Zen au Japon*, Maisonneuve et Larose, Paris, 1969 ; et dans la collection « Les grands initiés », éditions Robert Laffont, Paris, 1974.
- Moa, Enseignements* (25 volumes), traduction intégrale.
- Les Monnaies japonaises d'or et d'argent du XVI^e au XIX^e siècle*, traduction du texte de TAKEKAWA Hisanori, Édition Trismégiste, Paris, 1981.

Passe sans porte (Wou-men-kouan), texte essentiel Zen.
Éditions traditionnelles, Paris, 1963.
*Sermons inédits sur le Zen, livre I (Shôichi, Musô, Taku-
sui)*, Éditions traditionnelles, Paris, 1987.
La Submersion du Japon, traduction du roman de
KOMATSU Sakyo, Albin Michel, Paris, 1977.
Sugata Sanshiro, traduction intégrale du roman de TOMITA
Tsuneco, Plée, Paris, 1966.
Tokyo et ses environs, les « Guides Bleus » illustrés.
Hachette, Paris, 1964.

A paraître :

Japon. La crise de société qui se prépare, par JON WORO-
NOFF, Édition Trismégiste.
Le Rire dans la sexualité japonaise, traduction du texte de
Howard S. LEVY, Édition Trismégiste.

« Spiritualités vivantes »
Collection fondée par Jean Herbert

au format de poche

1. *La Bhagavad-Gîtâ*, de Shri AUROBINDO.
2. *Le Guide du Yoga*, de Shri AUROBINDO.
3. *Les Yogas pratiques (Karma, Bhakti, Râja)*, de Swâmi VIVEKANANDA.
4. *La Pratique de la méditation*, de Swâmi SIVANANDA SARASVATI.
5. *Lettres à l'Ashram*, de GANDHI.
6. *Sâdhanâ*, de Rabîndranâth TAGORE.
7. *Trois Upanishads (Ishâ, Kena, Mundaka)*, de Shri AUROBINDO.
8. *Spiritualité hindoue*, de Jean HERBERT.
9. *Essais sur le Bouddhisme Zen*, première série, de Daizetsu TEITARO SUZUKI.
10. — *Id.*, deuxième série.
11. — *Id.*, troisième série.
12. *Jnâna-Yoga*, de Swâmi VIVEKANANDA.
13. *L'Enseignement de Râmakrishna*, paroles groupées et annotées par Jean HERBERT.
14. *La Vie divine*, tome I, de Shri AUROBINDO.
15. — *Id.*, tome II.
16. — *Id.*, tome III.
17. — *Id.*, tome IV.
18. *Carnet de pèlerinage*, de Swâmi RAMDAS.
19. *La Sagesse des Prophètes*, de Muhvi-d-dîn IBN 'ARABI.
20. *Le Chemin des Nuages blancs*, de ANAGARIKA GOVINDA.
21. *Les Fondements de la mystique tibétaine*, de ANAGARIKA GOVINDA.
22. *De la Grèce à l'Inde*, de Shri AUROBINDO.
23. *La Mythologie hindoue, son message*, de Jean HERBERT.
24. *L'Enseignement de Mâ Ananda Moyi*, traduit par Josette HERBERT.

Nouvelles séries dirigées par
Marc de Smedt

25. *La Pratique du Zen*, de Taisen DESHIMARU.
26. *Bardo-Thödol. Le Livre tibétain des morts*, présenté par Lama ANAGARIKA GOVINDA.
27. *Macumba. Forces noires du Brésil*, de Serge BRAMLY.
28. *Carlos Castaneda. Ombres et lumières*, présenté par Daniel C. NOEL.
29. *Ashrams. Grands Maîtres de l'Inde*, de Arnaud DESJARDINS.
30. *L'Aube du Tantra*, de Chogyam TRUNGPA et H. V. GUENTHER.
31. *Yi King*, adapté par Sam REIFLER.
32. *La Voie de la perfection*, de BAHRÂM ELÂHI.
33. *Le Fou divin. L'enseignement secret d'un maître kurde en Iran*, de Drugpa KUNLEY.
34. *Santana, l'enseignement de Maître Goenka en Inde*, de Dominique GODRÉCHE.
35. *Dialogues avec Lanza del Vasto*, par René DOUMERC.
36. *Techniques de méditation et pratiques d'éveil*, de Marc de SMEDT.
37. *Le Livre des secrets*, de BHAGWAN SHREE RAJNEESH.
38. *Zen et arts martiaux*, de Taisen DESHIMARU.
39. *Traité des Cinq Roues (Gorin-no-Sho)*, de Miyamoto MUSASHI.
40. *La Vie dans la vie. Pratique de la philosophie du sâmkhya d'après l'enseignement de Shri Anirvân*, de Lizelle REYMOND.
41. *Satori. Dix ans d'expérience avec un Maître Zen*, de Jacques BROUSSE.
42. *Discours et sermons*, de HOUEÏ-NËNG, traduit par Lucien HOULNÉ.
43. *Tao Te King*, de Lao TSEU.
44. *Questions à un Maître Zen*, de Taisen DESHIMARU.
45. *Les Contes des arts martiaux*, recueillis par Pascal FAULIOT et présentés par Michel RANDOM.
46. *Essais sur les mystiques orientales*, de Daniel ODIER et Marc de SMEDT.
47. *Zen et vie quotidienne*, de Taisen DESHIMARU.
48. *Le Désert intérieur*, de Marie-Madeleine DAVY.
49. *La Sagesse de l'éveil*, textes présentés par Marc de SMEDT.
50. *L'Esprit guide, entretiens avec Karlfried Durckheim*, par Frantz WOERLY.
51. *Les Appeleurs d'âmes. L'Univers chamanique des Indiens des Andes*, de Sabine HARGOUS.
52. *Le Chemin de la Lumière, la Voie de Nur Ali Elâhi*, par BAHRÂM ELÂHI.
53. *L'Art de la réalisation*, de CHANDRA SWAMI.
54. *Le Trésor du Zen*, de Maître DOGEN, traduit et commenté par Taisen DESHIMARU.
55. *Aphorismes*, de Tchouang TSEU, présentés par Marc de SMEDT.
56. *L'Esprit caché de la liberté*, de Tarthang TULKU.
57. *Métanoïa. Phénomènes physiques du mysticisme*, de Aimé MICHEL.
58. *L'Enseignement de Ramana Maharshi*, traduit par A. DUPUIS, A. PERRELI et J. HERBERT.

-
59. *Le bol et le bâton*, cent vingt contes Zen racontés par Maître Taisen DESHIMARU.
 60. *Traité de l'amour*, de Ibn 'ARABI, introduction, traduction de l'arabe et notes de Maurice GLOTON.
 61. *L'Évangile de Thomas*, traduit et commenté par Jean-Yves LELOUP.
 62. *L'Enseignement du Dalai-Lama*, de Tenzin GYATSO, traduit par G. TULKU, G. DREYFUS et A. ANSERMET.
 63. *La Montagne vide, anthologie de la poésie chinoise*, traduction de Patrick CARRÉ et Zéno BIANU.
 64. *Mystères de la sagesse immobile*, de Maître TAKUAN, traduction et présentation de Maryse et Masumi SHIBATA.

*La composition
et l'impression de ce livre ont été effectuées
par l'imprimerie Bussière à Saint-Amand Montrond
pour les Éditions Albin Michel*

AM

*Achévé d'imprimer en février 1987
N° d'édition 9685. N° d'impression 3618
Dépôt légal : mars 1987*

Imprimé en France

Takuan (1573-1645), Maître du Zen très populaire au Japon, était le conseiller spirituel du troisième shôgun des Tokugawa et il dispensa son enseignement aux vassaux de celui-ci – ce qui constitue le second chapitre de cet ouvrage sous le titre : *Mystères de la sagesse immobile*. Il s'agit d'un texte très répandu au Japon, révélant l'essence des arts martiaux.

Au troisième chapitre, intitulé : *Contes nocturnes de la mer Est* et au quatrième chapitre : *Limpidité*, Takuan montre bien ses connaissances sur le shintoïsme et sur le confucianisme. Il fait ainsi la synthèse des pensées de l'Extrême-Orient.

Pour connaître un sujet, il faut en connaître l'objet, c'est-à-dire qu'en ce qui concerne Takuan, il faut connaître son objet : le samourai. C'est pourquoi, dans l'épilogue, nous avons choisi quatre samourais, deux textes littéraires et un maître des arts martiaux. A l'aide d'exemples, nous avons expliqué ce qu'est un samourai, ce qu'est la littérature concernant les samourais et quelle est la relation entre arts martiaux et Zen, entre arts martiaux et shintoïsme. Puis, nous avons évoqué les "physionomistes" et posé leur problème.

M. et M.S.



9 782226 029300

pierre faucheux **apf** / Doc : droits réservés

ISBN 2-226-02930-3
Volume B